

Frédérique PINSON

Il était ~~une~~^{DES} fois...
Un Prince Charmant !!



Il était ~~une~~ des fois...
...un prince charmant

Du même auteur :

Maïa Luna (Roman), éditions Beaudelaire

Maïa Luna VOLUME 2, Le Grimoire des Anciens (roman), Corinne

OZENNE Éditions

Crédits :

Photographies et dessins : Frédérique PINSON

Couverture : Corinne OZENNE Éditions

Il était ^{DES} ~~une~~ fois...

... Un Prince Charmant !!

Frédérique PINSON

Roman

Corinne OZENNE Éditions

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Corinne OZENNE Éditions, Chateaufort sur Charente,

Dépôt légal 2014

© 2014 Corinne OZENNE Éditions

ISBN 978-2-9537844-8-0

À toutes celles qui ont connu bien des galères pour trouver
l'homme parfait (bon d'accord pas parfait ! Mais idéal).

À toutes celles qui l'ont trouvé !

Et à celles qui le cherchent encore !

À ma p'tite mère qui rêvait que je trouve

Enfin le mien....

Les États d'âmes...

1- État-civil

État des lieux

2- Mes premières larmes d'amour

3- Débutante dans la vie active

4- Don Juan (version 1)

5- Ho Roméo

6- L'homme qui allait devenir un mari

7- Le Premier MA-RI-AGE

La robe de mariée

Le plan de table

La liste des cadeaux

En avant pour l'église

8- Quand Gwendo risque d'être maman

9- 1er Divorce !

10- Don Juan (version 2) je t'aime... moi non plus

11- D'aventures en aventures

L'homme marié

L'acrobate

L'artiste (chanteur, auteur, animateur)

L'handicapé des sentiments.

12- La liste

13- Le second mari

14- La seconde union

15- Un bébé à tout prix

16- Le chasseur de grands fauves – Ma crise de la Quarantaine !

17- Le célibat...

18- Et puis LUI

ANNEXE Les Belles-Mères

La Marâtre

La mère Poule (Casse-couille)

L'excentrique

ORGANISME DESTINATAIRE
Désignation et adresse

FICHE INDIVIDUELLE D'ÉTAT CIVIL

et de nationalité ~~française~~ ⁽¹⁾ bretonne

dressée en application du décret du 26 septembre 1953
modifié par le décret du 22 mars 1972 et de l'arrêté
du 22 mars 1972

Tembre ou cachet de l'organisme certificateur



A la demande de l'intéressé, il peut être établi soit une fiche séparée pour chaque membre de la famille (fiche individuelle), soit une fiche collective (fiche familiale). Pour valoir certificat de vie, de non-divorce ou de non-séparation de corps, les mentions non décédé, non divorcé, non séparé de corps doivent, selon les cas, figurer expressément sur la fiche au regard des prénoms de la personne intéressée.

NOM **Kermeudec**

Nom de son père, pour les femmes mariées, veuves ou divorcées. En l'absence de celui-ci

(donc Bretonne ascendant Irlandaise)

Prénoms **Gwendoline (dite Gwendo)**

Au complet dans l'ordre de l'état civil

né le **45 ans,**

Le mois doit être inscrit en toutes lettres

presque toutes mes dents (sans les dents de sagesse qui se sont fait la malle y a belle lurette)

de (2) **Fille de Jean Kermeudec marin-pecheur de son état (homme dur au combat et avec sa famille, mais ou l'on avait toujours à manger sur la table et un toit ou se réchauffer par tous les temps)**

et de (2) **Soizic Lanou couturière, douce, patiente, aimante (malgré tout ce qu'on a pu lui faire endurer comme tourments, peines et joies)**

Nom et prénom de la mère

Époux épouse veuf veuve divorcé de (3) :

Mademoiselle, puis Madame, Puis Mademoiselle et Re-Madame... Et là Made-moi-dame.

Nom du conjoint ou de l'ex-conjoint

Même moi je ne sais plus trop.

J ai arrêté le compte, et mon état civil est raturé, paraphé dans tous les sens.

Famille

**Soeur de Loic (marin pecheur) et Maelle (conseillère d'éducation)
Tous deux bien établis dans la vie maritale, familiale et professionnelle. Des rocs de stabilité et de bonheur.**

En application de l'article 161 du code pénal, sera puni d'un emprisonnement de 6 mois à 2 ans et d'une amende de 600 F à 6.000 F, ou de l'une de ces deux peines seulement, quiconque aura sciemment établi ou fait usage d'une attestation ou d'un certificat faisant état de faits matériellement inexacts, ou qui aura falsifié ou modifié une attestation ou un certificat originellement sincère.

(1) La mention « et de nationalité française » doit être rayée lorsque la fiche n'est pas établie au vu de la carte nationale d'identité.

(2) Cette ligne ne doit être remplie que dans la mesure où les documents présentés le permettent et si l'intéressé ne s'y oppose pas.

(3) Mettre une « x » dans la case utile.

Certifié conforme (2) :

- à l'extrait de l'acte de naissance n° _____
 au livret de famille,
 à la carte nationale d'identité
n° _____ délivrée le _____
par _____

Je soussigné, **voir page 2**

Nom et prénoms

certifie sur l'honneur l'exactitude des déclarations portées sur la présente fiche.

_____, le _____
Signature



Nom et qualité du déposant. Signature :

ORGANISME DESTINATAIRE
Désignation et adresse

FICHE INDIVIDUELLE D'ÉTAT CIVIL

et de nationalité ~~française~~ ⁽¹⁾ bretonne

dressée en application du décret du 26 septembre 1953
modifié par le décret du 22 mars 1972 et de l'arrêté
du 22 mars 1972

Timbre ou cachet de l'organisme certificateur



A la demande de l'intéressé, il peut être établi soit une fiche séparée pour chaque membre de la famille (fiche individuelle), soit une fiche collective (fiche familiale). Pour valoir certificat de vie, de non-divorce ou de non-séparation de corps, les mentions non décédé, non divorcé, non séparé de corps devront, selon les cas, figurer expressément sur la fiche au regard des prénoms de la personne intéressée.

Enfant **Non... Enfin si. Mais je n y suis pour rien. Tout compte fait NON, ça ne me convient pas au teint**

Signe astrologique **Bourrique ascendant mulet, c est dire s il y en a dans la caboche**

Caractère **Houleux, pas facile du tout, n a pas sa langue dans sa poche, démarre au quart de tour, a une tendance à vouloir tout diriger. Ne sait pas faire de demi-mesure, c est tout ou rien**

Profession **mégère... Heu non, ménagère de moins de cinquante ans au foyer. (Grrrrr, c'est donc moi qui participe au panel télévisuel) Avant, je travaillais comme publiciste dans une grande boîte de pub. Je faisais la pluie et le beau temps, puis un jour, j'ai claqué l'élastique de mon string ainsi que la porte et je suis partie me mettre au vert. Comment ça, je suis folle ? Par les temps qui courent. Oui, mais il faut savoir faire des choix, ou un super confort de vie de fou (mais pas le temps d en profiter, trop de boulot, de réunions, de séminaires, trop de tout), et puis pas de vie sociale (c est bien simple, j avais un forfait sans ami), ni familiale d ailleurs. D ou le fait que je n ai pas eu de lardons dans le giron.**

En application de l'article 161 du code pénal, sera puni d'un emprisonnement de 6 mois à 2 ans et d'une amende de 600 F à 6.000 F, ou de l'une de ces deux peines seulement, quiconque aura sciemment établi ou fait usage d'une attestation ou d'un certificat faisant état de faits matériellement inexacts, ou qui aura falsifié ou modifié une attestation ou un certificat originellement sincère.

(1) La mention « et de nationalité française » doit être rayée lorsque la fiche n'est pas établie au vu de la carte nationale d'identité.
(2) Cette ligne ne doit être remplie que dans la mesure où les documents présentés la permettant et si l'intéressé ne s'y oppose pas.
(3) Mettre une « » dans la case vide.

Certifié conforme (2) :

- à l'extrait de l'acte de naissance n° _____
 au livret de famille,
 à la carte nationale d'identité
n° _____ délivrée le _____
par _____

Je soussigné,

Swendoline Kermeur
Nom et prénom

certifié sur l'honneur l'exactitude des déclarations portées sur la présente fiche.

Aeryelle, le 03 AVR. 2014
Signature



Nom et qualité du préparé. Signature :



États des lieux

Bon voilà pour la présentation. Ma vie amoureuse ? Ben, le néant...Dertal total !! J'ai bien été maquée dernièrement. Enfin, je vivais en concubinage. L'histoire a duré une année, une année de belles galères, mais je voulu malgré tout mordre dedans à pleines dents et croire encore une fois au Prince Charmant ! Au diable vauvert (et la vache aussi) le reste de ma vie ! J'effaçais tout et je recommençais une énième fois ma vie de femme accomplie et amoureuse (et je ne pensais pas si bien dire.... Les surprises n'étaient pas finies). La quarantaine m'attrapait, ma libido me rattrapait, je voulais vivre cela pleinement avec une nouvelle histoire d' A !!

OK, j'avais des antécédents de poids, éternelle amoureuse, je m'amourachais très vite de tout ce qui bougeait, il suffisait que l'homme me plaise particulièrement, qu'il me fasse un brin de courtoisie romantique et soit capable de me faire rêver, pour que je tombe à deux pieds et à deux genoux dans le piège du RHAAAA LOVELY!!

Forcément quand je déroule à plus de quarante ans, le loooooong ruban de ma vie amoureuse, je suis toujours étonnée de voir le nombre d'hommes qui ont jalonné mon parcours amoureux... Dans mon éternel romantisme et ma quête éternelle de l'amour, j'ai même osé goûter aux saveurs du mariage (la belle invention que voilà !). Deux fois, pour être sûre !



Plus JAMAIS, vous m'entendez, PLUS JAMAIS on me prononce le mot MARIAGE !! En plus le pire dans tout ça, vous voulez que je vous dise.... C'est que c'est moi qui les ai faites ces foutues demandes en mariage. Moi !! Sans doute parce que cela ne venait pas assez vite. Parce que les autres se mariaient, et pas moi ! Donc dans mon cœur d'artichaut de Bretonne, me suis dit : Ma fille, si tu ne prends pas le taureau par les cornes... Ste Catherine tu coifferas !

- Sexy, tendre, doux, et surtout fidèle... Blablablablabla...

Horreur, déceptions et déchéances, on s'aperçoit vite que les hommes ne sont jamais comme ça...

Enfin disons qu'ils ne cumulent pas toutes les fonctions en même temps, mais que ce sont des options qui ne sont pas toutes disponibles à l'achat. Mais bon, nous autres bonnes femmes on a aussi nos torts. Et pas des moindres : chieuses, capricieuses, coléreuses, emmerdeuses et tout ce qui finit en Euse !!

Peut-être qu'en faisant le point sur ma liste d'aventures et d'histoires, j'arriverais à avoir l'homme idéal (en piquant un peu à celui-ci, un peu de celui-là)! Je pourrais même avouer en me flagellant à outrance que je l'ai rencontré à une ou deux reprises et laissé filer.

Aïe !! ça fait mal de l'avouer à haute voix ! Mais au moins c'est dit !

Je suis arrivée à l'âge où maintenant, il faut bien faire un bilan de ce que l'on a vécu, de ce qu'il s'est réellement passé !! Une analyse quoi ! Histoire de voir où le bât blesse. Savoir si on est récupérable ou pas. Et pourquoi pas s'améliorer ?! (mouais, j'suis un peu dubitative sur le « s'améliorer »)

Z'êtes prêt à vous poiler ? Ou au choix à pleurer... Voici le roman de mes Princes Charmants.

Mais comme disait ma mère : On a la vie que l'on se fait !!!

2- Mes premières larmes d'amour...

1er baiser ? En CP je crois, le petit garçon était amoureux de moi, et m'avait prise par surprise pour poser sa bouche pleine de Carambar sur la mienne. Je me souviens juste ne pas avoir trop aimé le côté mouillé, collant, sirupeux...

Après ? Plus rien. Ou en tout cas, rien de bien marquant. Je me souviens davantage des pelles en vélo et en patin à roulettes que pelotages et bisouilloux dans les coins.

13/15 ans : premiers flirts... Premiers baisers mouillés et maladroits, premiers mots d'amour, vite dits, vite effacés. Bref pas un succès monstre auprès de la gent masculine. Faut dire que ma coupe au bol, mes taches de rousseur, mes yeux noisette n'étaient pas très ravageurs, si on rajoute le fait que j'étais en plus plate comme une limande on devine le côté garçon manqué – totalement inintéressant pour les garçons. J'étais la bonne copine, le « copain » à qui il ne fallait pas en promettre et prête à faire les quatre cents coups pour être à la hauteur des gars. Si je n'attirais pas follement les garçons, moi je m'aperçus vite que je tombais facilement amoureuse d'eux. J'avais déjà une certaine propension à me répandre devant leurs regards... À l'imagination débordante, je m'inventais déjà des histoires très romanesques le soir en lisant la série des Harlequin à l'abri de mes draps.

Et puis si ! Un après-midi chez une copine, la rencontre du super cousin ! Le portrait craché de Stéphane Eicher. J'en étais folle (du chanteur... pas encore du cousin). Un style à part, bref, il me la joue romantique en diable, me fait une superbe déclaration d'amour un soir devant les étoiles, et paf je tombe amoureuse. Seul hic, il habitait Lyon ! Moi la Bretagne, lui là-bas au loin ! On était jeunes, on ne comprenait pas tout ! Mais, je découvris vite des affres des amours lointaines. Que diable, tant pis, des lettres s'échangeaient, des rendez-vous étaient donnés (ils étaient

souvent ratés) – quelques vacances scolaires, quelques week-ends grappillés... On se jurait que nous serions plus fort que les autres, notre relation résisterait au temps, à la distance, à notre jeune âge.

Mais le temps étiole tout, les lettres se font plus rares, les sentiments s'envolent. L'un ou l'autre trouvait un nouvel amour près de chez lui, et la fin se fit en douceur, pas le temps de souffrir de trop, une nouvelle rentrée scolaire se préparait.

16 ans... Mon second grand amour... Brun, grand, typé italien plus jeune que moi, d'un an ou deux je crois. Ma dernière année de CAP. Il m'a fait connaître mes premiers frissons purement féminins. Le premier garçon avec lequel j'ai dormi. Alors là, celle-là, il fallait la faire ; durant un pèlerinage à Lourdes (lycée privé oblige et mon premier voyage interscolaire).

Sainte Gwendo, Priez pour nous, future pécheresse !

Nous avons dû feinter pour nous retrouver dans la même chambre où je dormais avec une camarade de classe. Jouant à cache-cache avec les pions en maraude dans les couloirs, et la principale qui faisait la tournée des chambrées. Pour la petite anecdote. Je m'étais au départ faufilee dans la chambre de Jules, sans faire de bruit. Nous avons entrepris le grand baiser, quand on tapa d'un coup bref à la porte, je n'eus que le temps de me jeter dans le renforcement derrière la porte avant que celle-ci ne s'ouvre... Sur la Principale qui faisait son inspection. Elle commençait à refermer la porte, quand elle l'a rouvert en grand avec fracas.

— Melle Kermeudec !! J'étais loin de me douter ça de vous !

— ...

Je levais la tête surprise, me demandant bien comment elle avait pu me savoir là, quand je croisais son regard dans la psyché qui était face à la porte et lui renvoyait mon image recroquevillée. J'étais découverte et c'est un rien penaude que je regardais ma chambre le rouge aux joues.

Bref, mon hidalgo réussit à me rejoindre en début de nuit, et s'installa sous mes couvertures... Mais stop, le jeu devenait trop dangereux, j'avais beau vouloir être féminine et femme avant l'heure, point de perte

de virginité à ce moment (la suite me donnât raison). Nous nous sommes endormis sagement côte à côte, à peine nos mains s'effleurant... Mais au petit matin, je me retrouvais seule, dans un lit dont les couvertures étaient en pagaille.... Point d'amoureux à l'horizon. Seul un petit bruit léger de respiration me fit regarder à côté du lit... Mon amoureux était là, roulé en boule sous un bout de couverture qu'il avait réussi à arracher au lit. Je descendis du lit sur la pointe des pieds pour venir le réveiller à coups de bisous délicats et amoureux... Mal m'en prit ! Je me suis faite incendier, comme quoi je l'avais viré du lit à coups de pieds en plein milieu de la nuit. Charmant ! J'avais oublié ce tout petit et léger détail qui faisait que je bougeais à vous démonter un lit dans la nuit tout en racontant ma vie à voix haute.

Le pèlerinage continua encore durant 2 jours (Sainte Gwendo priez pour moi !), j'avais des étoiles dans les yeux, me baladant main dans la main avec mon chéri. Par contre, aucune autre tentative de partage de lit ne fut refaite. Le retour était juste avant les vacances de Pâques. Quinze jours sans se voir, le drame ; mais l'amoureux me promit lettres et appels téléphoniques...

Je guettais le facteur, ne quittais pas le téléphone des yeux et de l'oreille bondissant à la moindre sonnerie, et je crois bien que mon addiction à l'attente téléphonique commença à ce moment-là. Jamais vacances ne me parurent si longues. J'écrivais le prénom de Jules partout, dans tous les coins. Son prénom fleurissait sous mon stylo, je confiais mes espoirs les plus secrets à mon journal intime. Jules, mon Jules... HO... HO...

De retour au lycée... Enjouée, empressée, j'allais retrouver mon amoureux, le premier garçon avec qui j'avais dormi. Ma vie romanesque commençait vraiment.

Le réveil fut rude, alors que je l'attendais avec mon plus beau sourire à la descente de son bus, il me jeta à peine un regard accompagné d'un salut sec et passa son chemin. J'en restais les bras ballants. Il me fallut quatre jours pour comprendre que j'avais été larguée sans pertes ni fracas et surtout sans éclats ! Quatre jours où je me raccrochais à ses sourires (qui ne m'étaient pas destiné), à essayer de capter ses regards, à aller parler à ses copains pour chercher à comprendre, mais silence radio sur toute la ligne.

L'idée me vint (à retardement) qu'il n'avait pas apprécié notre petite nuit. Je rentrais chez mes parents anéantie, m'écroulant à renfort de gros sanglots sur mon lit. Je devenais une Juliette éplorée, au fond du trou, je hurlais au désespoir. Je voulais mourir, mourir par amour, m'immoler sur le bûcher de l'amour déchu !!

Ma mère arriva totalement paniquée, pensant qu'une meute de loups m'attaquait au fin fond de ma chambre. Elle repartit soulagée et limite goguenarde quand elle comprit mes pleurs.

Ce premier chagrin dura plus de deux semaines, dès que je le croisais, je me remettais à pleurer comme une madeleine. Je n'avais décidément aucune pudeur, comptant sur les yeux rouges et mon nez morveux pour l'attendrir et qu'il revienne enfin dans mes bras.

Je ne connaissais pas encore bien la nature du mâle. L'année se termina sans grand amour, mais une tripotée de copains dans tous les sens.

Petit à petit, je devenais la pote idéale, à qui on racontait ses histoires d'amour, on demandait conseil... Mais qu'on ne draguait pas !

3- Débutante dans la vie active

17 ans : Fin de la vie scolaire, vive la vie active !! Comme il était hors de question pour moi de continuer sur un BEP, un BAC quelconque et varié ; non pas que j'étais bête à manger du foin, mais plutôt feignasse, je décidais comme une grande de me lancer avec l'appui de mes parents dans la vie active !

Vive les petits boulots, les fameux TUCS (Pas les gâteaux apéro ! Un truc à la con que l'État de cette époque là, nous avait pondu pour les jeunes demandeurs d'emploi) qui ne durèrent pas et auxquels je n'avais rien eu le temps de comprendre, sauf qu'on y gagnait pas un kopeck.

Mais au bout de quelques mois, et grâce à un pti coup de piston, je décrochais mon premier vrai poste et je devins secrétaire à mi-temps chez un comptable du coin.

Si moi, je sortais de l'école avec mon CAP compta en poche, il y avait un apprenti qui lui préparait un BEP COMPTA COMMERCE. Cela faisait quelques semaines, qu'il me tournait autour et me draguait sans aucun complexe, mon dernier chéri en date était parti à l'armée au fin fond de l'Alsace (nous avons donc rompu à son départ), la fin d'année était proche et une fête d'entreprise se préparait. Après tout, pourquoi pas ? J'eus l'accord exceptionnel de sortie (oui je sais, ça paraît totalement dépassé, mais dernière de la famille, une fille, et un poil rebelle... Un père des plus stricts donc bon, ceci explique cela).

Me voici donc partie pour le fameux réveillon de l'année 1985.

L'époque vestimentaire était à la crinière de lionne, au petit tailleur noir, au talons hauts ultra pointus (idéal pour se péter ou se tordre une cheville) ; me voici juchée là-dessus à rouler une pelle comme une damnée à mon apprenti. Il était minuit pétante, sur les platines du DJ tournait la chanson de Johnny « que je t'aime », le refrain m'était susurré à l'oreille par mon bellâtre qui me jurait ses Grands Dieux qu'il m'aimait déjà comme un fou (au premier baiser échangé !).

Mouais, bof je n'étais pas emballée plus que ça (ça se voit non ?)! Mais bon, le jeune homme lui était amoureux et chose arrangeante, mon père connaissait ses parents, ce qui simplifiait bien les choses parce qu'alors là miracle, j'avais soudain le droit de sortir.... À moi la liberté ! (je commençais... les relations de « confort »)

Je devenais quasi indépendante, et je lorgnais du côté de mes dix-huit ans qui arrivait à grands pas, j'avais juré à mon père, sous le coup d'une colère à quatorze ans, que ma majorité acquise je me cassais avec pertes et fracas de cette foutue baraque où je n'avais rien le droit de faire, à l'instar de mes frères et sœur (sympa l'ado !).

18 ans et un jour : le GRAND jour ! Jour d'automne, pleine forêt, cadre idyllique : Une Renault 5 « five » vert moutarde, toit ouvrant, sièges baquets, attaches cinq points (on ne lésinait pas à l'époque avec la sécurité). Et c'est là ou plutôt là dedans que je perdis ma virginité. D'accord, je reconnais qu'avant cette fois, il y avait eu quelques frottis-frottas, mais je m'étais juré, promis, que je ne ferais rien avant mes dix-huit ans. Hors de question de ressembler à mes anciennes copines d'école qui faisaient ça à tour de bras (suivant leur dire), juste pour le plaisir de dire qu'elles l'avaient fait (ou pas). Et que si mon mec m'aimait vraiment pour ce que j'étais, il serait bien capable d'attendre, non, mais ! Et puis, le côté désuet de dire... Moi j'ai attendu dix-huit ans pour le faire, me faisait sourire.

Pas très confort pour notre première fois, car oui l'apprenti était aussi novice que moi dans les choses du sexe. C'était donc notre grande première à tous les deux.

Constat ? Pas terrible du tout. Je restais dubitative, moi (éternelle romantique) qui dévorais des romances à l'eau de rose où ils s'envoyaient en l'air à grand renfort de soupirs, d'émerveillement et d'étoiles dans les yeux... J'en restais pour ma part sur une énorme, mais alors énorme déception. Ça vaut vraiment pas le coup d'en écrire des livres !

Les soupirs étaient ceux d'inconfort accompagnés de :

— Ouille, Aie ! Attends...

Et les étoiles que j'avais dans les yeux étaient celles de la limite de l'évanouissement grâce aux positions acrobatiques dues à cette fichue baignole. Je ne parle même pas de l'enfilage du précieux sésame de l'amour en liberté, sans grossesse ni MST !!

Quand je réussis enfin à me démouler de la banquette arrière pour prendre l'air, ça été pour me retrouver nez à nez avec quelques chasseurs gogue-nards !

Bien vu, le coin tranquille !!

Je jurais tous les Dieux, que, désormais, ce serait avec un minimum de confort dans un lieu intime et non plus en pleine nature.

Las... Quelques années plus tard, je tentais la plage, mais n'appréciais pas beaucoup plus l'expérience.

Bref, dix-huit ans acquis, et l'appartement aussi. Hop là emballé c'est pesé, me voici dans mes pénates dans un superbe deux pièces livrées avec WC sur le pallier, puces de plancher l'été, et douche moisie. M'en foutais un peu, j'étais chez moi... J'avais mon indépendance chérie.

Enfin, non chez nous. Ben voui, mon apprenti m'avait suivie, lui aussi ses dix-huit ans acquis. Merci à mes parents, qui me fournirent tout l'électroménager dont on a besoin pour bien commencer dans la vie. Mais pour la parenthèse, je peux avouer que je leur avais versé une pension tous les mois qui était prélevée sur mon petit salaire de mi-temps – le reste servant à me vêtir et monter mon trousseau (explication du mot totalement désuet de trousseau : toutes jeunes filles de bonne famille (ou pas) se devaient de monter son trousseau, bref de se présenter face à son futur mari avec des ustensiles de cuisine, du linge de maison, de la vaisselle, sorte de dot – chose quasi inconnue de nos jours). Donc j'avais tout pour bien démarrer dans la vie, un Chéri, un appart en location à mon nom, une voiture et un pseudo salaire....La vraie vie pouvait commencer !

À moi la liste de courses et surtout les boites de conserve (cuisinière je le suis devenue par la suite, mais à l'époque pourquoi vouliez-vous que je m'emmerde à mitonner des petits plats ?), les plaisirs à tour de bras, le tout pour deux personnes. Rhaaaaa !!les premiers restos, les premières soirées au pub du coin. Les soirées copains/whisky/bières/pizza jusqu'à pas d'heure à la maison. Youpi !!

Les vacances arrivèrent à grands pas. Les premières vraies vacances de ma vie sans les parents, en couple, en camping, et en totale liberté !

Direction la côte sud ouest dans la fameuse super cinq, bord de mer, camping et tutti quanti... Et alors là... Lâchage complet et général. Pétage de plombs, c'est la teuf !!

Ces vacances me semblaient être au bout du monde... Pensez donc, quatre cents kilomètres de la maison, camping avec mon chéri...

Ha les joies du camping !! Comprendre comment on doit monter une toile de tente dôme (à cette époque c'était une petite révolution, et on ne les jetait pas encore en l'air pour qu'elles s'ouvrent automatiquement).

- Penser à faire la petite rigole autour de la toile en cas de pluie.
- Planter les sardines dans le bon sens.
- Réussir à loger tout le matériel + les bagages dans une toile pour deux personnes.
- S'apercevoir qu'on a oublié l'ouvre-boîte et le tire bouchon au moment de manger.
- Se réveiller avec des œufs d'araignée dans la petite culotte (hurler en s'en apercevant et prendre trois douches d'affilée).
- Traverser le camping la nuit en nuisette pour un pipi pressé et entendre de drôles de bruits nocturnes partout lors de son avancée vers les toilettes...

Au bout de quelques jours, des potes nous rejoignirent, les sorties et activités devenaient frénétiques. Les idées fusaient, y compris les plus cons...

Faire du cheval !

Quoi de plus romantique que de faire du cheval et galoper dans un soleil couchant sur la plage ! On se demande ?

Les chevaux moi je les aime en liberté, crinières au vent, bref assez loin de moi. Et voilà que je me retrouvais juchée sur un de ces canassons qui devaient nous emporter dans une folle équipée le long de dunes. Folle équipée fut bien le mot !!

D'abord, les bestioles devaient être dans un certain ordre parce qu'ils avaient leurs humeurs et leurs caractères. Le mien avait une apparence tranquille, la minette du ranch m'avait réglé les étriers et je m'en allais fière comme Artaban en dernière position dans la file indienne. D'hu-

meur joyeuse ou espiègle, v'là t-y pas que mon fier destrier décide de remonter la file pour se retrouver en pôle position. Si au départ, je trouvais ça marrant, narguant mes petits camarades que je doublais flamberge au vent ; je compris vite que ça allait se gâter !

Mon cheval ruait dans les brancards, cherchait à mordre ses condisciples et à me virer de son dos. Il y avait belle lurette que mes étriers ne servaient plus à rien, j'avais passé les pieds en travers, je serrais les cuisses comme une damnée tout en tirant sur les rênes en jetant des HO HO HO.

Que dalle, rien n'y fit !

Une fois en tête du cortège, il piqua des deux et se mit à galoper droit devant. Je me tenais comme je pouvais (c'est-à-dire en travers de la selle, les mains agrippées à la crinière), et je commençais à hurler. Un cataclap, cataclap vint à mon secours, notre accompagnateur venait calmer mon monstre. Je descendis ou plutôt me jetais du haut du canasson plus aussi fière qu'au départ. J'étais terrorisée, j'avais les jambes en coton et les pieds en sang. Le cou du pied avait frotté sur les étriers et finit par être brûlé (cicatrices que j'ai encore sur chaque pied). Plus jamais, je ne remontais sur un cheval (j'ai bien essayé de me venger en mangeant du steak de cheval, mais ayant devant les yeux l'image de poulain gambadant dans une verte prairie m'en passa vite l'envie). La blague me coûta à l'époque 250 F, une vraie blinde !!

Malgré mes blessures, nos vacances continuèrent avec les restos, les boîtes. Bref, une java monstre de début de liberté. Je signais des chèques à tour de bras, me sentant pleine de ressources (sic).

Retour maison plus compliqué... La boîte aux lettres débordait de joyeusetés... Des lettres avec accusé de réception de la banque... Retour des chèques pour impayés.

Le choc ! La misère ! Si au départ, je commençais à planquer les courriers, ma conscience ne tarda pas à me miner... Surtout que la banque se rappelait souvent à mon bon souvenir. Mes nuits devenaient cauchemardesques, je voyais déjà l'huissier me saisir mon petit intérieur.

J'allais un midi déjeuner chez mes parents. Mon père m'attendait goguenard sur le pas de la porte :

— Tu as rendez-vous demain midi à la banque avec la directrice de l'agence!

Diantre ?! Il était déjà au courant, je baissais la tête et ne mouftais pas une minute. Je savais que si j'avais le malheur de l'ouvrir, le reste suivrait. Papa en rajoutait même une couche :

— Et sinon ? Les vacances ? C'était bien ? Tu t'es éclatée ? Vous en avez apparemment bien profité ?

— Heu... Oui... Oui...

— T'as plutôt intérêt à nous régler ça vite et aux petits oignons !

Le lendemain, j'arrivais à la banque, la mine déconfitée ; qui s'allongea encore davantage quand je vis mon père sortir de sa voiture et m'accompagner au rendez-vous. Je me suis pris une engueulade comme jamais par la banquière (mon père riait sous cape), et au moment d'en finir, elle se tourna vers lui.

— Alors Monsieur Kermeudec ? Nous faisons quoi ?

— Nous lui apprenons à vivre !! Qu'elle assume et que cela lui serve de leçon... Faites, ce qui doit être fait !

Je hurlais comme une damnée, suppliant mon père et la banquière. Qu'ils me tendent au moins la main, plus jamais, jamais, je ne le referais ! J'étais prête à cracher sur la moquette de la banquière pour leur prouver ma bonne foi. Leur réponse fusa ensemble et m'assomma :

— NON !

C'était ferme et sans retour, ca-té-go-ri-que !! La sentence était tombée ! Interdit bancaire de cinq ans, remise du chéquier et de la carte sur le champ. Je me retrouvais avec une toute petite carte de retrait basique et spéciale à ma banque.

Et soudain, ma vie devint compliquée ! Finies les tentations, je comptais au centime près. Sans compter aussi le remboursement des dettes. J'en arrivais à demander un acompte sur mon mi-temps (inutile de dire que les fins de mois étaient ardues), le salaire se rétrécissait comme une peau de chagrin. Mais je fermais mon museau, assumant mes fautes et regardant de travers la banquière dès que je la croisais. Sale conne !! L'apprenti allait devoir mettre la main à la poche et sortir les biftons ! Après tout, il avait bien profité des vacances lui aussi. Et sa paie comme la mienne était une misère. Les sorties se raréfiaient drôlement.

Arriva la grande nouvelle... le départ à l'armée du chéri !! Ouste ! Ses trois jours étaient en Alsace (décidément) ; je me disais, loin des yeux, loin du cœur... Cela se fera en douceur ! Et j'arriverais peut-être à faire des économies. Déjà ultra indépendante, je me faisais fort de vouloir tout payer toute seule. Ne rien devoir à personne... surtout à un homme (comme quoi déjà 18 ans, on commence à prévoir ses arrières).

Eh bien non, le futur soldat revint avec son affectation... à quinze kilomètres de l'appartement ! Il restait dans le coin. Merde !! Bon, ce n'était pas que je ne l'aimais pas... Mais je n'en étais pas aussi accro que ça, et puis ça ne le faisait pas trop avec sa mère (d'ailleurs, au cours de ma vie, je me suis aperçue que ça l'a rarement fait avec les mères). Seul bon point de son armée, je fis la connaissance de son copain de chambrée qui devint mon meilleur ami à vie. Et, il l'est encore !!!

C'est à partir de ce moment-là que mon apprenti soldat se mit à développer de jolis défauts, il devenait jaloux, m'interdisant de sortir habillée de telles ou telles façons, et si jamais un garçon me souriait ou me parlait, j'avais le droit sur le champ à une belle scène au vu et au su de tout le monde. C'était d'un charmant ! On ne pouvait plus aller nulle part sans que j'y aie droit, ça devenait un enfer.

Je rongerais sacrément mon frein, retardant l'ultime décision de le larguer. Il commençait à me pourrir la vie. J'en arrivais à ne plus pouvoir le supporter. Il jouait au foot, depuis de nombreuses années, le dimanche c'était foot, la télé c'était foot, les copains c'était les siens et c'était foot... je n'aimais pas et n'aimerais jamais le foot, j'en avais soupé du joueur et du foot.

Puis, un beau jour alors que je partais avec mes nouveaux patrons pour deux jours en déplacement, prenant mon courage à deux mains, je lui annonçais que c'était fini. Des scènes des jalousies, sa suspicion je n'en pouvais plus.

— Tu prends tes affaires, et tu te casses, on en parle à mon retour !

— Pourquoi ? Tu as quelqu'un d'autre ?

— Ben non ?!

— T'es sûre ? Je lui pète la gueule et la tienne aussi !

Il se dirigea vers le tiroir à couvert et prit un couteau, et en me regardant dans les yeux me dit :

— Tu me quittes, je me tue !

La colère, que dis-je, la rage me prit, je me ruais vers lui, le choppais au col et le collai contre le mur en même temps que je lui arrachais le couteau des mains.

— Je te quitte parce que tu me fais chier ! tu me pourris la vie en permanence, je n'en peux plus. Et, je m'emmerde avec toi, avec ton foot et ta fichue famille qu'il faut aller voir tous les week-ends où il n'y a pas foot!!! Je n'en peux plus de tes scènes de jalousie à deux balles dès que je lève les yeux à plus d'un mètre cinquante du sol. Et puis alors ta mère... Ben j'en peux plus de ta mère, elle me saoule, elle me gonfle... Elle me fait chier !!!

Là ! C'était dit, c'était fait, je tournais les talons et claqua la porte.

Au retour, je ne fus pas déçue... L'appartement était vide. Hormis mon électroménager et mon lit, le reste avait disparu, mes vêtements et la vaisselle étaient par terre, des papiers en vrac de partout, pire qu'un cambriolage. L'apprenti soldat s'était fait une joie de dévaliser l'appartement, le tout aidé de sa petite famille. J'étais effondrée. J'en pleurais de rage et de déception. Il m'avait pris mes propres meubles en même temps que les siens. Bien évidemment, la rupture s'enflamma, les noms d'oiseaux fusèrent et nous en sommes presque venus aux mains. Il me suivait quand je sortais, restait garé devant l'appartement à me surveiller, je dus faire intervenir deux fois, deux gros bras amis pour qu'il me laisse en paix... Et encore la comédie ne dura pas loin de trois mois.

Je me libérais du joug d'un jaloux qui avait duré trois ans...
À moi la liberté !! Avec un interdit bancaire certes... Mais la liberté quand même !



4- Don Juan (version1)

J'en profitais pour changer d'appart et de boulot. Je quittais mon cabinet comptable où le vieux patron commençait à me lorgner un peu trop, et je décidais de conquérir le monde de la publicité. Même si je n'avais pas les études, mon côté créatif, farfelu et coloré travaillait pour moi. En plus du changement de boulot, de mec et d'appartement, je m'offris également une nouvelle coupe de cheveux (schéma que je réitérais presque à chacune de mes ruptures...).

Même pas le temps de m'habituer au célibat que j'en rencontrais déjà un autre. Paf, sur mon chemin comme ça. Enfin dans un bar, derrière un comptoir. C'était l'époque où je commençais à tâter de la queue !

Oui de la queue de billard ! Avec ma meilleure amie, nous avons fini par dégoter notre QG, où l'on n'était pas trop enquinées dès qu'on s'allongeait sur le billard pour jouer avec des commentaires malsains, déplacés ou carrément graveleux.

Lui ? C'était un joli cœur châtain aux yeux bleus, baraqué qui me fit un baratin sous lequel bien sûr je tombais en pâmoison. Ma mère me traita de cœur d'artichaut, ne sachant rester seule, sans homme ni romance dans ma vie. Ce n'était pas faux. Mais j'étais toujours pleine d'espoir, que c'était le bon, l'homme par excellence avec qui je vivrais des années, fonderais une famille, en gros la vie de tout le monde quoi !

Et re-paf, on ne perd pas de temps, au bout de quinze jours, il emménageait avec moi. J'avais 20 ans, et je repiquais déjà au truc. Alors que mes copines profitaient pleinement de leur célibat, effeuillant la pâquerette à tour de pétales, moi ce qui me faisait vibrer c'était : Vivre en couple ! Avec un barman ! La fille totalement inconsciente (rassurez-vous, j'ai fait pire par la suite).

Don Juan avait plein d'amis, il était connu comme le loup blanc (métier oblige), on sortait tout le temps. Ça me changeait la vie ! Même au lit, c'était devenu plus trépidant (exit la super 5).

Je me doutais que le boy n'en était pas à sa première, ni à sa seconde (comme moi quoi !). Et, puis moi qui sortais d'un jaloux qui me pistait partout, là, j'avais une liberté pas possible. Je me découvrais plein d'amis masculins, je jouais au billard, je partais en boîte accompagnée de gros bras musclés qui était là pour me protéger.

Rhoooo, c'était bien ! Sur le coup des deux, trois heures du matin, Don Juan me rejoignait en boîte, esquivant (je l'appris par la suite) la kyrielle d'ex et de futures pour venir me la jouer collé-serré sur la piste de danse. Donc, j'étais amoureuse de ses yeux bleus, sa bouche de velours et de son torse poilu.

Bien évidemment au bout de quelques mois, je dus lui faire rencontrer mes parents, il me semblait primordial d'avoir l'aval du patriarce. Je ne fus pas déçue, dès la présentation lors du serrement de pinces traditionnel, je vis mon père faire son bec. Aïe, il l'avait déjà pris en grippe. Effectivement, ce ne fut pas les grandes amours entre eux durant toute notre relation. Mais après tout, c'était moi qui vivais avec, et du moment que mes parents l'avaient vu, le reste je m'en foutais un peu.

Avec lui, je découvris la joie du camping sauvage sur la plage, truc totalement romantique sauf quand la gendarmerie est arrivée à grand bruit (sirènes hurlantes) pour nous faire éteindre le feu de camp un peu trop grand (le bois flotté brûle très bien et vite), pour nous adresser une prune, interdiction de faire du camping sauvage !

Adieu les saucisses au feu de camp, la coupe de mousseux et les fraises... Le panier pique nique fut replié sans ménagement, la toile de tente arrachée, pliée avec les duvets dedans et ils allèrent même

jusqu'à nous raccompagner à la voiture et nous aider à charger le matériel.

— Et que l'on ne vous y reprenne plus.

Résultat, une nuit fortement inconfortable dans la voiture, moi sur la banquette arrière, lui sur le siège passager recroquevillé façon crevette cuite. Depuis ce jour-là, je ne refis aucune tentative de camping sauvage et si par malheur on me soumet l'idée, je m'enfuis en courant...

Le lendemain, je fis une autre grande découverte et expérience. La plage de nudistes. On y rejoignait des amis adeptes de cette cause. Dire que j'étais enthousiaste serait trop fort, bourré de complexes (comme toute femme qui se respecte), je ne sautais pas du tout de joie à l'idée de devoir me mettre à poil. Et puis sans être pudibonde à mort, j'avais quand même une grande pudeur, encore plus à cette époque là.

Et nous voilà, tagada tagada à parcourir cette loooooongue plage pour aller retrouver les potes (chais pas moi, z'auraient pas pu se mettre vers l'entrée de la plage), ne sachant où placer mon regard, où poser mes yeux.

Grands Dieux ! Il y en avait pour tous les goûts (et mauvais goûts). Et puis voir mes potes à woualp, ça ne faisait pas partie de mes fantasmes. Ça va quoi ! Chacun ses secrets. En sous vêt, je veux bien, j'dis pas c'est marrant, mais nus... Bof !

Nous voilà enfin arrivés. Les copains sont là, en tenue d'Adam et Eve, l'un côté face, l'autre côté pile. Don Juan se désape sans souci, il jette le calebut à droite, le tee-shirt à gauche et Youhouuuuu court tous bijoux de famille dehors.

Moi, je prenais tout mon temps... Enfin, non, je tentais de gagner du temps. La serviette bien étalée, rhaaaa ! y a du sable qui vient de se coller dessus, je déplaçais mon parasol en tentant vainement de le transformer en toile de tente. Les copains me regardaient, morts de rire :

— Allez Gwendo, fais pas ta pucelle effarouchée, un cul reste un cul... On les a tous vu !!!

Peut-être bien, mais c'est mon cul, et j'en fais ce que je veux, et surtout pas le mettre à disposition du regard des autres. Pourtant, je ne pouvais plus reculer, je devais me déshabiller ; et hop le tee-shirt, le short, les sandales... Maillot de bain.

— Tssss !! on a dit NU Gwendo !

— Ho fait chier !!

Je fis sauter le soutif, et commençais à attaquer les lacets du string (déjà pas mal, le string non ?). J'attrapais au vol un paréo dans lequel m'entortiller avant de laisser tomber le bas. Nan, mais quelle galère ! j'avais l'impression que tout le monde me regardait (mais non) !

— Ayéééééé

— Hourra ! Bravo ! Vive Gwendo !! Maintenant on va se baigner !!

— Arrrrrrgh !

Je regardais l'océan au loin... La misère, la marée était basse, y en avait au moins pour dix minutes de marche. Je me décidais pour y aller en sprintant de nouveau entortillée dans le paréo.

La vache ! Elle était froide ! Bon, c'est vrai que j'appréciais quand même mon bain à poil. Par contre, j'aimai beaucoup moins la soirée et le lendemain quand certains coups de soleil insidieux qui s'étaient installés dans des endroits pas croyables commencèrent à chauffer. Je ne refis plus jamais cette expérience !! (menteuse ! Sauf dans ma piscine, derrière ma haie de trois mètres).

Quelque temps plus tard, je fis la rencontre des parents de Don Juan qui m'acceptèrent très vite et m'apprécièrent. Son papa me glissa même à l'oreille ce compliment à ma seconde visite :

— Ah te voilà... Quel plaisir de te voir dans la vie de mon indomptable fils.

— ...

Au fil des mois, je fis la connaissance de toute la famille, appréciant sœurs et frères, beaux frères et belles sœurs, me sentant bien dans cette famille soudée. Mais Don Juan était un récalcitrant, il fuyait aux dires de tous la vie familiale, conjugale. Je me faisais forte de lui faire changer d'avis, relevant le museau et d'un air fier leur dit :

— Mais non ! Voyez donc... Nous sommes toujours ensemble, cela fait près de deux années maintenant.

Pour me prouver sa bonne foi, il alla jusqu'à m'offrir un chiot, un petit caniche abricot.

— Tu vois Pupu que j'en veux de la vie de famille, un chien c'est pareil, on s'investit, c'est pour longtemps.

Cette idée me toucha, et les prémices de soupçons qui commençaient à s'installer, s'évaporèrent comme neige au soleil.

Ha ben oui faudrait peut-être que je vous explique...

Pourquoi les prémices de soupçons ? Parce que, on venait me chuchoter au creux de l'oreille, que parfois, si Don Juan arrivait certains soirs plus tard que d'autres, c'est qu'il s'arrêtait en cours de route, rencontrer gentes demoiselles. Je n'y apportais point de crédit, n'ayant rien décelé dans le Don Juan ordinaire de gros changements qui auraient pu me mettre la puce à l'oreille. Le Don Juan était toujours aussi tendre sur ma couche même s'il est vrai, il rentrait parfois fort, fort... Fort tard ! Sauf, que le bruit me revint aux oreilles par d'autres bouches. Rhaaaa, les ragots se font tenaces, et parfois, je captais lorsque j'arrivais au QG, quelques regards de commisérations.

Hummm, l'heure devenait grave. Je devais mandater un espion – hé oui ! À l'époque, les ordinateurs rentraient juste dans les maisons, et le téléphone portable était encore une énorme mallette qui coutait un bras. Donc, l'espion était un homme réel, et il fut mis en place. N'étant pas à l'époque d'un naturel jaloux, je ne m'inquiétais pas de trop, me disant que quand même à la maison, il y avait tout ce dont un homme peut rêver (c'est-à-dire moi).

Et là, c'est moi qui peux rêver... Mon espion revint penaud... Ne sachant comment m'annoncer la chose...

— Ben heu... Alors voilà... Il... Heu...

— Bon, ben vas-y ! Accouche quoi !

— Il voit une fille, qui bosse dans ta boîte, mais pas le même secteur. Après je ne sais pas où ils en sont, mais il la voit souvent. Ils se marrent en tout cas !

— Ho putain, ça va chier !

Je ne suis pas du genre finaude. Faut pas me chier dans les bottes. Et je ne sais pas (dans ces moments-là) être très diplomate. Donc le soir, j'attaquais bille en tête avec ma diplomatie légendaire le Don Juan :

— Alors Machine, elle t'intéresse ? Parait que vous vous éclatez la rate certains soirs ?

Don Juan devint tout vert.

— Hein... Mais de quoi... tu parles ? Machine ? Tu rigoles, je la connais depuis la 6e.

— Tu me prends pour une conne ? Je te rappelle juste que tu as 22 ans et elle 18... Soit c'est un petit génie – ce dont je doute, soit, tu es le redoublant le plus doué que je connaisse !

CRIS HURLEMENTS... PORTES QUI CLAQUENT...

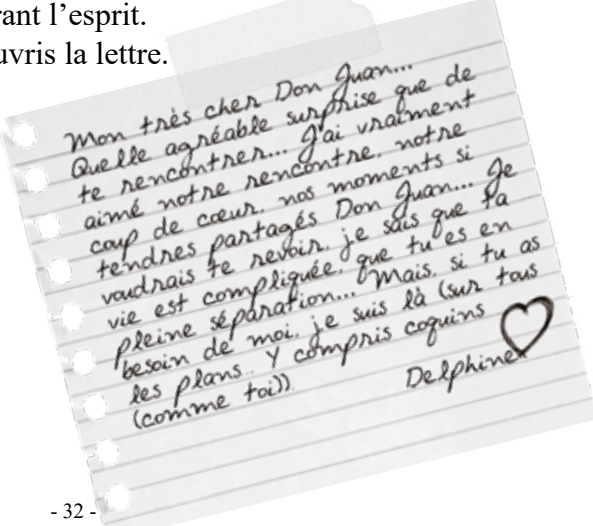
On en resta là pour cette soirée. Si l'histoire se tassa, je n'en gardais pas moins en mémoire, les avertissements, guettant le loup au coin du bois, la suspicion s'installa.


Don Juan parti à la montagne un week-end avec son frère et sa belle-sœur, j'étais tranquille, ils étaient là pour veiller sur le fauve. Moi j'étais bloquée au boulot, travaillant tout le week-end comme une acharnée en me jurant qu'on ne m'y reprendrait plus (de travailler un week-end complet). Le retour de l'homme se fit tout en douceur, amoureux, câlin comme pas deux. Comme heureux de me retrouver.

La surprise arriva par courrier dans la semaine.

En ouvrant la boîte aux lettres, un courrier parfumé me tomba sur les pieds. Adressé à monsieur Don Juan. Comment cela se faisait, alors que son courrier était toujours envoyé chez ses parents ? Je palpais l'enveloppe, la triturant dans tous les sens, me faisant venir aux narines des envolées de parfum au lys. Et puis il y avait des cœurs à la place des points sur les I. C'était quoi encore cette histoire ?? La lettre arrivait des Alpes, de l'endroit où Don Juan était en week-end. Je blanchis, verdis, passant par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Posant la lettre sur la table, je me mis à tourner autour, me torturant l'esprit.

Ce fut plus fort que moi... j'ouvris la lettre.



Mon très cher Don Juan...
Quelle agréable surprise que de
te rencontrer... J'ai vraiment
aimé notre rencontre, notre
coup de cœur, nos moments si
tendres partagés. Don Juan... Je
voudrais te revoir, je sais que tu
vie est compliquée, que tu es en
pleine séparation... Mais si tu as
besoin de moi, je suis là (sur tous
les plans. Y compris cogins
(comme toi))
Delphine 

Ha ouais quand même !

Je me pris une sacrée claque.

En pleine séparation ?

Nos retrouvailles sur l'oreiller, le canapé... la table de la cuisine... Ne me laissaient rien augurer de tel quand même !

Et puis leurs doux moments, tendres partagés... C'était plus fort que moi, les larmes me montaient aux yeux. Et, aussi comme une envie de meurtre qui pointa son museau, l'idée de les torturer tous les deux à petit feu, leur faisant pousser des cris d'orfraie, jusqu'à ce qu'ils en crèvent en me demandant pardon à genoux.

Il était 18h, j'avais encore pas mal de temps à attendre avant que l'indélicat Don Juan ne pointe le bout de son nez et s'explique. Parce que là, c'est clair, il n'y couperait pas. Je me faisais plusieurs scénarios, hésitante entre les cris, la colère froide, le j'men-foutisme. Je ne savais comment aborder la chose, mais une chose était sûre, je ne laisserais pas passer ça.

Je me décidais donc pour une sorte de dédain. J'ai posé la lettre sur la table de la cuisine et à son arrivée avec l'air de rien je lui lance du salon.

— Tiens tu as du courrier ! Tu m'excuseras je l'ai ouvert, je n'ai pas fait attention au nom indiqué, jusqu'à présent ton courrier n'était jamais adressé ici...

— Ha bon ? J'ai du courrier ?!

Il n'avait pas encore mis les pieds dans la cuisine, il me souriait joyeusement. Ma colère s'en trouva renforcée.

— Oui ! Et très instructif, je trouve. Il faudra que tu m'expliques quand même. Mais prends bien le temps de lire.

Mon ton était devenu sec et coupant. Don Juan perdit le sourire soudain, il tourna les talons et fila à la cuisine. Un long... Long temps de silence s'installa. Don Juan devait se sentir vraiment en panique. Les rouages de son petit esprit devaient tourner à plein régime pour essayer de trouver une solution pour s'en sortir. En gros, il sentait aussi cuit qu'un poulet à la broche, se demandant quand la colère céleste et divine allait lui tomber dessus. J'eus pitié de son attente et décidais d'en finir vite.

— Alors ? Tu m'expliques ?

— Ben je ne comprends pas...

— Tu ne comprends pas quoi ? Don Juan, c'est bien toi ?

— Ben oui...

— Et ? Alors ?

— Ben... Heu... rien ?

— Alors les moments tendres et doux partagés, le coquin que tu es... Et pire, la douloureuse séparation que tu vis, ta dulcinée l'a inventée ? Non, mais tu me prends vraiment pour une conne ?

Et voilà, mon calme olympien me lâchait, ma voix montait dans les aigus, la harpie me guettait.

— Alors, je suis passée sur ta super copine de collègue, mais là mon gars, je ne passerais pas là dessus. Ta douloureuse séparation, tu vas y avoir droit. Tu prends tes affaires et tu repars chez ta mère. C'est bon ! J'ai assez donné avec toi, je passe à autre chose. Vais pas continuer à foutre ma vie en l'air parce que monsieur a des pulsions hormonales trop fortes pour lui et que c'est un mytho de première. CAAAsse toi !!!!

Il tenta une approche pour me prendre dans ses bras.

— Mais Bébé, calme-toi, c'est toi que j'aime !!!

— Ha non ! Ne m'approche pas ou je te latte!

Et j'étais bien décidée à lui boxer le nez, s'il s'approchait de trop. Une colère glaciale m'avait gagnée, c'était la seconde fois que je la rencontrais et je savais les dégâts qu'elle pouvait faire. Il n'allait pas falloir que Don Juan me pousse dans mes retranchements avant que je ne devienne violente. Je quittais la cuisine pour aller me calmer dans la chambre, une bonne nuit de sommeil me ferait le plus grand bien, enfin, quand je serais calmée. Je venais à peine de m'endormir que je sentais un bruissement à côté de moi. Je me relevais en sursaut.

— Tu fais quoi là ?

— Ben je viens me coucher ?

Manquait pas d'air lui !

— Non, mais tu n'as pas compris... Tu vas dormir sur le canapé. Nous deux, c'est fini, tu crois quoi ? Que je vais te reprendre dans mon lit ?!

Je lui jetais un oreiller au visage. Il s'en retourna penaud se coucher dans le salon.

Le lendemain matin, on se retrouva devant le café, l'appartement

était exigü, pas facile de ne pas se croiser dans les couloirs. On se regardait en chiens de faïence. Il tournait en rond, ne sachant comment m'aborder. Puis, il amorça :

— Pour mon départ, on peut attendre la fin du mois ? Là, je ne peux pas me retourner. Il faut me laisser un peu de temps.

— OK, si tu veux, mais tu dors sur le canapé, tu fais ta vie de ton côté et dernier petit détail, tu ne ramènes personne à la maison. Que ce soit bien clair.

— Je te remercie.

Sainte Gwendo a encore frappé !! En colère, blessée, trahie, je restais malgré tout complaisante ne voulant pas le mettre dehors, et surtout pas dans la merde financière. Vous aussi ça vous chatouille de vouloir me coller des baffes ?

Donc je me coltinai le Don Juan jusqu'à la fin du mois... Allez reprendre votre vie vous, quand vous avez encore un ex à domicile. Qui lui ne se priva pas bien sûr, par un beau week-end, de profiter de votre absence pour coller sa pouffiasse du moment dans votre plumard !!

Le retour ne fut pas du tout pareil, Sainte Gwendoline passa le relais à Démon Gwendo et vira le gars et son barda avec grand fracas.

Deux semaines plus tard, je récupérais Loulou le petit caniche. Si au début, Don Juan clamait que c'était son chien, à lui, rien qu'à lui... Il s'avéra que leurs humeurs n'étaient pas compatibles du tout, et il se fit mordre jusqu'au sang. Loulou pour se venger d'être lui aussi délaissé, abandonné avait pissé sur son lit en long, en large et en travers.

Quand Don Juan arriva avec sa nouvelle dulcinée pour l'étendre en sa couche. Elle bondit, se leva et hurla que la soie sauvage de son tailleur était foutue. Vengeance !!

Don Juan voulut montrer qui était le maître et colla une raclée au caniche. C'était sans compter sur la hargne que celui-ci développa soudain à l'encontre de son futur ancien maître.

Chien qui plus jamais de sa vie ne remordit qui que ce soit (comme quoi !).

Ci-git trois années d'une relation amoureuse chaotique (ainsi

qu'une relation canine).

Ce fut mon père qui eut le dernier mot en m'assénant :

— M'étonne pas, il puait à trois mètres le coureur de jupons.



5- Hoooo Roméo !!

Roméo était le prince charmant par excellence, celui dont toute princesse un peu sensée rêve un jour. Roméo était grand, il était brun, il était beau (bon OK, ils étaient tous beaux, au moins selon mes propres critères !), et il avait le poil soyeux.

Nous étions copains depuis un an ou deux, et il se relevait difficilement d'une rupture et moi de la mienne. On en papotait souvent autour d'un café ou d'une cigarette. On se confiait ce que l'on attendait d'une vraie relation. On avait les mêmes idées, les mêmes choix, une complicité était en train de s'installer... Des drôles d'idées me venaient en tête, nos regards pétillaient quand ils se croisaient ; bref, Roméo the fier chevalier sur son blanc destrier m'attirait drôlement. Et pourquoi pas ?

Tout se déclencha par une belle nuit étoilée d'été. Il faisait doux, il venait de finir son café, et d'un commun accord, nous décidions de terminer notre entrevue par une balade sur le bord de la rivière. Par chance, c'était la nuit des étoiles filantes. Donc le challenge du jour serait à qui verrait la première. Paf, nous la vîmes en même temps ! On se retrouva l'un dans les bras de l'autre à s'embrasser voluptueusement. Apparemment, le vœu devait être le même pour les deux. L'autre souhait fut comblé devant une nuit divinement sensuelle, où je me sentis encore plus femme que

je n'étais déjà... Roméo avait des mains et une langue de velours (même sous la torture, je n'en dirais pas plus !!).

Donc, je disais que Roméo était romantique en diable, et il me le faisait partager fréquemment, n'hésitant pas à me faire envoyer sur mon lieu de travail de magnifiques bouquets parfumés et colorés ; créant vous vous en doutez de superbes scènes de jalousies parmi mes collègues féminines et un collègue masculin qui adorait les fleurs. Elles étaient toutes simplement vertes en voyant passer sous leurs museaux, roses et lys parfumés. Moi, je buvais du petit lait. Tous ses bouquets étaient accompagnés de mots doux et propositions totalement indécentes qui parfois me faisaient rougir. J'étais tout simplement gâtée, choyée, aimée.

Rhaaaa Lovely !! Enfin, j'étais aimééééé !!

Nos nuits, disons le tout court étaient délicieusement endiablées, scotchés l'un à l'autre en permanence. Je respirais et vivais par et à travers lui... Jusqu'au jour (au bout de six mois bien tapés) où mes yeux finirent par se déciller, et je réalisais abasourdie hormis tout l'amour qu'il me portait, il ne savait rien faire de ses dix doigts...

Le choc !

Pourquoi, jusqu'à présent cela ne me dérangeait il pas ? D'abord parce que nous étions en mode love-love et puis tellement occupés par les sorties, les brunchs, les amis... Et que tout simplement, parce qu'un jour, il faut bien se sortir les doigts et s'occuper des bricoles qui commencent à se déglinguer dans la maison ; une ampoule qui tarde à être changée, une poignée de porte qui reste dans les mains, un siphon qui se bouche...

Bon faut dire à sa décharge que Roméo était l'enfant roi et chéri d'une famille relativement aisée où il n'avait qu'à ouvrir le bec pour que cela lui tombe tout rôti dedans. Forcément, ça n'aide pas à tenir un marteau et à bricoler. Pourquoi vouloir essayer de tenir un objet d'aspect rébarbatif alors que cela est dangereux et lourd ? Il y a bien Diantre, des gens qui sont payés pour faire cela, non ? J'investis donc dans un escabeau, une boîte à outils, et un cintre en métal déplié et me transforma en Bricole-girl pour faire les petites réparations d'usage. J'aimais assez le côté

sexy de la salopette, beaucoup moins ce que je sortis du siphon...

Le problème était que j'avais découvert une faille dans la blanche armure de Roméo. Et pour moi c'était comme une plaie que l'on gratte, qui n'en finit jamais de guérir. Il fallait que je grattouille le bout de vernis que s'était écaillé pour voir ce qui se cachait dessous, m'apercevoir que je m'étais trompé (ou pas). En général, ça finissait par sonner le glas de ma relation. Perfection, n'est pas mon ennemie !

Donc, je grattouillais là où ça faisait mal, et je découvris quelques-uns de ses côtés qui commençaient à me saouler, surtout son « Moi Je... » Dès que j'amorçais une discussion, parlant d'une chose ou d'une autre, avec lui ou avec des amis. Invariablement, il intervenait et le :

— Oui, mais... Moi, je.....

— Certes, il est vrai... n'empêche que moi... Je....

Arrivait, et à cela j'avais de plus en plus envie de répondre :

— Oui... Mais, TOI ta gueule !!!!

Quand on parlait éventuellement de lui trouver un travail (car Roméo était aussi allergique au travail), la réponse était :

— Mouais... Faut voir... Chais pô si ça va me plaire...Moi, je...

Son inactivité commençait à me peser, je l'avais sur le cul (façon quelque peu inélégante pour dire qu'il me collait aux basques) de plus en plus souvent, ne pouvant me tourner sans me cogner dedans.

Je commençais à m'apercevoir que j'arrivais à saturation, en overdose, de sa présence, son odeur... Je ne pouvais plus quitter mon travail sans qu'il n'y fasse le pied de grue. Toujours le sourire aux lèvres, avec une invitation pour un vernissage, un restaurant à découvrir, une fête à faire, un endroit où m'entraîner. Je ne pouvais m'empêcher de souffler, de lever les yeux au ciel.

— Ho non ! Il est déjà là !

Je commençais à appréhender l'heure de débauche (un comble). Traînant des pieds pour sortir du bureau. J'avais des envies de calme, de soirée glandage avec un plateau-repas devant la télé. Un truc simple, sans falbalas et tralalas. Je commençais à prendre le large façon furtive, ayant des rendez-vous de boulot plus tard le soir, des réunions de famille le dimanche (où je me réfugiais sous ma couette à bouquiner tranquilou en grignotant une boîte de petits Lu). Plus je m'éloignais, plus il se cram-

ponnait, ne voulant rien entendre, ni comprendre à mes envies de calme, de stabilité professionnelle. Bref, la vie de tout un chacun... Posée quoi ! Ou mieux de me retrouver seule avec moi-même.

Nous passâmes quand même l'été ensemble en bord d'océan, la vie y était douce et belle, forcément la famille y avait un manoir avec vue du haut d'une falaise sur la baie, je n'allais pas faire ma bêcheuse non plus !

En vacances c'est bien connu, les couleurs sont plus chaudes, le farniente prend le dessus, on est moins à faire attention à tout, aux petits détails qui chagrinent...

Et cet été-là, j'ai découvert le rhum... Enfin, surtout une rhumerie où pleins, pleins de cocktails y étaient proposés. Le temps de ce mois de vacances, la rhumerie devint notre QG. Je m'y suis d'ailleurs pris une cuite mémorable où j'ai fait le chemin du retour en marchant sur les mains et faisant la roue, j'ai fini par grimper à un poteau téléphonique pour voir si je voyais la mer d'en haut et finis par aller me coucher en fou rire à quatre pattes.

Bon OK! Je l'admets, j'étais plus jeune, les gueules de bois à cette époque-là n'existaient pas, je ne mettais pas trois jours pleins à m'en remettre, ni mal de caboche, ni courbatures épouvantables dues à mes improvisations acrobatiques.

Durant cet été-là, je réalisais avec Roméo un de mes grands fantasmes. Je fis aussi enfin l'amour sur la plage... Ben ce n'est pas comme on le raconte, on nous ment vraiment dans les romans à l'eau de rose !

Un coup de folie nous avait pris, on n'avait rien prévu ; ni serviette, ni couverture, à même le sable. Et, ce n'est pas cool du tout. Ça râpe, ça gratte, ça pique... Et puis on s'en met partout, même qu'on en mange du sable, j'en ai eu dans les dents toute la nuit. Trois jours après, je trouvais encore du sable dans des endroits de mon corps, que je me demandais bien comment ça avait bien pu arriver là. Enfin ce fantasme-là était réalisé, je pouvais le biffer sur ma liste.

Les vacances finies, je reprenais moi, la route du travail, ayant une saison plus que chargée avec de nouvelles campagnes de pub à tout

va. Roméo, reprit lui son farniente à mi-temps dans mon appartement, venant toujours m'attendre à la sortie de mon boulot. Il me disait être sur le vif du sujet, guettant la bonne occasion, la bonne opportunité professionnelle qui le ferait « triper » à mort.

Je serrais les dents et temperais tant bien que mal, prenant sur moi, encore durant quelques mois. Jusqu'au jour où, suite à une soirée entre collègues et amis de boulot (et uniquement boulot), je rentrais au petit matin. J'avais à peine entrouvert ma porte, que je bondis gagnée par la frousse, il était là...

Bon sang de bois ! Il avait passé la nuit à m'attendre, soi-disant pour me faire une surprise.

Et donc Surprise !!!

Merdum... J'avais oublié qu'il avait un double de clef ! Et, puis pas de bol, un ami me raccompagnait jusqu'à la porte, pendant que sa femme l'attendait dans la voiture. Roméo, à la vue de cet homme qui était à mes côtés sur mon pas de porte, s'imaginant mille et une histoires abracadabrantesques, se jeta littéralement à sa gorge. Il lui fit une prise de karaté ou je ne sais quoi du même acabit et mit à terre mon collègue (qui lui tellement surpris par l'attaque n'eut pas le temps de faire le moindre geste de défense). Je restais sous le choc. Je ne comprenais ni l'agression, ni le sens donné à ce geste quasi désespéré. Je dis bien désespéré, car quand l'ami de 1m95 pour 110kg se releva... Roméo apprit soudain à voler version sans toucher le seuil d'entrée – enfin là qui devenait sortie, et ses effets suivirent façon éparpillée.

Roméo et son blanc destrier venaient de s'éclater comme une bulle de savon. Je décidais dans la foulée de mettre un terme à cette histoire qui virait eau de boudin. J'en profitais pour récupérer en douce ma précieuse clef, implorant mille et un Dieux, qu'il n'ait pas eu l'idée de faire de doubles. J'en devenais suspicieuse.

Bien évidemment, on s'en doute, l'histoire ne s'arrêta point là. Il exigea de me revoir sous peine de se suicider (l'époque était au chantage par suicide). À mon refus, il fit sa tentative, s'envoyant une demi-boîte de laxatif. Si vous me la permettez, je la fais : nous voilà donc dans la merde. (Mon Dieu qu'il est con !)

Je fus bannie à vie du manoir familial, devenant celle qui avait détruit la vie de l'enfant chéri et béni. Je commençais à cumuler les échecs sentimentaux, et la haine des ex-beaux-parents.

Un coup de chance, je n'avais pas pris ni le temps, ni l'envie de le présenter à mes parents. Je n'eus donc pas à m'attendre à une tirade bien sentie de mon divin père.

6- L'homme qui allait devenir un mari

Boulot oblige, je prenais du grade et commençais à évoluer dans un milieu assez aisé. J'étais devenue chargée de com, et mon agenda se remplissait se partageant entre les réunions, les rendez-vous et quelques cocktails mondains. Celui auquel j'allais assister ce soir-là n'était pas dans mes priorités, mais la personne qui l'organisait était une de mes plus fidèles clientes ; donc si la gaieté de cœur n'y était pas, je me faisais forte d'y aller par respect. Bien évidemment après une demi-heure à saluer, à faire acte de présence l'ennui me gagna, et je décidais de me rencogner dans un coin de mur en attendant de pouvoir partir sans paraître impolie. Non seulement le coin était isolé, mais aussi obscur, et je finis par me heurter à quelqu'un qui avait aussi décidé de passer inaperçu. Stupéfaction, son visage ne m'était pas inconnu. En fouillant dans les tréfonds de ma mémoire (parfois déjantée ou défaillante), je le remis. Il faisait partie de la bande de copains de Don Juan. Je l'avais toujours trouvé très calme, très réservé. Bref posé. J'allais m'excuser de l'importuner quand il me sourit gentiment et m'invita à rester à ses côtés.

— Plutôt que de se faire chier chacun de son côté, nous pourrions en profiter pour nous parler, et puis nous nous connaissons un peu non ?

— Oui, tu es Chris, je crois que tu travailles chez UntelCom pas loin de chez moi.

La glace était brisée, et nous discussions à bâtons rompus. Enfin façon de parler. Parce que Chris, n'avait jamais été un grand bavard, ni sur lui, sur les autres et encore moins ses sentiments. Mais il me plaisait follement. Il me reposait. Voilà c'est ça ! Il me reposait ! Je sortais de Don Juan, tout feu tout flamme, trublion électron toujours à courir par monts et par vaux (et la gueuse en même temps), de Roméo qui m'entraînait partout. Là, j'avais l'impression de tomber sur du solide, du posé. Un roc infaillible !!

Nous sommes sortis deux mois ensemble avant de prendre la décision... Celle de vivre ensemble.

Il vint lui aussi s'installer chez moi – Tiens c'est vrai ça ?! Tous les hommes que j'ai eu, ils sont venus eux s'installer dans mon intérieur et non l'inverse. Peut-être parce que je me gardais inconsciemment une porte de sortie. L'assurance que si ça se passait mal, je serais dans mes murs, mes affaires sans avoir peur de me retrouver à la rue. Assurer ses arrières toujours !!

Nous débutions donc une grande histoire... J'étais de nouveau amoureuse ! Je prendrais cette fois-ci tout mon temps pour bien vivre cette aventure.

Oui ! Enfin, non !

Ça été plus rapide que ça en fait. Disons que ce qu'il s'est passé, c'est que six mois après que l'on se soit rencontrés, nos amis les plus proches se sont tous quasiment ou ont prit la décision de se marier. Dans le même été, nous assistions à trois mariages. Nos potes se casaient vraiment les uns après les autres. J'avais vingt-six ans, il était peut-être temps que moi aussi je me cale. Et Chris, pour ce que je voyais, ferait un mari pas mal du tout. L'idée me trottait de plus en plus dans la tête. C'est beau un mariage ! J'avais vu celui de mes copines. Je me sentais prête, prête à relever le challenge !

En même temps dans la famille, futurs neveux et nièces naissaient, les cellules familiales s'agrandissaient. J'avais une envie folle de connaître tout ça. Un énorme désir de maternité arriva. Après tout, j'y avais bien droit comme les autres non ?

Je peaufinais mon idée. Puis un beau jour d'été, sur la plage je me lançais. Alors que nous étions en week-end avec des potes, la famille. Je ne trouvais rien de mieux que de me mettre à genoux dans le sable devant Chris, et de lui demander sa main !! Qui lui bégaya, passa du rouge au blanc par un décliné de vert et ne me répondit pas. J'en étais pour ma peine. Un poil déconfite, je me relevais, et pris la tangente direction l'océan pour me remettre les idées en place. Après tout le ridicule ne tue pas ! Enfin, j'étais un peu mortifiée quand même de n'avoir obtenu aucune réponse. Merde alors, je croyais que c'était sérieux entre nous et puis j'avais tellement envie de me marier ! C'est bien ça le problème...

Avoir confondu l'envie de me marier avec l'engagement du mariage (chose que je découvris bien des années plus tard).

Je me mis donc en tête de faire le forcing de Chris, et nos potes m'y aidèrent. Nous finîmes par lui arracher un oui avant de quitter la plage le soir même. Je fus pourtant traversée par le doute. Je regardais Chris :

— Tu es sur ? Tu veux bien m'épouser ?

— Oui ! Oui ! C'est juste que tu m'as devancée, c'est moi qui aurais dû te demander, pas le contraire !

— Ben tu pourras toujours demander ma main à mon père ! Et puis voilà, on ne dit pas que c'est moi qui ai commencé.

Comme quoi on peut se vouloir moderne, mais tenir absolument aux anciennes traditions ! J'ai toujours voulu avoir l'accord de mes parents là-dessus (après tout si je faisais une connerie, ils n'avaient rien à me reprocher, ils m'avaient donné leur aval et toc !). Donc, il fit une demande très émouvante à mon père. Chris était un grand sensible et émotif. Ma main, lui fut accordée avec prérogatives du genre :

— Tu la prends, tu la gardes ! j'fais ni échange, ni service après-vente !

— Oui Monsieur.

Et on fit ça drôlement bien, on commença par des fiançailles (le truc bidon du à l'essai, alors que cela fait déjà 6 mois qu'on vit ensemble – mais tradition à la noix oblige). Juste un repas entre les parents et les fiancés. Je sortis la grande vaisselle et composas un repas digne des rois : foie gras maison, huîtres, langoustines à l'Armoricaine (plat de fête chez nous), plateau de fromages, chapeaux en choux à la crème avec nos deux prénoms d'écrits dessus et Champagne bien sûr.

Nous profitons du repas pour l'annoncer en grande pompe à mes futurs beaux-parents qui applaudirent à deux mains. Il était temps de passer aux choses sérieuses, qui faisait quoi ? Qui payait quoi ? Qui prévoyait quoi ? Où et quand ? Bref, le début de la fin !!



7- Le premier MA-RI-AGE

Et hop, décision est donc prise, mariage il y aura, enfin après forcing ! Je fixais la date à celle de mon anniversaire. JE choisis la décoration. JE choisis le costume du marié et la liste des invités. JE.... JE.... Bref, c'était devenu MON mariage.

Choix du faire-part, du traiteur, du photographe et des poses à faire (plus le cadre), j'avais déjà des idées bien arrêtées et le futur n'avait qu'à opiner de la tête – chose qu'il faisait à la perfection – la belle aubaine. Je voulais que ce soit nickel, qu'il n'y ait pas un poil de cul qui dépasse, que tout le monde soit dans les clous. Bref, un mariage de rêve quoi ! Un mariage parfait qui rendrait pâle de jalousie toutes les copines !

La fameuse robe :

Ce sont mes parents qui me l'offrirent, pour cela ils fendirent la tirelire. Robe que je gardais durant plus d'une quinzaine d'années (nostalgie ? Même pas ! J'aime pas jeter).

Donc, revenons à nos moutons, il me fallait choisir ma robe. Le magasin était réputé, pensez donc existant depuis 1879... J'y allais accompagnée de maman. De l'extérieur, nous contemplions les robes en devantures. Je partageais un sourire complice avec ma mère, allons voir, la réputation de ce si vieux magasin...

D'ailleurs la vendeuse devait avoir le même âge que sa boutique. L'entretien d'embauche de la parfaite mariée commença dès elle me vit :

— C'est pour quand ?

— Vous avez une idée ?

— Hoooo le blanc vous irait bien...

Nous attaquâmes le début des hostilités, à savoir les essayages ; et si j'ai bien horreur d'un truc, c'est d'essayer les fringues (d'où un dressing rempli d'affaires immettables, parce que non essayées, mais je me soigne, je fais le bonheur des copines).

La vendeuse revenait de ses grandes armoires, disparaissant derrière des froufrous blancs. Je ne sais quelle idée elle s'était mise en tête concernant mon style, mais elle tenait ab-so-lu-ment à m'affubler façon meringue, rideaux froncés, le tout en blanc. Du blanc nacré, du blanc satiné, du blanc glacier, du blanc, du blanc... Beurk... Du blanc ! Je n'en pouvais plus du blanc, des falbalas et autres merdouilles froncés.

— NON ! STOP ! ça suffit, toutes ces robes ne me plaisent pas !

Froncements de sourcils de ma vendeuse :

— Ah bon, mais pourtant ce sont les dernières tendances, ça plaît beaucoup à mes mariées de l'année.

— Oui, ben vos tendances ne sont pas les miennes, et je n'aime pas tous vos froufrous et le blanc non plus.

Au même moment, mes yeux se portèrent sur une affiche, j'en restais stupéfiée. Je l'avais trouvée ma robe ! Je me plantais devant ma vendeuse les mains sur les hanches, mon regard se plantant droit et franc dans le sien et lui montra du doigt l'affiche.

— Je veux celle-ci !

Froncements de sourcils de la vendeuse qui jeta un regard en biais à l'affiche et fila comme une dératée dans la réserve. Elle prit bien une bonne vingtaine de minutes avant de ressurgir échevelée, mais avec un sourire triomphant :

— La voici, je l'ai reçue hier et pas encore déballée, elle est vraiment particulière !

— Oui justement, c'est ce qu'il me plaît...

Je rêvais de Sissi l'impératrice, d'épaules nues, de corsage ajusté et de jupons volumineux. Cette robe représentait mon rêve. Je filais l'essayer et de suite, je m'y sentais à l'aise. D'un bel ivoire soyeux, en

taffetas de soie avec des guipures, de la dentelle de Calais sur le bustier, et des nœuds de couleurs bordeaux parsemés dans les plis ainsi qu'un lacet bordeaux qui fermait dans le dos le bustier. Maman quand elle me vit en eut les larmes aux yeux, je sus alors que ma robe était la bonne. Je rajoutais des fleurs, du ruban bordeaux avec lesquelles je complétais ma tenue par un voile court et ma croix de communion au cou. Le seul petit hic, était le jupon qui n'était pas assez bouffonnant, qu'à cela ne tienne, Maman me cousit sur le jupon pas loin de dix-huit mètres de tulles qui donnèrent à la robe le rendu voulu.

La robe, s'était fait. Au bout de deux essayages, je la récupérais et la rangeais précieusement chez mes parents en attendant le grand jour.

Houla !!! Mais c'est qu'on a failli passer à travers une sacro-sainte tradition... Les fameux accessoires qu'il ne fallait surtout pas oublier ! Hormis, la robe, le jupon, le voile, les dessous et la jarretière... il fallait aussi :

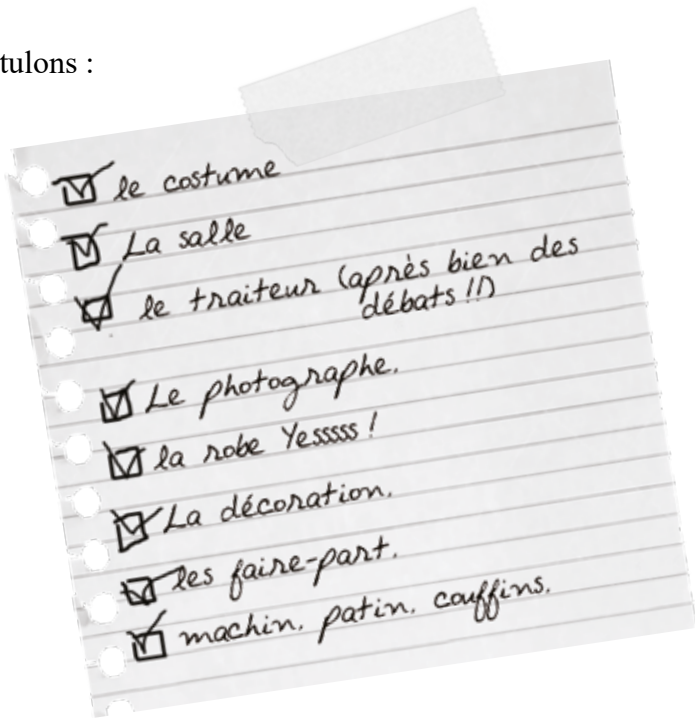
- Une chose bleue,
- Une chose neuve,
- Une chose prêtée,
- Une chose déjà portée.

Pour le bleu je collais un ruban bleu roi à cette foutue jarretière que j'allais devoir me coltiner toute la sainte journée (en plus des bas). La chose neuve était la robe, la chose prêtée était des boucles d'oreilles en perles, et celle déjà portée, les chaussures que j'ai dû « briser » durant une semaine. Ce qui ne m'empêcha à la sortie de la l'église de les balancer avec les bas au diable vauvert, et de finir la journée totalement pieds nus. Je fus trahie lors du levé de la robe pour la jarretière. On m'appela la mariée aux pieds nus (et fort sales !).

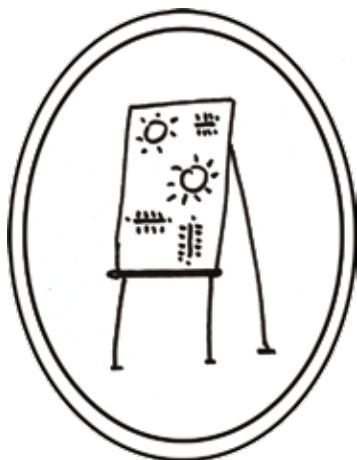
Les témoins furent également choisis. Si ceux du marié furent vite décidés, les miens furent plus compliqués à gérer. Je voulais absolument mes deux meilleurs amis, une fille, un garçon. On avait traversé pas mal de galères ensemble, on s'était rencontré tous les trois quasi à la même époque et une fidèle amitié nous liait. Ma meilleure amie décidait dès le départ qu'elle ne viendrait pas ! Elle travaillait, et ne pouvait se libérer (je gardais ce refus longtemps en travers du museau – surtout quand

elle m'avoua des années plus tard, qu'elle avait décidé de ne pas venir, pour ne pas me voir faire une connerie !!). Mon meilleur ami, mon pote d'armée, lui releva fidèlement le gant, se trouvant à mes côtés partout, mairie, église, repas et m'assista comme un chef (quoique qu'il me préparait quand même une drôle de surprise). Me manquait donc un témoin, plus question de revenir en arrière et de n'en prendre plus qu'un chacun. Je me tournais donc vers une amie/copine/voisine que je côtoyais beaucoup à l'époque. Après avoir eu des sueurs nocturnes, tout le monde était présent. Ouf !!

Alors récapitulons :



It's cool ! Le plus dur restait à faire.



Le plan de table

Premier mariage, donc on y croit, et on veut faire les choses en grand. La fille prodigue se marie, elle se range. Il faut dire qu'on n'y croyait plus réellement. Il faut faire ça bien. Donc on se lâche sur les invitations, et on se retrouve vite cent vingt à table.

Et cent vingt à table, ça fait du bruit, il faut faire cohabiter tout ce petit monde de gré ou de force et bien sûr dans la bienséance et la hiérarchie.

Enfin, ça, c'est dans les familles parfaites, parce que dans la mienne, c'est plutôt l'anarchie ! Et puis, nombreuse avec ça, pensez donc six frères et sœurs du côté de mon père et autant du côté de ma mère. Ça en faisait des tontons, des taties, cousins, cousines et compagnie. Sans compter, les potes, les amis...

Certes ! Le souci ne vient pas du nombre, mais plutôt du fait que chemin et années faisant, des disputes, chamailleries et choses du même acabit ont éclaté au sein des fratries, et cela se faisait la gueule à tour de bras.

J'avais bien pensé à éviter quelques invitations, mais mes parents veillèrent au grain :

— Chez ses gens là, Madame, cela ne se fait pas !

Donc invitations furent lancées, et cela tourna vite en pot de pus. Certains refusaient tout bonnement de se croiser, de s'apercevoir ou même de se

renifler. Mon sale caractère prit vite le dessus, et je me mis à ruer dans les brancards lors des visites prémaritales.

Z'allaient pas me faire chier quand même ? Si ? C'était mon mariage m'enfin !

— Je vous préviens, vous êtes invités de bon cœur à notre union. Tout le monde y est convié, donc que cela vous plaise ou non, ce n'est pas mon souci. Mais au premier qui moufte le jour J, j'allonge des baffes... Est-ce bien clair entre vous et moi ?

Promis, juré tout le monde cracha par terre pour affirmer qu'ils se tiendraient bien à la mairie, à l'église et à table. Pas d'échange de baffes dans les couloirs, pas de croches pieds dans la nef de l'église et pas d'empoisonnement durant le repas. On y croyait dur comme fer.

Je réussis tant bien que mal (en tassant, biffant, refaisant) à placer tout mon petit monde sur le plan papier. Ha oui ! Mais non ! Durant les deux mois précédents le mariage, j'eus des désistements, et puis des rajouts ; forcément on ne pouvait oublier tonton Paul et Tantine Margot. Même si on savait qu'ils ne viendraient pas ; jusqu'à la dernière heure, il fallait quand même les placer devant une gamelle. Puis si tante Paulette venait, on ne pouvait pas ne pas inviter son cher gendre qui lui servirait de chauffeur (pétée de tunes, mais tellement feignasse pour passer son permis). Ben tiens ! Et que je te rajoute un couvert de plus. Et puis, on alterne homme et femme, sur les côtés et sur les faces. Holà ! Et Oncle Firmin et toute sa tripotée de femmes (divorcés 5 fois, mais des pseudos taties qui ont tellement été charmantes et qui m'aimaient bien). Bien évidemment, j'avais des célibataires, des familles avec plus de filles que de gars. Je m'arrachais les cheveux par poignées.

Enfin, le jour J arrivait, je m'étais fendue d'un énorme tableau où le plan de table était agrandi quinze fois, plus les petits marque-table que je m'étais coltinée à la mimine à la place de chacun. S'ils ne trouvaient pas leur place soit ils étaient bouchés comme des coings soit ils changeaient de place en douce. Ce qui forcément arriva. J'essayais de faire rentrer dans les rangs les indisciplinés, mais autant pisser dans un violon. Lasse, je les laissais s'installer où ils désiraient, m'en foutait après tout. Il y aurait de toute façon des insatisfaits. Je n'y coupais pas d'ailleurs.

Liste des récriminations des « très à cheval » ou plutôt des gros emmerdeurs :

- Trop d'attentes entre les plats,
- Pas assez relevés (les plats),
- Trop relevés (toujours les plats),
- Pas assez de vin,
- Vin bof, bouffe bof, soirée bof,
- Musique trop forte,
- Mon voisin ne parlait pas, il hurlait !
- Ma voisine parlait, hurlait et buvait !!!!
- C'était qui le trou du cul que j'avais comme cavalier ?

Bref, presque l'impression de passer un concours pour rentrer dans le guide Michelin du mariage.

Bon c'est vrai, j'avoue que le traiteur avait grave merdé aussi en nous servant tout le début du repas (les trois entrées) sans un pet de vin. Je voyais mes invités qui donnaient des signes de faiblesse, certains s'étouffaient en douce, d'autres le hurlèrent carrément :

— Bon sang ! c'est qu'il fait soif !!

Je dus courir ma robe remontée sur les cuisses jusqu'aux cuisines pour le leur signifier. Je leur en voulus durant un bon quart d'heure. Je sentais déjà les regards des « très à cheval » qui me signifiaient leur GRAAaaaande déception due à cette faute de service. J'allais en entendre parler pendant une année ou au moins jusqu'à ce qu'un cousin ou une cousine se marie et fasse à son tour une telle (voir plus grosse) gaffe.

Du coup, suis bien infichue de dire ce que j'avais dans mon assiette, je courrais en tout sens pour rattraper les bévues éventuelles du traiteur, du DJ, du marié. Si bien qu'à minuit, je n'ai qu'envie, celle d'aller me coucher !

J'ai un vague souvenir de la... Non, des deux pièces montées qui sont arrivées dans un scintillement de bougies, de flammes et de stroboscopes. Un moulin à vent en nougatine (ho superbe, mais une vraie chérie à découper) et un panier tout en choux avec des fleurs en sucre de partout. Des exclamations fusèrent, des HOOooooo, des HaaaAAA et des WouuuAAHHH, signes qu'au moins j'avais cloué le bec à tout le monde pour le dessert. Le tout bien sûr accompagné de sa fontaine de cham-

pagne (ne jamais ! Jamais commencer par prendre les coupes du socle, on évitait une catastrophe de justesse).

Tout compte fait, mon plan de table avait bien tenu la route, et si il y eut des discussions, des croches pieds, des coups en douce, ça ne me vint pas jusqu'aux oreilles. À la fin de la nuit ou au début du petit jour, tout le monde était satisfait. Y compris à la soupe à l'oignon (encore une tradition à la con – qui consiste à venir réveiller les mariés, leur pourrir leur lit et vouloir leur faire ingurgiter à tout prix un truc infâme dans un pot de chambre en faïence), soupe à l'oignon donc, où je découvris même les plus âgés à l'œil brillant qui claquaient du bec en attendant la dernière gouttiche de vin pour finir de faire passer la soupe.

J'étais claquée, fourbue, je n'en pouvais plus !!

Et dire qu'il fallait remettre ça le lendemain !! Journée pour finir les restes. Et alors là, le plan de table y en n'a rien à péter. Chacun se met où il veut, mange ce qu'il veut et dit ce qui lui chante du moment qu'il m'oublie ! Deux jours de folie. Quand nous nous sommes assis, mon mari tout neuf et moi, le dimanche soir, on s'est regardés et la seule question que l'on s'est posée c'est :

— Il s'est passé quoi ?

— Chais pô ! m'en souviens pô ! j'avais me coucher suis claquée !

Et le lendemain, on remit ça (soi-disant pour finir les restes). Nous étions encore une bonne centaine. Mais sans traiteur ce coup-ci. Avec maman, nous avons convenu de poser les plats au milieu des tables et Demerdassek ! Que dalle, impossible de réussir à faire passer les plats. Du coup, avec ma tite mère, nous nous tapâmes le service à la française. Je grommelais de plus en plus. Et à chaque visite en cuisine, je laissais sortir un ou deux sanglots de fatigue.

Je n'en pouvais plus, et je les souhaitais tous au diable !!



La liste des cadeaux

À l'époque, autrefois...

Il était de tradition de faire une liste de mariage. Que l'on déposait amoureusement dans un grand magasin en espérant avoir la liste complète le jour J sur la belle table des cadeaux. Oui, bon pour ça, fallait avoir des super idées, ou alors sortir d'un couvent ou ne pas avoir vécu avant en couple, en appartement ou encore ne pas avoir monté son fameux trousseau (moi au nombre de ruptures que je cumulais, mon trousseau avait déjà été monté, démonté et remonté)!!

Je me renseignais dans les magasins tels que Farfouillette pour ma fameuse liste... Après discussions avec les précieuses vendeuses (manucurées, maquillées, chignonées), je repartis totalement déconfite. Mais qu'est ce que j'allais bien pouvoir foutre d'une saucière en argent poli, un lot de service à escargots (comme si je cuisinais ça souvent !) d'une parure de lit en soie sauvage (il n'y a que mon mec et moi qui soyons sauvage dans le lit), d'un service à thé en porcelaine de chine trois carats. Je ne pouvais même pas choisir ce dont j'avais besoin vraiment. J'étais obligée de taper dans le bon chic, bon genre avec des trucs totalement inutiles, mais qui coûtaient une blinde, et ça m'emmerdait profondément que mes invités soient obligés de se mettre à douze pour m'offrir trois malheureuses petites cuillères sous prétexte qu'elles avaient un poinçon

d'argent. Et puis mon esprit de gamine mal élevée aimait l'idée d'avoir plein de cadeaux à déballer.

Nous avions dans l'idée de demander de l'argent, mais il fallait quand même une liste pour les éternels « très à cheval » (encore eux) sur le protocole.

On allait leur en faire une de liste, mais elle serait basique, sans fioritures, sans marque de grands magasins, ils iront où ils voudront et comble de l'ignominie, ils en auront chacun une photocopie. Nous voilà donc parti pour la sempiternelle cocotte minute, le service à raclette, la fameuse ménagère en inox indémodable, la batterie de casserole (j'en eus rien que trois !!), le linge de lit, le linge de toilette, le linge de table, le linge... Encore et encore... Une lampe, une horloge, un nécessaire de voyage. Ben quand on connaît les goûts louches, douteux et de chiotte (n'ayons pas peur de mots) de certaines personnes on craint le pire et on prie pour qu'ils choisissent l'option cagnotte. Raté !! vive la parure de couette moutarde à pois verts en pilou-pilou.

— Comme ça tu auras bien chaud l'hiver ma petite chérie. J'avais les mêmes chez ma mamie Germaine, c'est douillet.

— Ho ben voui Tatie Sylvette ! tu m'étonnes !

Pour l'occasion, nous avions prévu une grande table, bien enrubannée avec des rubans et une petite pancarte : Cadeaux. Toutes personnes sées se doutaient qu'ils devaient déposer leur présent sur cette table. En même temps, nous accueillions nos invités, les remerciant de leur présence et les invitant à se servir un « vin d'honneur ».

Hé ben non mon Vieux, je tombais en premier sur les « très à cheval » qui me collaient leur présent dans les bras – très contents d'eux et de leur choix. Et quand nous les remercions et posions le paquet sur la table, invariablement arrivait :

— Ben t'ouvres pas ?

— Nan ! Pas pour le moment Cousine Sophie, nous ne pouvons pas faire ça maintenant, on vous accueille tous et voulons avoir le temps de passer un moment avec chacun de vous !! (en gros : bon fais pas chier, va prendre un verre, saoule-toi et fous-moi la paix avec ton cadeau).

— Ben voui, mais j'ai pas mis mon nom sur le paquet... tu t'en souviendras ? Et puis si ça ne te plaît pas... tu me le diras hein ?

— (comme une envie de lui faire bouffer son cadeau à la cousine Sophie).

Bon, les trois premiers ça fait sourire, on comprend leur inquiétude, leur joie à vous offrir un présent pour lequel ils se sont décarcassés, ont vidé la tirelire (ou pas). Mais on ne peut pas le faire durant cette journée-là par égard aux autres.

- 1 - parce qu'on ne sait pas ce qu'il y a dans les paquets (et ce malgré la liste, z'avez pas non plus la mémoire d'Einstein),
- 2 - on peut être surpris par les goûts de certains,
- 3 - ne pas feinter la joie ou la surprise intense sous peine de fous-rires ou de vexation.

Non, non on se garde cette immense joie pour le lendemain soir... Voir le lundi matin. On se fait un petit Noël en tête à tête. Déballant quelques centaines de cadeaux, rangeant les multitudes de bouquets. Comptant précieusement la cagnotte qui fut grossie par votre déhanché lors de la vente de la jarretière (autre tradition désuète, mais qui rapportait quand même de quoi finir largement le mois).

Et en avant pour le déballage, papiers, rubans, cartons, c'est la surprise, des cris (de joie... ou pas), des fous rires parce que chaque paquet était accompagné d'une petite carte avec le nom du généreux donateur (sauf cousine Sophie), le but du jeu était d'ouvrir le paquet, et de trouver qui l'avait offert avant de regarder sur la cartelette. Peu surpris par certains et carrément horrifié en découvrant les goûts des autres.

En tout cas, je me retrouvais super équipée... Je pouvais devenir la parfaite ménagère, rien ne manquait de la poêle, de la sauteuse en veux tu - en voilà, des plats en long, en large, en travers jusqu'à l'aspirateur de table, la superbe machine à expresso (la vraie de vraie - qu'il te faut les deux mains pour démonter le truc où l'on met le café - que ça faisait aussi eau chaude pour le thé et réchauffer le lait et que quand tu la mets en route, ça te réveille l'immeuble en entier).

La mode à cette époque-là, était aux services en tout genre :

- à raclette,
- à gaufre,

- à fondue.

On les a tous eus ! Les placards étaient pleins à craquer. On allait pouvoir en faire des soirées avec tout ça !

Par contre pour l'homme que dalle, même pas une perceuse, un tournevis, une scie sauteuse. Nous avons pourtant mis un paragraphe bricolo.

Alors vint l'époque des remerciements... Vite, vite, il ne fallait pas dépasser le délai de bienséance. Si au début, je me fendis d'un petit mot personnalisé pour chacun, au bout du vingtième carton je lâchais vite l'affaire et fis le même pour tout le monde. Après tout, ils n'allaient pas le savoir ni s'échanger les cartons ?! Et puis les remerciements ce n'est pas que pour les cadeaux, mais aussi pour la présence, pour ceux qui s'étaient déplacés, qui avaient fait envoyer des fleurs. Au bas mot, pas loin de 150 carteleTTes de remerciements furent envoyées. La poste ne chôma pas cette semaine-là.

En avant pour l'église !

Et ça, non plus, je n'allais pas pouvoir y couper ! J'avais été baptisée, communiee et confirmée (tiens prends toi une baffa et surtout tu ne rétorques pas), le futur marié aussi , donc étant tous les deux d'une famille catho, la moindre des choses était de passer devant Dieu pour faire les choses bien. Je n'étais pas encore totalement en froid avec Lui, son Fils, et son Saint-Esprit. Donc, il fallut se cogner X rendez-vous avec le curé pour prouver notre amour, notre foi, notre envie de s'unir.

Personnellement, je faisais surtout ça pour être en règle avec le manuel du parfait mariage. Et puis il fallait choisir, la cérémonie, la musique d'entrée, du milieu, de sortie, les vœux, et tout le toutim. Moi, je voulais du court, le plus court possible.

Ben, le plus court possible pour Monsieur le Curé, c'était une heure et demie. Il fallait choisir qui allait lire les passages de l'évangile (qui ça ? Evan quoi ?), bien évidemment personne n'était vraiment chaud pour venir bredouiller dans le micro devant une assemblée de deux cents personnes. Tant pis, les témoins se débrouilleront et l'on avait chacun dans notre famille une ou deux bigotes qui se feraient ce sacré plaisir. Chose dont elles s'acquittèrent avec ferveur et passion. Merci à elles !

Silence dans les rangs, les grandes orgues jouaient du Mozart, tout le monde était placé dans les travées. Je remontais la nef accrochée au bras de mon père qui était fier comme Artaban, dans son beau costume noir. Moi, je n'en menais pas large. Je ralentissais un peu la cadence. Une pensée me traversa l'esprit et me martela :

— Ho la vache, suis en train de faire la plus belle connerie de ma vie !!! Plus le temps de paniquer ! Nous étions arrivés au pied de l'autel et mon père me remettait précieusement à mon futur mari (lequel tremblotait légèrement).

— Tiens, je te la donne ! Mais je te préviens, tu te la gardes ! Hein mon Gars ?

— Oui M'sieur !

Dans notre dos, étaient placés nos quatre témoins. Ils nous encourageaient d'un sourire, d'un clin d'œil, d'une tape sur l'épaule. L'impression d'aller à l'échafaud.

Debout, assis, Debout, chants, blablabla, debout, assis... Je voyais nos invités à travers un brouillard, je surprénais un geste de pendu dans les rangs, un fou rire nerveux me prit, je toussotais pour le cacher, mais des larmes coulaient.

Un petit neveu à qui nous avons confié la panier qui contenait les alliances, faisait des moulinets avec, malgré les chuchotis de protestation de sa grand-mère. Il riait à gorge déployée en faisant tressauter les alliances. Je craignais le pire, nous voyant déjà à quatre pattes, tous en train de chercher les fameux anneaux qui avaient roulé dans un coin sombre – voir entre deux dalles de granit. Le moment solennel des échanges arrivait, nous nous promettons fidélité, amour, dans la joie, la peine, jusqu'à ce que la mort nous sépare !! La mort nous sépare, nous sépare, sépare... PARS !!!

Signature générale de registre, cri dans les rangs, tout le monde voulait apposer son paraphe à cette journée mémorable. On pousse les invités vers la sortie pour la haie d'honneur. Le curé nous poussait aux fesses, un autre mariage se profilait à l'horizon et fallait surtout pas que les mariées se rencontrent (paraît que ça porte malheur – allons bon !).

Une haie s'était formée, les amis, les témoins, la famille. On attendait le riz, les pétales de fleurs... Ce furent des nouilles qui nous accueillirent en premier. Des macaronis en plus ! Ils s'étaient fait passer tous les mots (potes, cousins, amis) et nous jetaient des pleines poignées de pâtes ! J'étais verte ! En avançant de deux pas, enfin arrivèrent le riz et les pétales de roses. J'ai échappé de peu au déshonneur du riz !

Nous avons un temps mort de dix minutes, j'en profitais pour faire un tour dans l'église pour aider à récupérer les fleurs. Au moment de repartir, j'avisais une silhouette dans le noir. Je m'approchais et découvris mon témoin et meilleur ami. Il avait la tête baissée. Je m'approchais encore et lui posais la main sur l'épaule.

— Ben alors mon Copain... ça va ? Tu viens, on y va ?

— Voui... Voui... Voilà c'est fait !

Je le regardais interloquée, il y avait des larmes dans ses yeux et dans sa voix. Que se passait-il ?

— Qu'est qui est fait ? Qu'est-ce que tu as ? Tu m'inquiètes !

Cela faisait huit ans qu'on ne se quittait pas, partageant les meilleurs moments comment les plus mauvais, on vivait nos ruptures, nos rencontres, nos coups de cœur ensemble. On savait tout l'un de l'autre... Enfin, je croyais...

— Ça y est, tu es mariée ! Je te perds...

— Ben non, tu es sot ?! On ne se quitte pas pour autant.

— Si ! c'est plus pareil, tu comprends ?

— ...

— Je t'aimais moi, je croyais qu'un jour on serait ensemble ! Je perds ma meilleure amie et la femme que j'aime.

Il me jeta tout ça à trac en se retournant et se sauvant en courant vers la sortie.

Ce fut mon tour de m'asseoir le temps de me ressaisir. Je n'avais rien vu venir, je n'avais rien vu du tout !!

J'en étais là de mes pensées quand en sortant enfin à mon tour de l'église par la travée Est, je rencontrais la future mariée suivante qui amenait un superbe cierge. Quand elle me vit, elle s'arrêta saisie et murmura :

— Grand Dieu ! Non !

— Rhaaaa ça va bien hein !

M'en foutait d'abord, elle avait l'air d'avoir la Foi, elle. Et c'est pas elle, qui venait de se marier avec un homme, alors qu'un autre l'aimait et pleurait son mariage !

Alors hein ?!



8- Quand Gwendo risque d'être maman*

**chapitre qui peut en bouleverser quelques-uns, par le côté un peu scabreux de la femme dans tous ses états, ce qui risque de choquer les petites âmes sensibles masculines.*

Donc hop-là le mariage était donc fait, le voyage de noces en famille réalisé également. Tout était carré, nickel. Mariée, établie, boulot fixe, beaux jours en vue... Les grands projets vont de l'avant. Celui de toute femme mariée accomplie... L'attente d'un enfant.

Je collais avec une certaine joie cette damnée pilule à la poubelle ! Depuis le temps qu'elle me faisait chier celle-là ! Toujours dans la panique de l'oublier. Jonglant avec pour les beaux jours et pouvoir aller à la plage sans souci, la prenant deux fois d'affilée en cas d'oubli. Savoir quelle date on était ? Et aller chez la gynéco tous les trois ou six mois se faire tripoter pour renouveler l'ordonnance de cette merde !

En avant Guingamp pour le grand huit et la réalisation d'un enfant. Et que j'écarte les cuisses, et que je les serre ! Que je mette les pieds en l'air, le petit pont, le grand pont. Tout y passe, tout y lasse !

Quelques mois passèrent... Que dalle ! Nada point de moufflets à l'horizon ! La plaine est aussi stérile qu'un désert non arrosé par la rosée (hou... On en a fait même de la poésie pour dédramatiser). Pourtant après

une énième visite chez ce cher Mamour gynéco (au bout d'un moment, vu l'angle sous lequel, il vous regarde, il devient un intime), il vous dit que tout va bien, tout fonctionne ma bonne dame, vous êtes opérationnelle pour pondre des rejetons !

En attendant, cette soi-disant grossesse qui ne saurait tarder, je profitais allègrement des joies d'être débarrassée de la pilule. Je pouvais fumer, boire et chanter cela n'interférait plus avec les pouvoirs de cette foutue merde. Mais quand même, le doute pernicieusement s'installait, j'avais dû en changer pas mal de fois de cette pilule, les autres ne me convenaient pas du tout. Plus ça allait, plus elle était mini-dosée. Bientôt, j'aurais pris une aspirine que ça aurait eu le même effet.

Durant tout ce temps « d'attente d'essais » jusque-là non transformés, j'eus la joie aussi de tester des draps en satin. Depuis, le temps que j'en entendais parler de ces fameux draps en satin.

— Comment t'as jamais dormi dans des draps en satin ? Ben tu ne connais rien !!

— Ha bon ?

— Oui je t'assure, au début c'est frais et puis après... Rholalalala les nuits que tu passes là-dedans, c'est d'un sensuel !!

La bonne aubaine arriva lorsqu'on alla passer le week-end chez des amis. Dans notre chambre nous accueillit un magnifique lit avec des superbes draps en satin fuchsia. Mon rêve se réalisait...

— Whouaaaaah !!!

Je passais ma main dessus, c'était doux, frais et chaud à la fois. J'imaginai déjà la nuit prometteuse que nous allions passer...

Je m'étais fendue d'une magnifique nuisette rose pâle avec des fleurettes jaune soutenu. La bordure était en dentelle légère et frissonnante. Elle était tout simplement magnifique.

L'heure de se mettre au lit était venue. Je partis me vêtir en catimini pour faire un effet bœuf au mari. J'arrivais donc en me tortillant, me déhanchant, ronronnante. Mais au moment où mon mari voulut me saisir dans ses bras, je m'échappais en riant et couru me jeter sur le lit et les fameux draps de satin... je n'eus que le temps de les effleurer avant de partir dans un formidable dérapage non contrôlé et me retrouvais le nez le long du

mur entourée des oreillers et des draps qui venaient me recouvrir telle une corolle de fleurs.

Détail apparemment insignifiant, mais qui ne manquait pas de piquant... Ma superbe nuisette merveilleuse était elle aussi en satin. Et cette matière, au-delà d'être si douce (certes !), si fraîche et chaude à la fois (pas eu le temps de m'en apercevoir), si sensuelle (dans mes rêves), glissait affreusement. Je passais une belle nuit de daube à me raccrocher au bord du lit, à m'agripper aux oreillers le tout accompagné de fous rires nerveux (certainement dû à la fatigue et l'agacement).

À ce jour, jamais au grand jamais n'ont franchi le seuil de la maison des draps de satin. Et quand on m'en parle, je ricane en les conseillant vivement (y a pas de raison que d'autres ne vivent pas mon expérience).

Puis un beau jour, deux ans après avoir jeté avec bonheur la fameuse pilule à la poubelle. Fin aout... TADAAAAA, v'là t'y pas que la donzelle, elle est en cloque. Plus de règles ! Donc hop, test de grossesse... Qui me dit :

— Z'êtes enfin enceinte !

— Yallah !!

Ni une, ni deux, j'appelle une gynéco (la mienne ayant été mutée), prends rendez-vous, fais une prise de sang dans la foulée. Au moment du résultat, j'en profitais pour donner un énorme fou rire à l'infirmière qui me confirmait ma grossesse en lui demandant à combien de pour cent, j'étais enceinte. C'était donc accompagnée de mon litre de flotte dans la vessie, de mes résultats sanguins, que je m'allongeais (encore une fois) sur la table gygy. Auscultation, palpation, radiation... Oups... échographie, mine dubitative de la gygy (entre nous une vieille peau aigrie !)

— Mouais, z'êtes bien enceinte, mais de là à dire que tout est nickel et que vous z'allez jusqu'au bout... C'est pas dit, z'êtes toute menue, n'avez pas de hanches, ni un gros bassin.

Ben merde alors ! J'étais jugée sur pièce là. Je repartis de mon « super » moment tendresse avec mon bébé avec un goût amer dans la bouche. Je serais donc sous haute surveillance. Et, pourtant, les symptômes de la femme enceinte, j'en avais une tapée. D'abord les fameuses nausées matinales qui chez moi, ont eu plutôt la tendance à être nocturnes.

Les envies... de lentilles ! Bon sang de bois, j'ai jamais autant bouffé des lentilles qu'à ce moment-là. Pas commun ça hein ? De manger des lentilles, à même la boîte et froides. Mais, je ne pouvais m'en empêcher, je salivais devant la photo de la conserve.

Et puis, alors, je ne parlais pas de ma poitrine... la misère, Nom d'un canon, j'étais méga fière du décolleté qui m'arrivait, mais si j'avais pu les emballer dans du coton en les fermant dans une boîte à œufs, le tout posé au fond d'un nid douillet, je me serais sentie soulagée ; même pour descendre trois marches, je me tenais les seins à pleines mains pour éviter que ça ballote (oui je sais, un 90 B ne ballote pas ou très peu). Bref, j'étais arrivée au 24 décembre sur un petit nuage et devais passer ma seconde échographie avec un nouveau gygy (l'autre je l'avais bannie à vie de mon répertoire, c'était définitif, je ne l'aimais pas du tout). Trois mois s'étaient passés et pas trop mal passés.

Donc me revoici, une fois de plus sur cette table... (Et Dieu sait, si j'en ai visité de ces tables) à faire connaissance avec mon nouveau gygy, et bien malgré moi, je lui dis ce que m'avait asséné la vieille peau, mais je voulais en avoir le cœur net. Il me rassura tant bien que mal et l'on se mit en position (so sexy) pour l'écho tant attendu. Alors que mon gygy me parlait, il s'arrêta soudain et fronça les sourcils. Une boule dans mon ventre se forma, mon regard alternait tantôt mon toubib, tantôt l'écran. Le silence devenait pesant et s'intensifiait. On n'entendait rien. Ça commençait à puer grave.

— Il faut que je vous parle... On va prendre un peu de temps. C'était plus que clair, ça puait vraiment. Il me laissa le temps de me rhabiller et je le rejoignis dans son bureau, sa mine était grave.

— Écoutez Madame, votre grossesse s'est arrêtée, il a dû y avoir un souci dans la formation du fœtus, la nature et le corps humain sont bien faits, car votre corps va le rejeter de lui-même ; je vous laisse cinq jours, si vous n'avez pas fait vous-même votre fausse couche on vous fera une IVG.

— ...

Une IVG ? Mais il est con lui ou quoi ? Je le veux mon bébé, je ne veux pas le faire partir avec une IVG ! Il dut prendre encore un quart

d'heure sur son précieux temps pour m'expliquer que même si je voulais le garder, ce n'était pas possible, l'embryon était mort. Un curetage était nécessaire, et cela s'assimilait à une IVG.

Joyeux Noël bien sûr ! Mon monde s'écroulait. Je sortais de là en trombe, totalement défaite et bien évidemment en larmes. Je courrais chez mes parents pour les informer de ma déchéance maternelle. Si j'arrivais à me blinder un peu en l'annonçant d'un ton léger, une fois arrivée chez moi ; c'est seule sous ma douche que je laissais mon chagrin couler et s'écouler avec l'eau dans le siphon de ma douleur. Je ne serais donc pas mère... Je hurlais de douleur et de chagrin.

Je passe sur ce fameux Noël dont d'ailleurs je n'ai réellement aucun souvenir de ce qu'il s'y est passé – hormis peut-être un brouillard cotonneux dans lequel je me réfugiais pour tout oublier. La seule chose que je n'oubliais pas c'était que je ne portais plus rien de vivant. Alors que j'avais pris l'habitude de lui parler, j'en étais réduite au silence. Silence plombé de chagrin et d'incompréhension. Chris ne savait quoi dire, quoi faire, la mine aussi déconfite que la mienne. Je devais rentrer en clinique dans deux jours pour finaliser cette histoire et la passer aux oubliettes. Seulement voilà, les lois de la nature ou alors c'est que la nature qui m'en voulait personnellement se mit en branle. Toujours est-il qu'à quatre heures du mat précises, les douleurs me prirent... Plutôt contractions serait le terme exact.

Et là, comment découvrir un monde inconnu. Je passe sur les détails – égards aux âmes sensibles qui pourraient lire ces quelques lignes. J'en pris pour quatre heures de douleurs, cris et hurlements devant mon pauvre mari qui se demandait bien ce qu'il se passait. Qui ne savait surtout pas comment intervenir et qui avait une peur panique du sang.

J'arrivais aux urgences ensanglantée, me tenant le ventre, pliée en deux, et serrant les dents pour ne pas hurler à chaque contraction, et après auscultation on me dit purement et simplement :

— Mais vous nous faites ça nickel, rentrez chez vous, et si il y a un souci, vous revenez demain.

Aurais-je omis de vous dire que nous étions le 1er janvier ?

Donc, je fis ça «aux petits oignons », seule dans mon coin, une fois la « chose » éjectée (hoooo soulagement, car plus de contractions), je décidais de me poser, et merdum pour le taf, ils comprendront bien. Le lendemain, j'appelais mon médecin de famille, il vint me voir, me donna un arrêt de travail pour fausse-couche et m'obligea à me reposer.

Ce que je fis entre quelques crises de larmes. En gros, j'en voulais au monde entier !

En même temps, je profitais d'une chose quasi rare et inconnue... La grasse matinée ! Ouverture d'un œil vers les dix heures pour mieux le refermer et ne le rouvrir vraiment qu'à quatorze. Je dévorais les bouquins à tour de bras, laissant les histoires romantiques de côté pour me lancer dans l'aventure de l'égyptologie.

Quatre jours passèrent, je n'allais pas mieux du tout, au contraire je m'affaiblissais et je ne comprenais pas pourquoi. Je perdais toujours du sang ; mais novice dans cette chose, je n'y connaissais pas grand-chose et après tout, je jugeais ça normal.

Mon cher médecin de famille revint donc me voir, m'ausculta une nouvelle fois. Il ne prit pas de gants pour m'asséner la chose :

— Non, mais n'importe quoi ! Vous savez ce que vous êtes en train de faire là ? Une hémorragie. Vous alliez continuer longtemps comme ça ? Allez, allez, ne pleurez pas, vous m'avez appelé à temps, une petite piqûre, on vous stoppe ça et ça va aller mieux. Par contre, vous mangez de la viande rouge, vous mangez beaucoup et repos, repos. Je vous rallonge d'une semaine voir de deux.

J'en étais ébaubie, j'étais purement et simplement en train de me vider de mon sang. Et l'autre machin qui me disait que je faisais ça nickel !

Je retournais quand même voir mon gygy quand je pus de nouveau tenir debout sur mes deux pattes. J'en profitais pour lui dire ma façon de penser. Il s'excusa de n'avoir été là, ni pour me soutenir, ni pour m'aider. La parenthèse création de bébé était close. Je devais mettre quelques mois pour m'en remettre, mais du coup, mon couple prit du plomb dans l'aile.

9- 1er Divorce !

Je faisais ce dans quoi j'excellais ; m'isoler dans ma bulle. Ma bulle de couleur, de douceur, ma protection, mon armure. Je fuyais tout le monde, famille, amis, ne voulant pas voir dans leurs yeux, la pitié, commisération ou bien la peine qu'ils avaient pour moi, pour nous. Je ne voulais pas qu'on s'apitoie sur mon sort, qu'on me le souligne en me parlant ou essayant de me remonter le moral. Et du coup, je commençais à nouveau à tout remettre en question, et m'aperçus que je commençais sérieusement à m'ennuyer dans mon couple. Et ça ne fit pas un pli... la rupture commençait à être prononcée.

Je regardais de plus en plus mon mari. Jamais un mot plus haut que l'autre, jamais une envie brutale et inopinée, jamais une opinion affirmée. Je rêvais de folie, de projets absolument abracadabrantesques. Je tentais plusieurs expériences essayant de pousser mon mari dans ses retranchements, de l'entendre s'exprimer... Pas moyen, totalement imperméable, un mur, sur lui toute l'eau du monde ruisselait sans qu'il ne bouge un petit doigt. Son côté reposant commençait à m'encombrer. Aux grandes questions que je lui posais, les réponses étaient toujours les mêmes :

- Que veux-tu faire de ta vie ?
- Ben rien, elle est bien ma vie !
- Mais tu as des projets ?
- Ben non, suis bien comme ça, je ne veux rien de plus !
- Ha !

C'est souvent que j'avais mes fameux cocktails, il venait avec moi, car nous avions certaines connaissances en commun et je me disais que de voir du monde lui ferait du bien. Mais non, à tel endroit je le laissais en début de soirée, une ou deux heures plus tard à tel endroit, je le retrouvais, il n'avait pas bougé d'un iota !

Je commençais à développer une certaine culpabilité également, celle de n'avoir pu mettre au monde cet enfant tant attendu. Dans mon for inté-

rieur, je savais que ça allait être très compliqué d'avoir un jour un enfant. Comme une malédiction au-dessus de ma tête qui flottait en permanence et me bouffait plutôt la vie.

Venant d'une famille nombreuse, Chris était très entouré par ses frères et sœurs, neveux et nièces, je finis par me dire que je ne pouvais lui imposer d'avoir une femme stérile. Je savais que c'était important pour lui d'avoir un jour un enfant. Ma libido aussi venait d'en prendre un sale coup, atteinte dans ma chair, mon corps me semblait mort. Je n'avais plus d'attrance pour Chris, pour les choses du sexe.

Bref le mal-être dans ma peau s'installa avec pertes et fracas ! Je devais passer à autre chose et le fait que Chris ne combatte pas plus que ça pour notre vie, notre devenir, m'offrait une porte de sortie. Je me mis à lui reprocher sa nonchalance et son manque d'ambition, alors que moi je me lançais à corps perdu dans le travail. Je devenais malheureuse comme une pierre. Puis je pris le taureau par les cornes.

— Écoute Chris, il faut qu'on parle.

— ...

— Apparemment, tu es bien dans ta vie, dans ta peau. Mais moi, je n'y arrive plus ! Alors, je pars, je m'enfuis. Mon amour pour toi s'est transformé, tu es devenu mon petit frère, celui que je dois protéger, mais plus mon mari sur lequel m'appuyer. Je te quitte...

— ...

— Dis quelque chose ?

— Je t'aime !

Les larmes coulaient de nos yeux à tous les deux, mais je ne pouvais plus rien faire. Je n'éprouvais plus d'envie, plus l'amour des débuts. Je fuyais lamentablement.

J'emménageais chez une amie qui m'abrita durant quelques mois. Je laissais tout l'appartement à Chris, ne prenant que mes vêtements, un peu de vaisselle et mon vieux crapaud (fauteuil) qui me suivait partout. Il finit par rencontrer quelqu'une avec qui tout se passait bien... Jusqu'au divorce !

Qui se fit dans les cris, les larmes et la colère. La jeune dame avait pris parti de vouloir me dépouiller de ce que j'avais, sous prétexte que j'avais rendu Chris malheureux. Chris étant d'une nature complaisante, se laissa

porter et força les choses. Alors que j'essayais la conciliation en l'appelant pour en discuter, c'est elle qui désormais répondait au téléphone et me hurlait simplement que cela se réglerait devant l'avocat. Non, mais on allait où là ?! Elle vint même à notre premier rendez-vous de conciliation. Je pétais littéralement un plomb en voulant lui sauter à la gorge. Nos avocats finirent par nous séparer et j'obtins d'eux qu'elle ne se mêle nullement de ça, qu'elle disparaisse de ma vue et surtout qu'elle ferme son museau.

Bien évidemment, il y eut des boulettes. Je n'avais trouvé rien de mieux en remplissant les déclarations d'impôts que d'intervertir les conjoints – Vous (je croyais que c'était moi), votre conjoint (j'ai donc mis les revenus de Chris) ; sauf que pour l'administration celui qui est vous.... C'est l'homme ! Et l'homme il gagnait plus que vous (enfin moi). Dans le cul Lulu ! Il eut droit LUI à l'aide juridictionnelle et pas moi. J'y perdis ma chemise, mon pantalon et m'accrochais désespérément à ma petite culotte. Et pourtant j'avais laissé l'appartement et tout ce qu'il y avait dedans. J'avais été plumée lors du jugement pour abandon du domicile conjugal et tutti quantti !

Je ne revis Chris que deux ans plus tard, quand il se sépara de sa marâtre qui m'avait tout fait bouffer et qui en court de route avait aussi commencé à le plumer. Nous finîmes par nous pardonner notre séparation et surtout le déchirement qui s'ensuivit. Nous devinrent amis se conseillant mutuellement. Puis, il repartit vers une nouvelle vie, se maria et eut trois beaux enfants.



10-Don Juan (2) Je t'aime moi non plus...

Cette relation commença, je crois, sur un énorme malentendu ! Par l'intermédiaire d'un ami, d'un cousin qui avait dit que.... Et filé mon numéro de téléphone. Et voilà que je me trouvais dans ce bar avec un pur inconnu, que j'avais juste entendu au téléphone et dont la voix avait eu le malheur de me plaire. L'homme n'était pas mal, un physique, une gueule qui me plaisait, mon style d'homme moitié voyou, moitié beau gosse. On se raconta un peu nos vies, nos déboires. C'est marrant ça, on se raconte toujours tous nos déboires amoureux voulant faire comprendre à l'autre ce qui nous avait manqué, ce qu'on aimerait trouver. On se charme à coup de malheur !

Mon futur était VRP (toujours sur les routes), il avait deux enfants, un garçon de six ans et une fille de 3 ans qui vivaient avec leur maman. Il vivait à la campagne, dans une jolie ferme qu'il venait de retaper. Il m'y invita un de ces jours à prendre un café. On se voyait de temps à autre. La première fois, qu'il m'embrassa – allez donc savoir pourquoi, je n'appréciais pas plus que ça, alors que ce que j'adore dans une relation toute neuve, ce sont les premiers baisers, ceux qui donnent des frissons, ceux que l'on prend le temps de se donner, de savourer. Me suis dit :

— Tiens il embrasse bizarrement, comme quelqu'un qui ne veut pas se dévoiler, ni s'investir.

Quand est-ce que j'allais enfin prendre en compte mon sixième sens ? Je finis quand même par aller visiter sa jolie ferme et découvrir un atelier digne de ce nom où tous les outils possibles et imaginables étaient rassemblés. Soit il était collectionneur... Soit il était bricoleur ! Alléluia, il était bricoleur. Nous nous voyons de plus en plus et un jour, il se lança :

— Tiens voilà une clef, viens t'installer quand tu veux !

Ben voyons ! Ce que je fis sans perdre une minute, le soir même, je déboulais avec mes valises... M'apercevant que je le prenais vraiment de court, quand je vis sa tête stupéfaite. Néanmoins, il ne dit rien et me laissa m'installer.

Une grande première pour moi, je m'installais chez un homme, je devais faire ma place. Ce qui fut un grand moment ! J'apposais amoureusement quelques touches de moi par-ci, par-là, immiscant mes objets parmi les siens.

Et ça, il ne fallait pas !! Je m'en aperçus rapidement à la tronche qu'il faisait, il soufflait, grommelait en regardant un service à café que j'avais posé en décoration sur un meuble. J'adorais ce service, je me l'étais offert avec ma première paie – toujours pour monter mon trousseau. S'il ne dit rien le premier jour, il ne put s'empêcher quelques jours plus tard de me dire :

— Ça y est tu t'installes ?! C'est quoi cette merde sur le buffet ?

Et dans la salle de bain, t'es obligée de mettre tous tes produits de beauté sur le lavabo ?

Le premier pavé dans la mare était jeté. Je grimpais immédiatement sur mes petits chevaux.

— Ben faut savoir, tu m'as dit de m'installer et de faire comme chez moi ?

— Ouaip, mais pas de t'étaler non plus !

Piquée au vif (on le sait désormais, je prends vite la mouche), la colère me prit vraiment, et je fis un geste que je regrette encore amèrement. Je pris mon beau service à café (quoique tout simple en faïence noire avec des tasses de couleur), ouvris la fenêtre et le balança avec fracas dans la cour ou bien évidemment, il se brisa en miettes. J'étais prête à refaire mes

valises, récupérer mon barda et le quitter si jamais il mouftait. Il resta muet, tellement stupéfait par mon geste, il osa juste :

— T'es ridicule, il était pourtant sympa ton service.

En signe de paix, je pris mon parti de remballer quelques-unes de mes affaires (au moins les plus précieuses de peur de les voir à leur tour balancées par la fenêtre – mes colères pouvant être imprévisibles) et de mettre le tout à l'abri dans un coin de son atelier. Je n'oubliais pas de marquer en gros au marqueur sur toutes les faces du carton « ATTENTION TRÈS FRAGILE ».

Et je passais allègrement à autre chose... La connaissance de ses enfants. Youhou... J'allais devenir belle-mère !! Un nouveau statut, et moi qui adorait les enfants, je m'y voyais déjà, distribuant les câlins, les rires, la complicité !

Que dalle ! Dès le départ, un statu quo s'installa, il fallait apprivoiser les bêtes. Si ce fut facile pour John, ça l'était moins pour Casisequi me prit en grippe dès le départ. Je réussis tant bien que mal à la faire venir à moi en sortant papiers, crayons et dessinant une princesse dans son château. Victoire ! Elle finit le dessin sur mes genoux. Nous les avions tous les week-ends, leur arrivée était une fête pour leur père, je m'ingéniais à préparer gâteaux et sucreries, à préparer des repas ludiques et amusants. J'avais déjà une certaine idée de l'éducation que l'on devait amener à un enfant... Mais la leur était tout autre ! Pas un bonjour, pas un merci. Ils déboulaient dans la maison en hurlant sortaient la vaisselle des placards pour jouer à la dinette, ou pillaient mon carton de foulard pour se déguiser. Si au départ, je le prie avec surprise, je finis par m'agacer et en parler à leur père.

— Laisse les faire, ils ne pensent pas à mal, et je les vois si peu souvent qu'ils peuvent bien faire ce qu'ils veulent.

La culpabilité d'un père ! Il culpabilisait tellement bien, que le premier Noël que l'on passa ensemble, il alla le passer avec son ex et ses enfants et me laissa seule à la maison. Sympa ! Mais, je m'efforçais de comprendre sa culpabilité, sa crainte d'être désaimé par ses enfants. Oui enfin bon quand au fil des années, mes affaires commencèrent à disparaître, je commençais à ruer dans les brancards. Les petits commen-

çaient à prendre du museau et à répondre à tout va. Ils se mêlaient de tout, venant et intervenant dans nos conversations. Les notes étaient une cata et pas moyen de faire ouvrir les yeux au père qui ne voyait que ses petits chéris. Le jour où mon porte-monnaie fut pillé et que je l'ouvris (ma bouche, pas le porte-feuille) pour protester, le père me répondit tout de go :

— Mais arrête donc ! T'es totalement parano !! T'as qu'à dire que mes mômes volent aussi !!

— Alors c'est toi qui as pris ma monnaie ?

— Non !

— Donc il y a un fichu lutin dans cette baraque qui s'amuse à chaparder un peu de tout.

Il y avait quelque chose de pourri dans mon paradis. La tension devenait palpable à chaque venue des enfants. Je finissais par mettre mes affaires sous clef et me chargeais de plus en plus en rendez-vous de dernières minutes pour clôturer mes dossiers de communication en cours. Je filais à l'anglaise.

Ma relation avec le père s'altérait de plus en plus. Au-delà de ses gosses, il se passait autre chose... Il s'endormait de plus en plus souvent sur le canapé et quand nous nous disputions que je pleurais dans le lit, il faisait semblant de dormir. Et côté sexe, c'était la débandade totale. Je subodorais un truc pas catholique. Et je fis comme des milliers de femmes ont fait, font ou feront.... J'ai pisté son téléphone portable. Je ne fus pas déçue. Que de SMS envoyés, partagés. Des soi-disant clientes, mouais... clientes ? Mon cul (enfin là, plutôt le leur), avec lesquelles des rencards style 5 à 7 étaient proposés, acceptés et consommés.

Paf ma chérie, prends-toi ça à nouveau dans les dents ! L'homme sera donc toujours le même, un infidèle, et apparemment tu es destinée à être celle qui porte les cornes non-stop !! Je finis par lâcher le morceau, et lui avouais mon enquête (pas du tout publicitaire), lui demandant de me rendre des comptes.

— Ben oui, enfin non, c'est en cas ! me sens seul des fois sur la route, j'appelle des copines, on délire quoi ! Et puis j'ai envie d'autre chose avec toi aussi...

— Ha ouais ? Et c'est quoi ?

— On peut pas faire un peu d'échangisme ? Ça te dirait pas de faire ça avec d'autres hommes et que je te regarde ?

— Hein ?

Bon, je ne suis pas coincée côté sexe, j'ai plutôt l'esprit ouvert... Mais ça, ben moi, je ne peux pas. Mon mec, c'est le mien pas celui d'une autre, et si j'ai pas des sentiments pour un homme, ben il ne pose pas ses grosses paluches sur moi. Et, étant en plus un chouilla possessive, me voyais mal accepter avec un grand sourire de voir en direct live une autre nana embrasser gloutonnement mon homme ; Nan... Nan... J'ai rien contre, mais c'est pas pour moi du tout.

Je n'ai jamais été PC (oui alors là, c'est un nouveau mot de jeunes... Pour Plan Cul), tomber dans le lit, ou sur la banquette d'un mec juste pour une soirée, une nuit ou une heure ça jamais été ni une envie, ni un idéal. Et l'autre là, il me demandait de m'échanger avec d'autres et de me regarder faire. Ça n'allait pas être possible ça, mais alors pas du tout.

Trois années passèrent, bon an, mal an, cahin-caha jalonnées de menaces de rupture, de réconciliations sur l'oreiller. Quand il m'infligea un nouveau coup bas, le jour où il m'annonça que la mère de ses enfants avait trouvé de nouveau un homme et l'amour. Elle refaisait sa vie.

— C'est bon, je vais pouvoir passer à autre chose, et moi penser à refaire la mienne !!

— ...

L'homme était exquis n'est-il pas ? Il savait tendrement me parler. N'empêche que moi, je me demandais bien ce que je foutais dans sa vie depuis trois ans, s'il pensait juste à refaire la sienne.

Je rongerais néanmoins mon frein, jusqu'au jour où un clash plus important que les autres avec ses enfants me mit les nerfs à fleurs de peau. J'essayais de m'en occuper, leur père n'hésitant pas une seconde à me laisser pour faire une course de dix minutes (qui prenait trois heures), repartir le soir pour faire un dépannage. J'organisais des jeux, des sorties (qui devinrent vite impossible, car ils avaient trouvé la bonne idée dès qu'on montait en voiture de s'engueuler tous les deux en se collant des coups de coude et en me jetant des coups d'œil – je serrais les dents sans rien dire). Quand, ils repartirent à la fin du week-end, j'en pleurais de soulagement.

Et là, un sursaut de survie me traversa l'esprit, je me dis que ce n'était pas possible, je n'en pouvais plus. J'étais au bout de ma patience, de mon indulgence, de ma gentillesse. Et quand ce n'était pas les mômes, c'était le père en semaine qui ne faisait plus aucun effort.

Mais têtue jusqu'au bout, et ne voulant rester sur un échec, je me mis en tête de tenter une nouvelle expérience. Un soir, j'organisais une soirée romantique en diable.

J'avais disposé partout des petites bougies, préparé un repas aux chandelles, je m'étais fendue d'un déshabillé noir en dentelle et tout l'attirail de trucs racoleurs qui allaient avec !

Je voulais le faire craquer, le faire baver, qu'il se mette à mes pieds et me désire comme un fou.

Ça ne rata pas, il passa la porte, regarda tout mon arrangement et me dit :

— Putain, il se passe quoi là ? On veille un mort ?

Il alluma la lumière, passa devant moi sans un regard, jeta sa veste et demanda :

— Bon on bouffe quoi ce soir ?

Je tournais les talons, m'enfermait dans notre chambre, je jetais rageusement ma tenue de courtisane, j'en profitais pour la piétiner allègrement et m'effondrais une fois de plus en larmes. Pathétique !

Mais, le plus beau restait à venir. Un samedi, je réussis à revenir plus tôt que d'habitude de mes rendez-vous, le père et les enfants étaient partis en vadrouille. Ils arrivèrent tous ravis de leur balade, et l'on se mit à table. Les gosses entreprirent de me raconter leur journée tout en jetant des coups d'œil à leur père, puis Cassie dit :

— Et, puis elle est gentille comme tout Sabine, je l'aime bien.

Elle m'a même acheté des bonbons.

— Ha bon ? vous avez rencontré du monde ?

— Papa non ! Mais nous on a rencontré Sabine, ils se sont même fait un bisou, hein papa, on t'a vu, tu sais ?

Le père pâlit et lâcha juste un résonnant :

— Bordel de merde !

Je le regardais d'un air narquois :

— Grillé !

Ce fut une semaine plus tard que je pris finalement la décision de le quitter. Il était parti depuis un jour pour préparer notre week-end où je devais le rejoindre. Après avoir mûrement réfléchi (depuis plusieurs mois), je déboulais chez mes parents, pris le journal et parcouru les petites annonces immobilières. Mon père me regardait étonné. Je lui dis sans ambages et surtout sur un ton qui ne demandait aucun commentaire :

— Je le largue, je me casse. C'est bon, j'en ai assez chié !!

— Alléluia !!

Je dégotais un appartement au pied levé, le soir même je signais le bail, emballais mes cartons, fis appel à des copains et déménageais dans la foulée. Je voulus récupérer mon précieux carton fragile, je finis par le dégoter dans un coin sombre de l'atelier, tout avachi avec un bruit de bris de verre à l'intérieur. Quand je l'ouvris, je découvris le vase en cristal de Bohême que mes parents m'avaient offert, totalement réduit en miette, et le reste des affaires n'étaient pas en meilleur état. Des larmes de rage me montèrent aux yeux. Décidément, il ne m'avait rien épargné.

Alors, je me fis le plus grand des plaisirs en le larguant purement et simplement par SMS.

TE QUITTE ! TU PEUX REPRENDRE TA VIE EN MAIN ET ENFIN PENSER À LA REFAIRE !

Il tenta bien de vouloir me récupérer arguant qu'il m'aimait vraiment et venait de s'apercevoir combien il tenait à moi, qu'il ferait tout pour que je revienne.... Y compris un enfant ! (sujet que l'on avait effleuré un moment, mais juste effleuré... Dieux Merci).

Je ne lâchais pas prise (et j'en étais fière). Mordicus, je ne retournerais pas avec lui.

Mes parents en profitèrent pour me faire comprendre qu'il fallait que ça cesse. J'avais la sale manie de leur offrir pour certains Noël's la photo de mon couple. En gros la conversation fut :

— Bon les photos là, celles avec tes ex, on en fait quoi ? On les classe par date avec une appréciation ? On les découpe pour garder ta trombine ? Nan parce que c'est que ça commence à en faire des Jules dans ta vie.

Je pique du museau. Paf ! Comment me faire remarquer que je suis une vraie brèle en histoire d'amour.

— Donne donc ! J'vais faire un feu de joie avec. Et puis ce n'est pas de ma faute non plus ! J'y peux rien si je ne tombe que sur des tocards.

— Dorénavant, tu te les gardes, tu ne nous en amènes plus. Passe un an ou deux avec eux et on verra ensuite. Pourquoi donc tu n'es pas comme ton frère et ta sœur ? C'est tellement simple avec eux...

Voilà !! c'était reparti pour la ritournelle que j'entendais depuis mon enfance : Loic était grand, gentil, serviable, AD-MI-RA-BLE... Maëlle était professionnelle, une maman EX-CEP-TION-NELLE !!! Blablablabbla... Moi j'étais l'affreux petit caneton, capricieux et plein de surprises (mauvaises tant qu'à faire!) qui ne s'encombrait pas du tracas que pouvait se faire sa famille... J'opinai docilement de la tête en me retenant de souffler et de lever les yeux au ciel comme la sale gamine qu'on me décrivait.

11- Et d'aventures... En aventures...

De ports en ports, de nuit en nuit, j'allais d'échec en échec, me heurtant sans fin à des hommes qui n'étaient pas faits pour moi... Ou moi pour eux. Il y en eut à la pelle des hommes qui traversèrent mon chemin. Je fis quelques pas avec certains, mais en évitant carrément d'autres. Je fis carrément des choix douteux... Voire limite maso. Je ne peux résister une dernière fois à remuer les souvenirs pour vous les faire partager.

L'homme marié

Nous nous connaissions par relations professionnelles. Je n'aimais pas mélanger boulot et amour, je savais par expérience que ça se terminait mal, et puis si c'était pour parler boulot à la maison le soir, ce n'était pas la peine.

Mais, je tombais sur ce gentil monsieur, qui est vrai avait un charme fou. On ne sait jamais comment ça commence vraiment ce genre de truc, on échange le numéro de téléphone, on s'envoie un message via intranet, on se cherche dans les couloirs, on prend un verre, puis deux, puis paf ! Il me fit miroiter dans un reflet de soleil, le miroir aux alouettes.

— Tu sais mon couple est mort depuis pas mal d'années, je reste pour mes trois enfants, mais tu sais ma pauvre femme est malade, elle est schizophrène. C'est compliqué et moi j'ai tant d'amour à donner, et je voudrais revivre une belle histoire d'amour.

Et on le sait tous désormais, la Gwendo elle en a de l'amour à revendre. Donc la Gwendo, elle se lança tête baissée dans cette histoire. On se retrouvait quand il était de passage dans le coin. Partageant sa chambre d'hôtel. Je n'hésitais pas à faire des kilomètres dans la nuit pour le retrouver à cent cinquante kms de là. Il m'échafaudait des plans sur la comète :

— Tu verras, quand on sera chez nous, avec les enfants, on fera ça... On ira là... Tu feras de la peinture, on invitera tes amis et les miens, on fera de belles fêtes.

Que nenni, il n'y eut jamais rien de tout ça. Dès que je posais une question sur notre avenir que je souhaitais proche... Puisque sa femme était au bord de l'admission psychiatrique, il détournait très artistiquement la conversation, me prenant dans ses bras, me serrant fort contre lui en me chuchotant :

— Hooooo Gwendooooo, je suis si bien avec toi !

Or non !!! En fait, l'homme était marié et bien marié... Avec une femme totalement équilibrée et bien dans sa tête, s'occupant parfaitement de l'homme, de son intérieur et de ses enfants. Bref, je m'étais faite bernier en beauté (j'aurais bien utilisé un autre terme, mais il paraît que le mot est censuré). J'étais tout simplement le plan cul local (oui pardon pour le mot... mais il n'y en a pas d'autre qui sonne vrai et merde à la censure !). J'avais en souvenir les trahisons que j'avais vécues avec certains infidèles, combien j'avais pu pleurer et souffrir d'être la cocue. Il était hors de question de faire vivre ça à une femme qui croyait en son époux. Ne fais pas aux autres, ce que tu n'aimes pas qu'ON te fasse ! Ma conscience avait parlé.

Je mis un terme à l'histoire rapidement, en ne mâchant pas mes mots. Il m'évitait comme la peste dès que l'on s'entrevoyait dans les couloirs de la boîte de pub. Je mis quelques semaines à me remettre de sa trahison. Tout en me remettant en question. Si je comptais mes échecs, les trahisons, c'est que je devais quand même avoir sérieusement un souci. Bon OK, je concède que j'ai un caractère de merde avec des principes... Mais quand même quoi ?! Quel était mon souci ? Qu'est-ce qui faisait que je ne trouvais pas chaussure à mon pied ?



L'acrobate

Je connaissais Gunther qui était le pote d'un collègue de boulot. Nous prenions parfois un verre tous ensemble le vendredi soir. J'étais célibataire, grosso modo en recherche éventuelle du prince charmant. Gunther était charmant, poli, conseiller administratif et avait une trentaine d'années. Aussi quand je me trouvais nez à nez avec Gunther, je ne me posais pas trop de questions, il me faisait rire avec son accent et ses gestes brusques. Et puis, je ne m'engageais pas pour la vie non plus. On décida de se faire un resto. Puis deux... Et je finis par passer à la casserole.

Gunther était un homme qui détestait perdre du temps ; Il fallait que ça dépotte, quand il ordonnait, tout le monde devait avoir la main sur la couture du pantalon et répondre présent. Prêts à satisfaire ses moindres envies. Il était comme ça Gunther, un bulldozer, il avançait toujours bille en tête, draguant, parlant sans perdre de temps. Fallait que ça bouge !

Gunther était un homme qui se regardait beaucoup. Aussi quand je découvris son petit intérieur, j'eus l'impression de visiter le palais des glaces. Partout mon reflet, au sol, au plafond, sur les murs, dans les angles. Je plaignais la femme de ménager (oui Gunther avait les moyens de se payer

des heures de ménage et de repassage, j'en étais verte de jalousie) qui devait se taper le pschitt magique et l'escabeau pour que les reflets se fassent sans déformation.

J'eus à peine le temps de poser une fesse sur le coussin pour siroter mon café, que j'étais chargée comme un sac de farine sur l'épaule musclée de Gunther pour être jetée en travers de son lit sans plus de considération. Moi qui avais passé deux heures bien tapées à me pomponner, choisir ma dentelle la plus fine, me battre avec ce fichu porte-jarretelles, épilée, parfumée... Il s'en foutait comme d'une guigne, chiffonnant, déchirant ma lingerie pour me voir totalement nue. Enfin, voir est un bien grand mot ! Gunther n'était pas non plus un contemplatif ! Apercevoir serait un meilleur synonyme puisqu'il se lança dans une compétition sans nom. Il devait y avoir un concours dont je n'étais pas informée sans doute, celui du plus grand nombre de positions dans un minimum de temps imposé. La tête m'en tournait, la nausée au bord des lèvres. Pas le temps de reprendre mon souffle que mon acrobate poussait son dernier râle. Il me poussa sur le côté et s'alluma une clope en se passant la main dans les cheveux, il se permit même de me coller une claque sur la fesse en me demandant :

— Alors comblée ? Pas mal hein ?

Ce fut plus fort que moi, le fou rire me prit et j'osais lui demander si c'était qu'il avait pris des cours accélérés de sexe ! Hé ben croyez-moi ou pas, il ne porta pas plus de cas que ça à ma question, sans doute s'estimant hors pair.

— On remet ça quand tu veux chérie. Tu es très douée.

Me demande bien où ? Je n'avais pas eu le temps d'y mettre les mains, ni quoique ce soit d'ailleurs !! ou alors si... Douée en passivité ! Je restais quand même perplexe sur les aptitudes sexuelles de Gunther... Me jouait -il le grand huit, histoire de m'époustoufler, ou était-il capable d'être tendre ?!

Allez, j'étais du genre curieuse, une autre tentative s'imposait. Je lui laissais une chance de m'offrir ce plaisir dont il me parlait tant.

BIS REPETITA.... Second essai, non transformé. Au départ, j'es-

sayais bien de freiner, calmer la bête, mais pas moyen. Je n'avais pas le temps de me mettre en jambe que Pouff, l'affaire était faite, le gars avait terminé sa petite compète perso, et moi je restais sur le flanc, totalement échevelée à me demander si c'était un train qui venait de me passer dessus.

Pour ma part, c'était bon, je ne voulais pas m'engager là dedans plus profondément (est-ce vraiment le bon terme à employer ?). Moi j'étais genre un bon vieux diésel, il me fallait un peu de temps pour me mettre en situation, un minimum de préliminaires, un peu de tendresse, de douceur et des mots doux à la pelle. Bref du pseudo romantisme !

Le plan, je te prends, je te retourne et je te.... n'était vraiment pas, mais alors pas du tout pour moi. J'éprouvais beaucoup de tendresse pour lui, mais aucun amour, cela n'aurait débouché sur aucune histoire concrète. Je le lui expliquais avec grande diplomatie, moult mots et parallèles sportifs et nous en restions là. Il le prit super bien, me claquant une nouvelle fois la fesse en me disant :

— C'est pas grave va ! Je voyais bien que je ne te faisais pas tant d'effets que ça !

Si l'on se revoyait de temps à autre pour un café ou une partie de bowling, on ne remit jamais le sujet de notre pseudo relation intime sur le tapis ; il me présenta sa petite chienne, Mirka, yorkshire de marque supérieure (rien n'était trop beau pour le Gunther dernier cri). Je le revoyais toujours avec plaisir et souriais me demandant s'il était toujours un acrobate hors pair.



L'artiste (chanteur, animateur, auteur-compositeur)

Celui-là, c'est lors d'un salon que je le découvris. Il en faisait l'animation, il était en mal de groupies, je faisais ma midinette et me voyais bien dans la peau de la muse. Je me voyais parcourir les routes, soutenant mon artiste, lui épongeant le front à la sortie de ses concerts, le protégeant de la foule en affirmant haut et fort :

— C'est le mien ! C'est moi sa muse !!

Bon sang de bois, mais quelle naïveté ! Ce besoin d'amour et d'attentions latents m'ont bien fait faire n'importe quoi ! Et puis, je ne m'occupais même pas de mon instinct de conservation, ni de ma première impression, toujours à me dire que moi... Moi j'arriverais à changer la nature humaine rien qu'avec mon amour. Du haut de mon mètre soixante-dix, avec mes yeux débordants de tendresse, mes bras câlins, je changerais la face du monde, je changerais les hommes, pouvant en tirer le meilleur... Ben voyons !

Donc, je rencontrais mon fantoche sur un salon professionnel où il poussait la chansonnette entre ses allocutions. Étant d'une grande empathie, je battais déjà des cils quand nos regards se croisèrent, lui faisant comprendre que j'étais déjà sous le charme de sa voix de velours. Brun, à peine plus grand que moi, les cheveux mi-longs, un homme qui avait

du charme en costume. Il me parla de lui, des chansons qu'il écrivait, de sa musique, de ce qu'il ferait quand il serait connu. De son boulot dans l'événementiel, bref... Lui et les petits oiseaux musicaux ! BLABLA-BLABLAblaaaaa..... (Enfin quant à être célèbre, à 36 ans c'était un peu mort, mais je ne disais rien).

Pour notre premier rendez-vous, il m'amena chez lui, où plutôt chez sa sœur à qui il louait une minable pièce dans un grenier, au fin fond du trou du cul du monde (en pleine campagne, après un détour au travers des chemins boueux, de bois traversés). Je ne suis pas du genre bêcheuse, je sais que les artistes sont incompris et miséreux, mais quand même ! Son taudis était un nid à poussière où seuls les instruments reluisaient de propreté ainsi que les costumes religieusement mis sous housses. Si je m'attendais à un accueil café... Je repasserai, il n'y en avait plus, apparemment depuis fort longtemps au vu de la petite cuillère qui était collée dans un fond de verre... Je posais donc une fesse sur son tabouret face à son piano, le temps qu'il me chantonne une chanson soi-disant écrite à mon sujet. Mon travail de muse était donc commencé parce que mon travail de chérie lui piétinait, l'artiste n'était pas très démonstratif ; je freinais donc mes ardeurs, attendant que le charmeur passe à l'action et m'octroie un doux baiser dans un souffle mentholé.

Par contre, si je ne découvrais pas la tendresse dans ses bras, je découvrais que l'homme en fait, hormis lui, n'aimait et ne supportait pas grand-chose. Un avis, un mécontentement sur tout ! Je m'en aperçus la première fois que nous allions au restaurant tous les deux. Grand seigneur, il m'avait laissé le choix du resto. Trop fière de moi, je l'emmenais dans une petite brasserie, où de temps à autres je faisais des petits extras pour dépanner les patrons qui étaient des amis de longue date, ainsi que le serveur avec qui j'avais fait quelques soirées.

Histoire de mettre tout le monde à l'aise, je le dis tout net, Paul, mon ami serveur était gay (qu'on ne me prenne pas non plus pour une Marie-couche-toi-là !). Soirées où je pleurais de désespoir en voyant les plus beaux canons qui se baladaient devant moi et qui étaient totalement gays ! Soirées où je vécus une grande honte... Habillée avec un petit pantalon en lin bleu sous lequel se cachait un string d'un blanc pur, je me déhanchais sur la piste comme une damnée, quand on vint me tapoter sur

l'épaule. Je me retournais en bloc et découvrais... Wouaaaaah, l'homme parfait dans toute sa splendeur. J'espérais en vain qu'il soit hétéro, mais au lieu de ça, il se pencha sur moi et me glissa à l'oreille.

— Enlève-toi de dessous les néons bleus... on ne voit que ton string qui se tortille, c'en est gênant !

— ...

Bon, passons... Donc, j'emmenais mon artiste manger « À la table de Paul », et comme à notre habitude Paul et moi nous nous embrassions d'un smack léger. Habitude qui nous faisait sourire et me flattait, car Paul me disait toujours :

— Tu es bien la seule femme que j'embrasse comme ça !

Le smack bonjour et au revoir qui ne gênait absolument personne, c'était notre rituel. Et surtout, je n'y pensais même pas. Smack qui resta en travers du museau de mon artiste qui se renfrogna de suite en me prenant par le coude :

— Ha ouais, t'embrasse tes potes comme ça !!

— Heu... Non, juste Paul.

— Et c'est qui ce Paul pour toi ?

— Ben un ami, un ami gay !

Grands Dieux, que n'avais-je dit ?! Je ne fus pas déçue du retour de l'information donnée.

— Je ne SUP-POR-TE les gays ! Je les exècre, ils se permettent des privautés sous prétexte qu'ils sont gays. Paraît que c'est le meilleur ami de la femme... Mon cul oui ! Ils se rincent l'œil gratis et abusent de la situation. Et puis, ça ne devrait pas exister, c'est contre nature !

Là ! Voilà, tout était dit. Au départ, je pensais à une vaste plaisanterie, comment osait-il dire ça à voix haute dans le restaurant de mes amis, sous les yeux de Paul qui nous installait et commençait son service. C'était tout simplement un affront et de la provocation. Je ne savais comment me dépatouiller de ça. Je lançais des regards navrés à Paul, qui lui me répondait par un sourire narquois et un clin d'œil appuyé et amusé. Le calme revint, je ne savais plus quel sujet aborder pour faire oublier ce drame.

La suite du repas se passa tant bien que mal et sans encombre, j'avais dirigé la discussion sur lui et ses projets. Je commençais à souffler. Ha

oui, mais non ! Soudain apparu devant nous, un turc qui passait de table en table avec une botte de roses, proposant aux hommes d'en offrir une à leur dulcinée. Erreur, fallait pas s'arrêter devant la notre.

— DÉGAGE ! J'en veux pas de tes roses pourries et la dame non plus !

Il me jeta un regard.

— Hein que t'en veux pas !

Pas le temps de répondre, je fis juste un signe de tête au petit vendeur, qui se dépêcha de virer cul sur pointe et de quitter le restaurant. Mon artiste en profita pour se relancer dans un monologue :

— Et, puis j'aime pas les étrangers, ils nous bouffent la laine sur le dos, notre pain quotidien. Et puis, regarde, on les encourage en plus. Tes potes là, ils le laissent entrer, ils sont partisans de ça... Je te foutrais tout ça dehors moi !

WOW ! Mais c'est qu'on atteignait des sommets là. Que ce repas me semblait long et était éprouvant. Je n'en pouvais plus, mon esprit était vide, j'avais trop à analyser d'un coup. Je fis signe à Paul de nous amener l'addition. Au moment où je tendais la main pour m'en emparer, il la glissa vers mon charmeur avec un clin d'œil (il était joueur),

— En espérant que ces messieurs-dames aient passé une bonne soirée et avoir le plaisir de vous revoir bientôt !

Je jouais le jeu à fond :

— Bien sûr, Paul, pour moi c'était parfait !

De l'autre côté, il n'y eu point de réponse à part quelques grommellements tout en fouillant dans ses poches, comme quoi c'était bien trop cher pour du surgelé. Je n'en pouvais plus, je lui arrachais la note des mains et me dirigea vers le zinc pour régler.

À notre départ, lors du fameux smack d'au revoir, Paul ne put s'empêcher de me glisser :

— Dis donc, ton connard là, m'étonne qu'il ne se soit pas encore fait péter la tronche. Et puis tant que tu y es, tu me vires vite fait ça de ton lit et de ta vie hein ?!

Et dans un éclat de rire tonitruant, il osa rajouter bien fort :

— Crois-en le meilleur ami de la femme !!

Je sortais tout simplement du restaurant furieuse, l'autre fine mouche

s'en aperçut très vite et tenta de jouer ses dernières billes. Il se mit en mode charmeur. Il me prit par la taille, me fit ployer comme un roseau et m'embrassa d'une façon qui me fit bondir le cœur.

— Merci ma chérie, c'était magique... Et je suis désolé de m'être emporté pour ces sottises, et en plus j'ai oublié mon portefeuille, chose qui ne m'arrive jamais...

Ben voyons ! Je commençais à en avoir soupé de lui. Ce soir, il avait fait fort, s'était dégommé tout seul. Sur son permis à points « séduisons Gwendo », il en avait perdu les $\frac{3}{4}$. Je le déposais devant chez lui et repar-tais aussi sec sans aucune envie de prolonger le tête-à-tête.

Oui, mais la Gwendoline est faible, faible dans son cœur, faible dans sa chair. Et l'artiste en peine la rappela. Et, bien évidemment, je ré-pondis : PRÉSENTE ! Comme quoi, quand on est stupide (que dis-je... conne !), on l'est jusqu'au bout.

L'artiste fou avait une représentation dans un département voisin et m'invitait à partir avec lui pour le week-end, me jurant sur tous les Dieux qu'il aurait malgré tout du temps pour moi et que l'on irait visiter quelques coins et puis.... Tadaaaaa.... on passerait notre première nuit ensemble ! Chic ! Chic ! Chic !

Enfin, et surtout le chanteur a le permis, mais pas la voiture.

— Et, puis tu comprends, moi conduire avec tous ces cons sur la route avant mon show, ça me stresse de trop !

Purée, je me collerais des baffes, tellement je suis naïve (est-ce vraiment le bon mot ?) ! Bon là au moins, je sais où je vais, pour le moment je sers de chauffeur. Je lui jetais un regard en biais, je trouvais qu'il s'était affadi, moins de charme... Soudain, je compris. Il était en jeans et baskets. Sa prestance en prenait un coup, je l'avais toujours vu en costume, chemise, chic, tiré à quatre épingles. Et là, patatras... le jeans. Et ça ne lui allait pas du tout.

J'étais comme qui dirait déçue par l'homme banal qui faisait des effets de manches dans ma voiture.

Une fois arrivés à l'hôtel, je servis d'habilleuse, retenant mes fous rires devant le cérémonial de préparation de l'artiste. J'eus en remerciement un regard agacé et l'ordre de me taire car je le déconcentrais. Sympa !

En gros, sois belle (et encore même pas) et tais-toi !! Au point où j'en étais, je le prenais somme toute assez bien ! Et commença l'attente, l'attente que M^ossieur ait fini son show et vienne me rejoindre (attendre qualité que je développais très rapidement au contact des hommes qui ont traversé ma vie, la patience !). Pourquoi je n'y étais pas allée ? Tout simplement pas invitée... heureusement, je ne me déplace jamais sans un livre !

Vers minuit, une heure du matin, il déboula tout feu, tout flamme, alors que moi j'étais moitié endormie avec l'estomac dans les talons.

— Chériiiiiie, j'ai tout péty ce soir ! Je nous commande un truc en chambre. Le room service et tout, on se la joue royale ce soir !!

— Wouaaaaah !

Ding !

— Oui ?

— Room Service Monsieur

Monsieur ouvre la porte, saisit le chariot et me lance :

— Tu paies Bébé, j'ai pas de liquide.

— NON !

— Ben pourquoi Bébé ?

— On n'est pas marié mon gars, on ne fait pas portefeuille commun, surtout quand il s'agit du mien. J'ai pas de liquide non plus !!

Mais c'est qu'il commence à me saouler grave celui-là. Et puis la soirée royale... royale ? Heu, le bisou fut rapide et la nuit agitée... mais pas comme je l'aurais souhaitée. D'abord, il s'est endormi comme une grosse larve, et puis il était mauvais coucheur, prenant la place, ronflant allègrement, et me collant sa main dans le visage à deux reprises.

Si j'avais envisagé un réveil câlin, je l'oubliais très vite lorsque j'esquissais un semblant de bisous, je fus repoussée avec pertes et fracas à l'autre bout du lit.

C'en était trop ! Je me levais, m'habillais et partis en claquant la porte. Je quittais l'indélicat définitivement. Je venais enfin de comprendre que ce type n'était pas pour moi !

Je ne me voyais pas finir mes jours en jouant la groupie, le faire-valoir et le tiroir-caisse pour un mec totalement imbu de son égo surdimensionné, n'ayant aucun état d'âme et encore moins de cœur ! Je le plantais là, il se

trouverait bien quelqu'une pour le ramener.

Je virais son numéro de mon téléphone, ne voulant plus jamais avoir à faire à lui.

S'il chercha à me recontacter, je ne le sus jamais. J'appris juste par chemins détournés qu'on lui avait piqué son téléphone et que tous ses contacts étaient dedans. Enfin, on ne m'enlèvera pas de l'idée que si le type était amoureux, il aurait bien trouvé une solution pour me revoir...

Je pris donc la grande décision d'éviter désormais tous les hommes avec des boulots à risque tels que barman, serveur, animateur, chanteur, etc....
Et marié bien sûr !

Handicapé des sentiments. (Histoire longue durée)

Bien évidemment, comme on le sait, je fais toujours dans la facilité... Donc, je n'avais rien trouvé de mieux que de craquer sur un collègue de mon ex-mari. Coup de foudre ? Instantané couleur ? Toujours est-il que c'était fichtrement réciproque ! Nous nous sommes rencontrés au détour d'un repas de société, il nous avait invité à prendre l'apéro chez lui avant d'y aller. Et paf ! Tout en discutant... Que de points communs intellectuels, des fous rires à la clef, une complicité spontanée s'installait.

Il suffisait que l'on se croise pour que jaillissent les étincelles, dans le regard, entre nous. L'air prenait une certaine langueur, lourdeur chargée de sensualité. Jusqu'à présent, nous avons réussi à nous contenir. Mais bien évidemment, cela ne dura pas... une folle soirée, une folle virée en boîte entre filles avait fini par nous faire nous retrouver sur la piste de danse. Moi dans toute ma splendeur dansante (tortillage des fesses, tenues près du corps, diablement séduisante- enfin c'est ce que je croyais), lui baignant dans les vapeurs cotonneuses d'alcool d'une soirée plus que bien arrosée.

Et, nous voilà en train de tomber dans les bras l'un de l'autre sous le prétexte d'être super potes et contents de se revoir enfin !

Les slows s'enchaînaient les uns après les autres, nous nous rapprochions encore (si cela était possible – on a frôlé l'attentat à la pudeur). Alors que l'on ondulait tendrement, sensuellement l'un contre l'autre, il me chuchota dans le cou, un doux :

— Holala, comme ça fait du bien d'être enfin dans tes bras...

— Chuttt... Ne dis rien, profite du moment présent.

Je me voulais stoïque, pragmatique, mais je souriais béatement.

4h50 du mat, fermeture de la boîte... je sentais la soirée tellement bien engagée que je n'avais aucune envie qu'elle se termine ici. Tant pis, je tentais le tout pour le tout.

— Mais au fait, t'es venu comment ? Tu ne conduis pas dans cet

état là hein ?

Mon côté maternel se réveillait comme d'habitude dès que je voyais un homme en pseudo détresse.

— Meuh gnan. C'est Paulo qui m'a emmenée, va me ramener le gars.

— Attends, moi je te dépose si tu veux, tu es sur ma route, et on évite à Paulo de faire un détour.

— Bonne idée, j'te paie le café.

Rhoooo ! Si c'était pas bien engagé ça ?! C'est bien connu, quand je désire quelque chose, je fais en sorte d'y arriver vaille que vaille. Pour le moment, je m'en frottait les mains. Tout allait comme sur des roulettes. D'accord, je reconnais qu'au bout de trois kilomètres, des ronflements retentirent dans la voiture et que je me demandais bien comment j'allais opérer le réveil. Hé bien non, même pas eu le temps de couper le contact que l'homme ouvrait un œil et me pétait la forme.

Petit café qui va bien et on s'installait dans son canapé, nous voilà parti à nous raconter notre vie de A à Z tout en se taclant gentiment. Stupéfaction ! Alors que nous bavassions plein pot, nos pieds en profitaient eux pour se chercher papouille, se frottant les uns contre les autres. On ne s'était aperçu de rien trop occupé à parler. Nous échangeâmes un regard tellement intense que l'on finit par s'embrasser et de s'embrasser par.... Je rentrais chez moi les yeux remplis d'étoiles souriant aux mouettes dans une journée bien avancée. Je devais déchanter rapidement et durant longtemps.

Hormis cette attraction aimantée, notre complicité, nos points communs personnels. Il n'y avait pas grand-chose d'autre.

Surtout pas les amis. Je découvrais sa bande de potes, des gars soudés dont les femmes étaient des pièces rajoutées et avaient dû passer des tests pour être acceptées. Et moi, ben ces potes, je ne pouvais pas ! J'avais l'impression d'être dans une cour d'école pour ados attardés, les soirées étaient beuveries, tous tassés, entassés voir vautrés sur des coussins à même le sol. Oui l'adulescent de 30 ans vit encore au milieu de coussins sur un tapis peu ragoutant, avec des mégots divers et variés qui débordent allègrement du cendrier.

Bon, en gros au bout d'une ou deux soirées, je commençais sérieusement

à m'y faire chier. Je n'avais aucun sujet de conversation intéressant avec et pour eux, à la limite, je me trouvais même un peu trop intello, un comble ! Il arriva vite la constatation que ses potes et moi, ça ne le faisait pas ; et à la tentative les miens et lui, ça ne le fit pas plus non plus. On était mal ! Surtout que je savais que lui et ses potes c'était à la vie ! À la mort !

Je crois bien que sur la loooooongue existence de cette «histoire/aventure/forfait», appelez ça comme vous voulez :

1 - on a jamais vécu ensemble,

2 - il ne m'a jamais dit : Je t'aime (oups... ha si, une nuit à trois heures du mat bourré comme un fût, il m'a appelée pour me le dire au milieu des éclats de rire de ses supers potes),

3 - on n'a jamais rompu.

C'était une relation en dilettante, sans promesse, sans blabla, juste un échange de tendresse, une partie de gambettes...

Des forfaits câlins. Voilà le mot était lâché, des Forfaits Câlins. Sympa comme termes ça hein ? Dire que quand on l'a trouvé, on s'est marré comme des baleines !

Et c'est bien connu, les forfaits câlins, on en prend pour dix ans ! Et me voici, au cours de mes aventures, de mes pérégrinations à repiquer à l'inconstant, histoire de voir s'il n'y a pas moyen de le faire changer d'avis et de le faire tomber vraiment amoureux de moi. Parce que moi cœur romantique à souhait, toujours autant en mal d'amour, j'étais raide dingue de lui.

Seulement voilà comment un oiseau et un poisson peuvent-ils s'aimer d'un amour tendre ?

L'handicapé des sentiments ne prend pas de risques. Il reste dans ce qu'il connaît bien, sa famille, ses copains, son chez-lui. Bref ses acquis. Surtout ne pas se jeter dans l'inconnu ! Surtout ne pas suivre une nana dans tous ses délires, dans son boulot étrange de pub avec une équipe farfelue, et quand en plus, elle risque à un moment d'être mutée à l'autre bout de la France. Nan, l'handicapé des sentiments, reste blotti chez lui dans ce qu'il connaît le mieux, avec maman à portée de voix, les copains sous la main.... Grrrr ! Qu'est-ce que ça a pu m'agacer ce manque d'imagination, d'évolution. Ce manque d'amour surtout oui !

Peut être est-ce pour ça qu'entre deux aventures, trois histoires, nous nous appelions au départ pour papoter, mais surtout pour nous retrouver et partager cette tendresse qui nous manquait autant à l'un et à l'autre. Il pouvait se passer un an ou cinq ans sans que nous nous soyons vus, il suffisait que l'on se croise pour que les souvenirs nous reviennent par bouffées chaleureuses et que l'envie de nous revoir nous titille sérieusement. Et moi pauvre dégourdie qui espérait toujours autant un minuscule mot d'amour de sa part, je repiquais au truc... Et je retombais dans ses bras... Le temps qu'il voulait bien m'accorder (en gros une nuit ou deux).

Mais enfin, la fin de notre histoire arrivait à grands pas... Survint ma mutation professionnelle !

Je ne me posais pas trop de questions... Je lui en parlais, lui tendant une perche ou deux, lui faisant comprendre que c'était maintenant, s'il devait agir, me prouver qu'il tenait un tant soit peu à moi. Que nenni ! Il ne bougea pas d'un iota, seuls ces quelques mots :

— Vas-y fonce !

Je tournais les talons, l'affaire était faite. Autant se faire une raison. Il n'y eut pas de séparation larmoyante. Il n'y eut rien de plus. Juste un tchao !!



12- La liste

Parce que comme tout un chacun j'adore faire des listes... La liste des courses, que j'oublie invariablement sur la table juste avant de partir (avec les sacs aussi que je laisse volontiers). La liste des menus de la semaine, que je ne fais jamais d'ailleurs, trouvant plus simple ou carrément plus compliqué à faire, quand on n'a pas pillé le frigo avant de faire cette foutue recette prévue.

La liste de ce que je dois
ABSOLUMENT faire :

- Lâcher prise (le super truc super tendance que PERSONNE ne sait faire !)
- Voyager
- Fantasmer sur le gars de 5e B
- Ne pas oublier de dire tous les jours à mon entourage combien je les aime.
- Ne pas oublier d'apprendre à fermer ma bouche quand je commence à m'énerver.
- Chanter à tue-tête

La liste de ce que je dois
absolument NE PLUS FAIRE :

- Poser ma langue sur le givre des carreaux l'hiver ou sur une pile électrique
- Dire des gros mots non-stop. parler toute seule
- Me jeter à la tête du premier mec qui passe et qui me plaît
- Croire aux déclarations d'amour des débuts enflammés
- M'énerver dès qu'il y a un truc de travers
- Me torturer l'esprit en voulant me mettre à la place des autres (surtout dans leur tête)
- Arrêter de prendre des vessies pour des lanternes...
- CROIRE AU PRINCE CHARMANT !!

Etc... etc...

Elle est trop longue cette liste-là !

Du coup, comme une sale gamine prétextant son malheur de ne point trouver chaussure à son pied, je me mis en tête de faire la liste des qualités de l'homme idéal. J'en avais marre de me planter allègrement, de ne ramasser sur mon chemin que des semi-tocards. Je décidais de prendre le taureau par les cornes et de faire un sortilège pour trouver MON homme parfait ! J'attrapais un beau bloc de papier tout neuf, mon plus beau stylo...

Et je suçotais le capuchon en attendant l'inspiration, je n'eus pas longtemps à l'attendre et noircissais rapidement les lignes. Au fur et à mesure que j'écrivais, l'homme idéal se présentait sous mes yeux. J'en tombais immédiatement amoureuse !

- Grand (que je me sente protégée, que quand il referme ses bras sur moi, je sois capée du monde, juste ressentir sa chaleur et sa force)

- Brun, châtain ou roux (d'abord j'ai jamais aimé les blonds)
Yeux noisette, vert, marron, noir... (Bon j'ai rien contre les bleus non plus)

- De mon âge - voir un peu plus vieux que moi (j'avais pas non plus tapé dans les jeunots, faut tout leur apprendre, et c'est bien connu, l'homme ne commence à être mature qu'à partir de 35 ans... Et encore)

- Bricoleur et démerde (Système D, qu'on puisse bricoler ensemble et qu'il soit capable de changer une ampoule sans hurler à l'électrocution, et planter un clou sans devoir appeler les

pompiers - ne vous marrez pas, il y en a plus qu'on ne croit qui ne savent absolument pas bricoler)

- Pas de signe astrologique suivant: bélier, lion, verseau et capricorne!! (j'ai testé et je ne suis pas, mais alors pas compatible du tout avec ces signes-là)

- Qu'il est un emploi et gagne honnêtement sa vie (Ne veut pas non plus entretenir un mâle juste pour ses beaux yeux et parce qu'il me dit qu'il m'aime)

- Enfants? (M'en fais, et puis à un certain âge, on commence à trainer ses gamelles, ses boulets... Donc enfants aussi)

- Qu'il ne soit pas jaloux (je vis dans un monde d'hommes, entourée par eux)

avec lesquels j'entretiens des relations de potes)

- Patient, tolérant (qu'il ne me pète pas un câble parce que je suis ronchon le matin au réveil...)

- Doux, tendre, câlin (Ha oui !! ha aiiiii !! je veux de l'amour et qu'on me le montre) ~~et sexe~~

- Qu'il affirme et assume totalement son amour pour moi et me le dise haut et fort (Même et surtout devant ~~mes~~ ses potes - Haha !!)

- Qu'il est de l'humour, (qu'il comprenne mes vanes à deux balles sans se vexer, qu'il me fasse rire et pas qu'avec des blagues de Toto)

- Qu'il soit fidèle. (oui alors là... je sais... c'est un peu plus compliqué, la chair est faible et l'homme encore plus)

En relisant, ma liste, je m'apercevais que j'avais peut-être mis la barre un peu haute... Mais vu ce que je m'étais coltiné depuis quelque temps, qui ne tentait rien, n'avait rien !!

Ho, mais, j'aurais pu en rajouter encore pleins d'autres, des qualités et exigences, mais je me suis dit que la perfection, ça pouvait aussi être très très chiant ! J'étais bien décidée à suivre ma liste à la lettre et celui qui ne correspondrait pas au poil de nez près à ces exigences.

Exit par ici la sortie. On avait fini de rigoler !!

La peur m'étreignit quand même un court instant, en me disant que je serais peut-être obligée de prendre le voile, comme le faisaient autrefois les anciennes courtisanes répudiées, ou les femmes trahies par l'amour. La vache ! Je tombais bas, et si je commençais à me poser ce genre de question existentielle, j'étais mal barrée. Mon esprit me joua un

tour quand mon imagination s'en mêla et que je me vis vêtue d'une bure et d'une cornette pieusement assise sur une paille dans une minuscule cellule d'un couvent perdu aux fins fonds des bois.

Arrrrgh !! Mille fois je préférerais avoir un statut de courtisane que celui d'une nonne ! D'ailleurs, je me demande si dans une vie antérieure, je ne l'ai pas été, courtisane ?! Il paraît qu'on répète indéfiniment son histoire jusqu'à ce que son karma change. Bon après je m'en fous, suis plutôt du genre païenne comme religion. Il me serait plus facile de danser sous la lune que de communier devant un autel ! Et puis le silence, la prière tout ça, c'est pas trop mon truc ! J'ai pas la foi du tout.

Contente de moi, je rangeais ma liste toute neuve et j'appréhendais ma nouvelle vie avec sérénité. Les Dieux finiraient bien par m'entendre et m'octroyer le meilleur...

13- Le second Mari...

Le coup de foudre !! Le vrai de vrai, qui vous scotche au mur, et vous laisse le souffle court. Quand j'ai croisé son regard pour la première fois, je suis restée bloquée la tête sur le côté en me disant : Tiens c'est qui lui ?

Même pas, il est mignon... Miam, j'en ferais bien mon quatre heures. Non.. Non... plutôt.

Qui est-il ? Que fait-il ? D'où vient-il ?

Je ne l'ai pas quitté du regard pendant le repas complet. J'étais au resto avec un couple d'amis. Lui aussi, il était face à moi, on se regardait sans complexe, la même curiosité au fond des yeux. Sauf, que nous avions fini notre repas bien avant sa table et déjà sans lui avoir adressé un mot, ne plus le voir me déchirait le cœur. J'en touchais deux mots à mon ami. Je lui glissais mon numéro de tél griffonné à la hâte sur une serviette en papier dans la main. Mon bel inconnu était parti aux toilettes. Je dis à Benjamin.

— Même pas cap d'aller le rejoindre et de lui donner mon numéro de tel !

— OK défi relevé !

Bon sang, mais qu'est-ce qu'il m'avait prit de faire une chose pareille ? Je m'imaginai déjà les éclats de rire qui résonneraient dans les toilettes, la honte que cet inconnu pouvait me coller en deux minutes en revenant à table et me dire que je ne manquais pas de culot de faire une chose pareille... Je piquais un fard terrible quand Benjamin revint à notre table.

— OK poulette c'est fait ! Il prend le temps de réfléchir... Il m'a posé deux trois questions sur toi... Mais je le sens intéressé !

On se sauva du restaurant sans demander notre reste. Hors de question que je croise une dernière fois son regard avant de partir. J'avais trop la trouille de me trouver face à un sourire moqueur. Adviendra ce que pourra !

Toujours est-il que, débordée de travail, en plein déménagement je n'en guettais pas moins mon téléphone, désespérant un appel ou un simple SMS. Du grand n'importe quoi encore une fois ! Je m'étais jetée à la tête d'un pur inconnu sans aucun complexe, et pire que tout, je lui avais filé mon numéro comme une invitation pour un cinq à sept. Je devais me sortir cette histoire de la tête au plus vite, foncer tête baissée dans le travail qui m'attendait à bras ouverts.

Six jours d'attente interminable plus tard, mon téléphone sonna enfin. Un SMS.

— Bonsoir, Belle Inconnue, je ne vous ai pas oubliée, juste un peu débordé. Je vous souhaite un bon week-end...

Arrrgh, j'étais en transe, j'éclatais de rire en même temps que je dansais. L'échange de SMS eut lieu jusqu'à tard ce soir-là. Nous finîmes par convenir d'un rendez-vous pour la semaine à venir. Prendre un café en début d'après-midi face à l'océan.

Cet après-midi-là, j'arrivais avec une demi-heure d'avance, trépignant, anticipant par avance ce qui pourrait se dire ou se passer. Je m'étais déjà imaginé dix, quinze, mille fois ce qu'il pourrait se dire. Je n'ai pas été déçue ! Quoi que...

Après les politesses d'usage, nous faisons connaissance de nos vies. Je tombais de haut. L'homme était déjà en main. Certes l'histoire était en fin de vie, mais en main quand même. Mais l'heureuse surprise vint quand même quand il me demanda d'être patiente, d'attendre par égard pour elle et moi de poser tout à plat. Je tombais un peu plus sous le charme. Qu'un homme ait encore cette délicatesse-là à notre époque me touchait et m'épatait .

Et puis, sans rire, il avait pratiquement tous les critères de ma liste. Il était grand, brun, charmeur, charmant, de l'humour, avait un boulot stable et gagnait bien sa vie... Le reste j'allais certainement bientôt le découvrir.

Je découvris tout d'abord son côté romantique et attentionné, alors que j'étais en plein déménagement... ou plutôt emménagement. Il arriva avec un panier de pique-nique et nous nous posâmes sur le tapis de salon pour manger. Quelques jours plus tard, à l'accueil de mon travail on me donna un petit paquet dans laquelle se dissimulait une fée boudeuse accompagnée d'un petit mot.

— Elle sera là, pour veiller sur toi en attendant mon arrivée.

Non, mais clairement ! Comment ne pas tomber amoureuse ?

D'abord, je ne me posai même pas la question, je tombais dedans pieds et poings liés. À quelques petits points sans importance, il correspondait à ma fameuse liste :

- Grand,
- Brun,
- De l'humour à revendre,
- De la gentillesse, tendre, attentionné, délicat...
- Un boulot,
- Pas d'enfant,
- Patient,

Bref... la perle rare !

Des petits cadeaux, j'en eus comme ça durant nos cinq années de vie commune, je trouvais des petits messages d'amour dans mes bagages quand je partais en congrès. Le matin à mon réveil à côté de ma tasse, une rose qui avait été cachée durant la nuit. Je brillais dans son regard, je me sentais aimée, adulée et je l'aimais tout autant.

Je me sentais en sécurité dans ses bras, dans ma vie. Je me sentais bien !

Mes parents, ma famille en était dingue. Partout, où nous allions, il remportait les suffrages. J'avais ENFIN trouvé mon idéal, mon double, mon alter ego. Celui que j'allais aimer et qui allait m'aimer jusqu'au bout des temps...

Je craquais.... Et demandais Esteban en mariage ! Chose qu'il accepta et fit sa demande à mes parents dans les règles de l'art, avec un plateau de crustacés digne des rois, devant l'océan. Tout y était !! De bon gré, et bienveillants, mes parents ne purent qu'accepter ! Quoique à 35 ans, je ne sais pas, s'ils avaient eu droit de poser leur véto !



14- La seconde Union

Si pour mon premier mariage fallait le jouer en grand, tout bien, tout faire et tout. Pour le second je n'avais pas envie du tout de me prendre la tête. Pas de grands trucs, pas une cérémonie surpeuplée, pas d'église (OUF !!), pas de grand repas. Juste les plus proches, un petit comité, deux jours, un truc à l'arrache totale. Ayant vu la première fois combien la cérémonie avait coûté, ce qu'il était advenu du mariage, et ce que le divorce m'avait pris. Si ça ne devait pas durer at vitam aeternam, au moins, celui-là ne nous aura pas coûté une blinde !

Le choix de la robe fut simple, une robe médiévale en velours, idéale pour l'hiver dans les tons pourpre et violette. Et puis pas la peine de se prendre non plus la tête avec le truc bleu, le machin blanc, le bouzin prêté, et le bidule déjà porté, je savais que ça ne servait à rien. Ça ne marchait pas ! Le marié serait en ivoire (c'était son choix, et il avait déjà le costume). Les alliances seraient en argent avec chacune un mini-diamant dessus (on verrait pour en changer plus tard). Les faire-part furent faits à la main, une dizaine. Le tout envoyé avec diligence, le mariage étant dans un mois. D'habitude, on fait ça quand la future est en espoir (façon désuète de dire enceinte, grosse, ou avec un polichinelle dans le tiroir), mais là c'était qu'on était pris par le temps... Enfin, moi surtout ; j'étais

pressée, ne me demandez pas pourquoi, je serais bien incapable de vous le dire. Une lubie subite ! Je devais être mariée avant la fin de l'année.

Non, mais du grand n'importe quoi surtout !

Encore une fois, je la jouais avec deux témoins chacun (connerie quand tu nous tiens !) ce coup-ci, je misais sur mes deux amies de longue date (bien sûr, l'une ne pouvait pas piffer l'autre – enfin surtout une !). Elles acceptèrent toutes les deux. Le marié prit quant à lui, également son meilleur ami et son oncle. J'invitais de bon cœur, mon frère et ma sœur, ainsi que leur tribu... Ils déclinèrent, sans doute lassés de mes coups de Trafalgar !

En tout et pour tout, nous avions chacun nos parents, nos quatre témoins et leurs conjoints, un oncle et sa copine, une nièce, nous deux et voilààààà.... Je laisse planer le suspens ou pas ?

Ben ça faisait treize !! Bon tout au long de la journée, nous fumes plus, mes boss, mes collègues, nos voisins. Mairie, vin d'honneur, punch... Mais le soir à table, nous fûmes TREIZE !!!

Et paf ! Si ce n'est pas de la provocation ça ?! Ben aussi étonnant que cela paraisse, personne ne moufta ! Bon, le vin, le champagne coulèrent à flots... Les petits fours aidant, personne n'y fit vraiment attention. C'est le lendemain, quand on mit le couvert pour le repas de 14h que maman s'en aperçut. Elle vint me voir et me dire ce que je savais déjà.

— S'il te plaît, ne dis rien. Belle-maman est affreusement superstitieuse ! Elle va nous péter un plomb et vouloir jeter du gros sel aux quatre coins de la pièce.

Cette union ne fut pas encore ordinaire. Mariage en plein hiver, mais ce n'est pas la neige qui nous fit offrande (alors que cela aurait pu être si beau et romantique), mais la pluie ! Il pleuvait comme vache qui pisse, du matin jusqu'au soir. Et vous savez ce qu'on dit ? Mariage pluvieux ! Mariage Heureux ! (quatre mots répétés tout au long de la journée, répétés, entendus, rabâchés !)

Le maire du village était lui aussi heureux comme tout, rouge coquelicot, les bajoues couperosées (pardieu le vin y était bon dans le coin). Heureux

comme un pape de célébrer son premier mariage depuis qu'il avait été élu (petit village... très petit). Par contre, il ne sut pas nous faire la cérémonie sans bégayer, écorcher les noms des parents, enfants, témoins, état civil. Il sauta carrément un paragraphe, mais appuya bien sur le fait que j'avais déjà été mariée, et divorcée. Ne voulut pas procéder à l'échange des anneaux parce qu'il ne savait pas du tout ni quoi dire, ni quoi faire. Et nous offrit une superbe médaille pour s'être marié ! Voilàààà !!

Le riz était là, à la sortie... un poil humide, un poil gonflé. Tout comme ma robe qui en profita pour boire tout le contenu d'une flaque au-dessus de laquelle j'étais stationnée (c'est fou ce que ça picole, le ve-lours !!). Et malgré tout ce vilain temps, j'étais tout simplement heureuse distribuant de grands sourires et dévorant mon nouveau mari tout neuf du regard. J'avais enfin mon homme idéal !



15- Un bébé à tout prix

Me revoici donc tout nouvellement remariée, un mari tout neuf, du bonheur à revendre, des projets plein la tête et toujours ce fichu désir de maternité. Pourtant, au vu des opérations chirurgicales que j'avais subies, je savais que la chose ne serait pas aisée et hormis de façon naturelle, je ne me voyais pas ni me lancer dans l'adoption, ni laisser la science utiliser mon corps façon rat de laboratoire. Et puis, je m'étais tellement mise dans la tête que j'étais stérile, que je crois bien que j'avais conditionné aussi bien mon corps que mon esprit. Quand je voyais mon mari s'occuper si bien et si tendrement des enfants, je me disais que c'était vraiment du gâchis. Ce fut un collègue de travail qui finit par me donner le dé clic tant attendu.

— Tu sais, nous on a eu recours aux FIV, ben ça a marché du premier coup. Tu devrais essayer. Ce serait dommage de passer à côté de cette joie !!

— Ha bon ? Du premier coup ? Super ça !
Ça avait l'air si simple ainsi raconté.... Il n'y avait aucune raison que nous, on y arrive pas aussi du premier coup !! J'avais mordu au truc. Je pris tous les renseignements qu'il voulut bien me donner, et le soir je rentrais en vainqueur à la maison. C'était décidé, la science allait nous donner un coup de pouce. Le soir même, j'attendis avec grande impatience

le retour de l'homme de mon cœur, pour lui en parler. Il y allait avoir des contraintes, pour lui, pour moi. J'allais avoir besoin d'un sérieux coup de main et de beaucoup, beaucoup de patience. Surtout quand on connaît ma phobie du monde médical.

Effectivement, la bonne blague dura deux ans !

Et en avant pour le parcours du combattant, version future mère dans l'attente de procréer par les voies impénétrables de la science... Tout d'abord entretiens divers et variés avec le grand Manitou de la procréation, à savoir Monsieur mon nouveau Gynéco (encore un!), le laboratoire d'aide à la création et pour finir la batterie d'examens qui va bien, savoir si on est apte, si je suis encore assez jeune (c'est fou comme son corps vieillit plus vite que son esprit), si j'ovule assez, comme il faut, quand il faut.

Savoir si la semence de Monsieur est compatible (ne riez pas, c'est arrivé plus d'une fois qu'un couple soit non compatible...). Bref, nous avons été passés sous le microscope de laborantins qui décrétèrent à l'unisson que nous étions OPEN !

Bonne nouvelle !

Et nous voilà partis pour de nouvelles aventures. Enfin surtout moi.

Nous primes le parti avec Esteban de l'annoncer et d'en parler avec tout le monde. Pas de honte. Je ne voulais pas en faire un sujet tabou. Où, lors des repas, personne ne veut en parler mais vous regarde en coin en vous lançant des regards interrogateurs, les sourcils levés. Et au vu du traitement, entre les absences, les impératifs, les interventions, il fallait bien que j'en parle pour prévenir mon boulot. Puis au moins, une fois que les choses sont dites, elles sont claires et il n'y a plus rien à rajouter.

Et on commence par le traitement de fond (du con !).

Des hormones au taquet... Faut booster la bête à mort. Donc, de bon cœur piquons mes frères, piquons mes sœurs... Piquons tous en chœur dans mon joli postérieur !

Tous les soirs à heures fixes, une gentille madame sonnait à ma porte pour me donner ma tite dose d'hormones. Hors de questions de me faire ce genre de torture moi-même.

Suis pas con non plus, moi qui ai une sainte horreur des piqûres, je n'allais quand même pas me faire subir ça. Remarquez, ce n'est pas faute d'avoir essayé, mais j'avais tout simplement tourné de l'œil avant d'avoir eu le temps de piquer ! Et hormis, une personne agréée (infirmière), il était tout bonnement impensable que quelqu'un pose ses papattes velues sur moi – sous peine de distribution de baffes voire de morsures ! C'était donc parti pour les injections tous les jours, les prises de sang tous les 3 jours et le gygy toutes les semaines... Imaginez ma tête, mes fesses et mes bras ?!

Surprise !! La découverte des effets secondaires du traitement. On m'avait pourtant prévenue ! On me l'avait bien dit... Dans le doute, j'avais prévenu tout le monde (au boulot, à la maison, dans la famille, les amis), et j'avais plutôt bien fait. Ça commençait par des sautes d'humeur énormes. Je cumulais les changements d'hormones de la grossesse, ménopause, pré-ménopause, règles et Cie.

En avant pour des colères spectaculaires pour un rien ; même une mouche qui pétait me mettait en rogne. Quand je compris que c'était le traitement, j'appris à me contrôler, enfin j'essayais plutôt. Je sortais carrément dehors quand je sentais que ça montait, je jetais un regard à droite, un à gauche et si par le plus grand bonheur, j'étais seule, je lâchais le hurlement primaire.

Bien sûr à cela se rajoutèrent les bouffées de chaleur. Non d'un chien, ça partait du ventre et irradiait dans tout le corps, je me sentais moite, rouge, échevelée. J'en avais dans la journée tous les quarts d'heure. Je passais mon temps à me déshabiller, si j'avais pû, je crois bien que j'aurais vécu à poil. Et plus le temps passait sur le traitement, plus les effets étaient amplifiés. À la fin des traitements avant les ponctions, j'en arrivais à vouloir tarter tout le monde. Fallait plus me toucher, me parler, me regarder. En gros fallait pas faire chier la Daronne !!

Mais je devais attendre le feu vert du Gygy pour lancer l'opération « extraction des œufs de Madame ». J'avais trouvé une reconversion... Poule quasi-pondeuse ! Quand tout fut mûr, prêt à l'emploi, j'eus droit à une jolie anesthésie pour récupérer les beaux œufs que j'avais conçus avec amour...

En parlant de ça, s'il y en a bien un que je respecte, chouchoute et adule carrément dans le monde médical c'est l'anesthésiste ! Lui, je l'adore, c'est celui qui me shoote à mort pour que j'oublie mon stress, mon anxiété. C'est lui qui fait que je ne me réveille pas en pleine opération sur le billard pour voir s'ils font bien tous leur boulot. C'est lui qui me réveille tout en douceur et non en hurlant comme une damnée parce que je me serais endormie avec des images atroces devant mes petits yeux. Donc ce monsieur-là... Ou cette madame, je me les chouchoutais beaucoup. Et ils me le rendaient bien, le résultat valait son pesant de cahuètes.

Ça commençait dès la chambrée où, quand l'infirmière venait me préparer, elle restait abasourdie par la quantité du produit pour me pré-endormir.

— Houla attendez, il y en a beaucoup là ? Je me suis trompée sur le dosage ?

— Ha bon ? Nan, je crois pas...

Elle jetait un coup d'œil inquiet sur mon dossier, fronçait les sourcils et me regardait :

— Ben non, c'est bien ça ! Ben dites donc, vous allez avoir une sacrée dose. Vous ne bougez plus du lit hein ? Jusqu'à ce qu'on vous emmène au bloc. Parce que quand ça va vous prendre... z'allez pas être ratée.

Je confirme !!

J'avais ma dose. Aussi, comme je commençais à bien connaître le cycle hospitalier (au bout d'une douzaine d'interventions chirurgicales, c'est la moindre des choses), j'allais faire mon dernier pipi, j'enfilais mes chaussettes en pilou-pilou, et prenais mon livre en attendant que les phrases et les mots se mettent à se dandiner devant mes yeux. Ça ne mettait pas bien longtemps. Je voyais la vie en arc-en-ciel.

J'étais Zen ! J'attendais cal-me-ment qu'on vienne me chercher. Et cette journée-là, je fus gâtée. C'est un brancardier mignon à croquer qui vint me chercher. Le but du jeu était que je devais descendre moi-même de mon lit pour monter sur le brancard, et ce jusqu'au bloc. Y paraît qu'on est sensé arrivé là-bas conscient. J'étais tellement chargée, que je n'ai pas pu me lever.

Mon brancardier s'en aperçut, me sourit franchement et me prit dans ses bras pour me transbahuter jusqu'au brancard.

— Wouaaaaah j'ai un plan drague !

— Hé bien dites-moi, il ne vous a pas raté l'anesthésiste !

— Nan, mais je l'aime pour ça...

Et nous voilà partis à papoter comme de vieux amis, le long des couloirs, mon beau gosse me souriait, j'essayais bien de lui rendre, mais les fourmis que j'avais dans les joues me dirent que ça devait plutôt ressembler à un rictus. Si mon esprit restait vif (oui, alors là j'avoue, je me faisais des idées), mon élocution elle en prenait un sacré coup. Je me voulais spirituelle et pleine d'humour. En fait, je bredouillais, j'ânonnais... Pire, je bavais ! Un éclair de lucidité me déclencha un fou rire.

— Ma pôvre chérie, t'es shootée à mort, t'es là pour une FIV, donc pour avoir un gosse. Et t'essayes quand même de dragouiller ce garçon alors que tu baves ?! pfff t'es pathétique !! ton plan drague là, il n'est pas terrible du tout !

J'arrivais au bloc, très enjouée, mais n'eut pas le temps de grimper sur le billard que j'étais déjà endormie.

Donc pour en revenir à nos précieux œufs, c'était maintenant aux experts de la procréation de faire rencontrer Monsieur et Madame dans un tube et faire en sorte que, l'ovocyte ainsi créé vienne s'installer douillettement dans mon utérus. Et plus il y en aurait, et mieux ce serait. Mais pour cela, fallait qu'ils soient parfaits ces ovocytes ; ils étaient mesurés, pesés, calibrés, les plus petits étaient écartés sans aucune pitié. Déjà commençait la dure loi de la nature. Donc en gros, sur la douzaine ou quinzaine d'œufs que j'avais fait (à coups de seringues, de bouffées de chaleur, de colères), il ne restait à la fin que deux ou trois, au meilleur des cas quatre élus. Ça faisait peu !

Mais allons, on écarte les cuisses une nouvelle fois, pour recevoir le génie de la science, l'insémination des embryons (les quatre d'un même coup, on ne gâchait rien). Et l'attente commençait.

Treize jours d'attente ! Hé Oui treize ! Encore ce chiffre. De toute façon on s'en cogne du chiffre, il faut attendre. Et comment la tromper cette attente ?! Sans se mettre la rate au court-bouillon, sans écouter son

corps, sans jouer à plouf-plouf je suis enceinte (ou pas). Ben, on ne la trompe pas (l'attente), on la subit.

Et le pire de tout, c'est quand on fait les curieux et que l'on va sur des sites et des forums de FIV... Et là, on panique, on flippe. Parce que tout y est là-dessus, les échecs (nombreux), les réussites (quelques-unes), le désespoir, l'angoisse, les larmes... Quand je me déconnectais, je réalisais que la blague n'en était pas une, et qu'un pressentiment me disait que je n'avais pas fini d'en chier.

Douzième jour ! Pertes de sang. Verdict : ratéééé. J'appelais le gygy pour le lui annoncer, il me fit faire par acquit de conscience une prise de sang.

Le résultat est sans appel, négatif. On était bon pour remettre ça.

Au bout de deux ans, j'épuisais mes ressources de patience, j'épuisais le quota de la sécurité sociale... je m'épuisais !! Ayant juste pour consolation au dernier essai totalement infructueux, d'avoir été au moins au bout de la démarche, d'avoir essayé le tout pour le tout.

Mais qu'on ne m'en parle plus ! Je n'étais pas faite pour avoir des enfants, un point c'est tout !

Bien évidemment, les dommages collatéraux ne tardèrent pas à arriver. Je continuais vaillamment ma vie au côté de mon mari... Mais mon esprit avait tendance à vouloir prendre la tangente. Je blindais de nouveau mon corps, le protégeant et à la fois le prenant inconsciemment en horreur. Sous mon sourire et ma joie de vivre, je cachais mon profond mal-être et l'envie d'encore une fois tout planter et de m'enfuir...



16- Le chasseur de Grands Fauves – Ma crise de la Quarantaine !

Ma bulle était de retour, me morfondant dans ma culpabilité à ne pouvoir procréer, me révoltant contre tout et n'importe quoi... y compris la monotonie qui voulait encore s'installer en douce dans ma jolie petite vie pétillante. J'en voulais à mon grand mari. De quoi ? Je ne sais pas, sûrement juste d'être là, de vouloir si bien me comprendre, de vouloir penser à ma place. Me voici à vouloir m'évader de ma prison dorée, cherchant plaisir et réconfort dans une chanson, une vague, un sourire.... Et j'ai fini par trouver le sourire qui errait dans la savane.

Bref... je me prenais la crise de la quarantaine en pleine face !!

Ne me demandez pas comment je suis tombée en collision avec celui-là, je suis foutrement incapable de vous le dire... le hasard ? Le destin ? Parce que j'avais envie et besoin d'aventures ?! Avec lui j'allais être servie ! Pensez donc, un chasseur de grands fauves... ça ne se trouve pas sous le sabot d'un cheval.

Il apparut comme ça, digne d'un Indiana Jones, avec un chapeau et une veste de cuir, un jean moulant à souhait. Je cherchais en vain le fouet. Il était diablement beau.

Sous couvert de mes lunettes de soleil, je prenais plaisir à le dévorer des yeux, appréciant la silhouette musclée. En regardant sa bouche, ses yeux

et ses mains, je m'aperçus vite que je fondais à vue d'œil. Mon esprit un poil canaille entrevoyait des prises de corps sauvages et passionnées et c'est sous l'ombre d'un baobab (?) qu'on échangea notre premier baiser. J'en étais totalement retournée. Je me retrouvais frissonnante, dans les bras et contre le corps musclé d'un inconnu qui me faisait mille promesses et me faisait rêver ! Ma libido frissonnait à nouveau, mes hormones s'affolaient, mon cœur s'emballait. Bref tout était là pour me faire succomber.

Parce que l'aventurier est beau parleur... Il vous raconte ses voyages, vous promet de vous emmener chasser vers de nouvelles destinations. Donc moi qu'il appelait sa tigresse, me voici sur le dos à ronronner comme un chaton. Et, je m'en trouvais fort aise !

Pensez donc, après avoir été durant deux ans, une souris de laboratoire... Je retrouvais mes instincts de femme « fatale » dans les bras d'un bellâtre au teint hâlé. Un aventurier ?! Je n'en revenais pas, un Mc Gyver de la débrouille ; un bout de ficelle, un cintre, une ampoule et il vous faisait une télé. ! Et pourtant... Il y avait un truc qui me chiffonnait drôlement. Un truc qui me chatouillait et me disait :

— Ma fille, arrête tes conneries, tu vas encore prendre du plomb dans l'aile, il n'est pas pour toi.

Mais j'avais beau le passer sous la lorgnette, que nenni aucun défaut ne me sautait aux yeux. Aaaargh que l'amour vous fait faire de folles choses. Mais cette impression déplaisante restait bien blottie au fond de moi et parfois clignotait malgré mon désir de l'éteindre définitivement.

En attendant, me voici regrimpée sur mon cheval de bataille. OYÉ ! OYÉ BRAVES GENS ! Gwendo change de vie à nouveau. Gwendo révolutionne tout, plaque à nouveau son mari, bouscule ses amis (qui le prennent fort fort mal) et se casse vivre en savane... Version amour sauvage !

Bien vu !

Belle idée !

Une nouvelle médaille au tableau.

Gwendo est à nouveau prête à révolutionner la vie, l'amour et se fera forte d'être aimée version aventurière. J'en profitais pour prendre de grandes et fortes résolutions !

GWENDO A QUARANTE ANS et veut vivre sa vie pleinement !!

Finies les fuites en avant, fini de claquer la porte dès que j'ai un truc en travers du museau. J'étais bien décidée à me battre pour mon couple, pour l'homme que j'aime, pour celui que j'ai dans la peau. Envers et contre tous !! Et je le hurlais à tous, même à la face de mon chasseur ! Que c'est lui que j'aime, qu'il est temps désormais de me poser, que je lui prouverais que je suis capable de vivre sous toutes les latitudes, y compris dans les pampas les plus reculées à chasser quelques grands fauves à coup de Nikon.

Je lui prouverais moi que je serais capable de ne prendre qu'une douche parcimonieuse par semaine, de manger des sauterelles avec une feuille de laurier pour parfumer la bestiole. Que je ferais un feu de camp avec une loupe et un brin de millet....

Mon chasseur me regardait avec un regard énamouré, laissant glisser ses mains sur moi partout, partout... Semaines de pur délice (comme à chaque fois dans les grands débuts). Les grandes découvertes du corps et de l'esprit (enfin surtout du corps), emmurés dans un amour dévorant et tonitruant....

Forte de cette nouvelle volonté, je voyageais à travers les embûches, portant à bouts de bras mon nouvel amour et mon terrible chasseur.

Mais la routine des grands jours commençait en douce à faire son retour à grand renfort de doutes... et pour une fois, ce n'était pas moi qui doutais.

D'abord ce fut la période creuse pour les chasseurs aventuriers d'image en free-lance. La période des vaches maigres... Et puis c'est fragile un chasseur, on dirait pas comme ça sous ses aspects « n'a peur de rien », « n'a pas froid », « n'a pas faim ». Un chasseur dans la vie de tous les jours, ça doute, ça se pose des questions. Et ça n'aime pas trop que ce soit sa tigresse qui ramène la viande sur la table.

Ha, l'homme et son instinct primitif de vouloir absolument ramener pitance à sa tribu ! Son orgueil de mâle dominant.

Bref, je découvrais la déprime chez un chasseur, qui tournait en rond comme le lion qu'il ne pouvait photographier. Mettant, cela sur le

compte de l'hiver, je n'y portais au départ pas grande attention. M'efforçant de le câliner encore plus, de lui concocter de bons petits plats, de lui faire oublier par une partie de jambes en l'air, la monotonie de l'air hivernal ambiant... Cependant, les éclats de voix à rameuter la savane arrivèrent vite.

Incompréhensions, lassitude, manipulation... à peine six mois d'aventures !

Mon instinct se réveilla quand je vis le chasseur redoubler d'attention pour son portable. Il sonnait beaucoup moins, mais l'homme le regardait beaucoup plus. Je finis par découvrir la forfaiture un soir alors qu'il dormait à poings fermés. Le téléphone était sur silencieux, mais à l'intérieur que d'appels en absence, des SMS à la pelle... Une fois de plus, je me fis inquisitrice et farfouillais allègrement dans l'objet du délit... J'en tombais de cul... Les messages pullulaient comme une gangrène. Manon, Sophie, Laetitia....Une vraie tribu d'ex, elles étaient toutes là, répondant présentes. Les garces !!

Monsieur le Grand Chasseur de Fauves se faisait fort de rappeler tambour auprès de ses ex, parce que quand le chasseur doutait, il s'épanchait auprès d'elles, et cherchait réconfort et soutien à coups de souvenirs... Et, les gourdayes en puissance se souvenaient très bien.

Moi, par contre, du soutien je n'en trouvais plus, la compréhension s'enleva vitesse MAG 6 et la confiance aussi.

Je me surprénais à penser... On ne souffre pas de ce que l'on ignore. Qu'est-ce qui m'avait encore prit de vouloir tout savoir sans rien payer. Enfin si, j'allais le payer, et très chèrement. Cela commença, quand je lui en parlai franchement, il se mit dans une telle colère que les murs en tremblèrent. On n'a pas idée de vouloir ainsi tout gérer et contrôler, quel manque de confiance ?! Quel outrage à son intimité ?!! et en plus j'étais totalement parano... Voir malade, pire... bipolaire à m'inventer de telles histoires ! Alors, que lui n'aimait que moi (sinon, il ne serait pas là), que c'était à moi qu'il faisait l'amour et pas à une autre... Bref, je passais donc à ses yeux pour la grande tourmentée de service, il y croyait dur comme fer, et fini par me le faire croire.

Peut-être bien oui, que j'étais vraiment malade... Je perdais du poids à vue d'œil, finissant par avoir l'air d'une vache hindoue à qui on voit le squelette. Je me faisais flipper, perdais mon assurance, mon sex-appeal... Et, alors que j'avais le plus besoin de mon grand chasseur pour trouver du réconfort, de l'amour, il en profita pour se détourner de moi version dégoûté

— Nan, mais tu rêves ? Comment veux-tu que j'ai encore envie de toi dans l'état dans lequel tu es ? Tu me fais flipper !

La claque ! Alors, que je ne vivais plus que pour briller dans son regard, il se détournait de moi et arrivait même au stade de faire chambre à part. Mon chasseur amoureux était devenu un tortionnaire moral.

Au bout d'un an, l'alarme résonna franchement. Le surveillant toujours du coin de l'œil, je pris le temps de me poser et de faire le bilan. Disputes sur disputes, trahisons, on était loin du conte de fées que je voulais vivre. Fallait vraiment que j'arrête mes conneries, sous prétexte de redouter de me retrouver seule, d'avoir peur d'avouer que j'avais fait une belle boulette. Il fallait que cette histoire cesse.

J'avais beau le mettre devant le fait accompli, lui lire ses textos aux autres, il niait toujours avec autant de vigueur. Je n'avais définitivement plus aucune confiance en lui, et ma santé autant morale que physique était sérieusement en jeu.

BASTA ! Surprenant son dernier texto avec une petite nouvelle qui arrivait dans le jeu, je tranchais dans le vif. Ne me dégonflant point, je lui envoyais moi aussi un texto (à la petite nouvelle).

— Puisque notre grand chasseur, entre nous deux, ne sait laquelle choisir... Je te le laisse et te souhaite bon plaisir !!

Autant faire dans la poésie. La finalité arriva au galop. Il m'appela derechef (donc, il n'était point bien loin d'elle), me traitant encore une fois de parano, et que comme je m'obstinais à ne pas lui faire confiance, il ne rentrerait pas ce soir, ni les suivants !

Bien lui en prit. Si je souffrais de la rupture, en pleurant toutes les larmes de mon corps, je n'avais plus à me remettre en question. Surtout quand je sus qu'il s'était installé aussi sec chez la petite nouvelle...

Ma crise de la quarantaine était finie et bien finie en me ramassant les dents par terre. Gwendo revenait piteuse de sa grande expérience Ushuaïa, et s'installait durant quelque temps dans le célibat !



17- Le célibat....

Quarante et un ans... Et pour la première fois de ma vie, connaître le célibat. J'avais tellement l'impression de revenir de loin que j'appréciais la vie tout simplement, mais version plein pot... Et seule !

Je découvrais les joies simples de prendre un verre en terrasse avec des amis sans me soucier de l'heure pour rentrer ou me poser la sempiternelle question :

— Qu'est ce que je vais bien pouvoir faire à bouffer ce soir ?
M'occuper des miens, de mes amis, ma famille. Leur parler des heures au téléphone, leur raconter ma vie, qu'ils suivaient en pointillés depuis des années, peut être un peu lassés de me voir agir toujours sur des coups de tête.

— Qu'est-ce que tu nous as encore inventé ce coup-ci ?

Et puis, prendre du temps pour moi, tout simplement. Prendre soin de moi, dormir tout mon saoul, et rêvasser. Faire ce que je voulais quand j'en avais envie. Me balader en petite culotte dans la maison sans complexe et avoir peur du jugement d'un regard sur ma petite bouée ventrale, me faire de merveilleux masques au miel tout en buvant un café et fumant une clope sans être cloisonnée dans la salle de bain, me raser les

pattes quand j'y pensais et non pas parce que ce soir je voulais passer à la casserole, parce que soi-disant il faut toujours être nickel chrome pour son homme. Roter sans complexe devant mon coca, sans avoir à faire un regard contrit et le « Oups ça m'a échappé !! ».

J'en profitais pour récupérer mon retard restos promis de longue date avec les copains. Les soirées filles au rhum où l'on refait le monde en parlant des hommes qui nous en ont tant fait baver.

Ces mêmes soirées filles, non pas Tuperware mais sex-toys (décomplexons le sexe Mesdames, vous avez droit au plaisir... Même solitaire), où me prit l'envie subite de m'offrir ce joli petit canard si mignon avec ses légères petites plumes. À bas le sexe masculin... J'allais redécouvrir la sexualité manuelle et accompagnée d'un jouet. (STOP !! bon, remettons les choses en place... J'en avais quand même utilisé quelques-uns au cours de mes histoires.... Pas si jouvencelle que ça, la Gwendo).

Donc Noël approchait et j'allais me faire mon petit cadeau perso, à moi, rien qu'à moi. Un Sex Toy !! Et me voici toute fière au milieu des fous rires des filles, se racontant déjà ce qu'on allait faire subir comme outrages chacune de notre côté à nos jouets. Je ne sais pas ce qui est pire... Lâcher un troupeau de filles dans un magasin d'usine de chaussures, ou faire une soirée lingerie et sex-toys où tout le monde y va de sa petite anecdote !! Je vous laisse imaginer les conversations grivoises (oui, nous en avons ! Et oui, nous pouvons être à la hauteur des hommes quand on se raconte nos parties de jambes en l'air).

Toujours est-il que me voilà de retour à la maison avec ce joli canard qui me faisait de l'œil hardiment. Qu'à cela ne tienne, j'allais le tester dans la soirée... Enfin, je croyais... Parce que pour la discrétion, ben tu repasseras !! Le merdier est bruyant au possible. Vibreur qu'ils disent... Je confirme. Sauf que si quelqu'un est dans la pièce à côté, il devine ce que vous faites... Non pas, par les gémissements et j'en passe des meilleures, mais plutôt par le bruit des vibrations. Entre un épilateur, un rasoir ou un petit canard... C'est le même combat.

Le fou rire me prit, en m'imaginant l'emmenner lors de mes déplacements (nuits à l'hôtel), croiser mon voisin de palier le lendemain matin autour d'un café, et qu'il me lance un regard grivois en me demandant si la nuit a été bonne...

Bref, je m'en foutais, je pouvais dire que moi aussi j'avais un sex-toy et une sexualité assumée (seule... Mais assumée).

Réapprendre à chanter (toujours aussi faux) en écoutant la radio ou sous la douche, mettre la musique à fond dans la maison et danser comme une dératée en se secouant le popotin et la tignasse dans tous les sens.

Et bonheur suprême ... Faire l'étoile de mer dans mon lit !!

Par la même occasion, j'en profitais tout en sirotant un mojito (grande tendance des années 2010), pour relativiser sur ma grande vie amoureuse. Compter mes déboires amoureux, les ranger, les compartimenter...

Je repensais aussi à ceux.. Qui m'avaient réellement aimée – mes deux ex-maris et dont je n'avais pris aucun soin particulier, fuyant plutôt que d'essayer de traverser les épreuves avec eux. Chercher à trouver des solutions à mon mal-être. J'avais fait de belles conneries !!!

Mais revenir avec eux, m'était totalement impossible, j'avais tourné la page définitivement. Je les avais fait souffrir à mort, et je ne voulais pas prendre le risque de recommencer...

Je me mis aussi à philosopher.

Comprendre (il était grand temps!) que je m'y étais toujours mal prise, voulant à tout prix m'accrocher quand il ne le fallait pas, que vouloir changer le monde et vouloir formater les hommes, leur amour pour moi à mon idée, ben ça ne marchait pas ! Pire ça brisait tout. Comprendre encore que je n'étais pas Wonder-Woman, que je ne pouvais pas sauver ni le monde, ni les hommes (belle et folle ambition). Que si un homme refusait ce qu'une femme peut lui amener sur un plateau sous prétexte qu'il était mieux célibataire, infidèle ou alcoolique, il n'était pas dans notre intérêt à nous les femmes de vouloir à tout prix le changer. Et, qu'avant de vouloir sauver le monde, je ferais mieux de commencer à me sauver moi-même ! ALLELLULIA !! et surtout... SURTOUT... écouter mon instinct qui tout compte fait, n'était pas si con que ça !

Désormais, ce que je faisais c'était pour moi, pour me faire plaisir et parce que j'en avais envie. Je me refaisais une garde-robe à mon effigie, dans mon style à moi, sans avoir à coller aux desideratas de l'homme

du moment. À quarante et un ans, je découvrais une nouvelle vie... Qui ne me déplaisait pas du tout ! Je n'avais plus peur de l'abandon, plus peur de finir mes jours seule.

D'accocoooooord ! Je reconnais qu'il y avait des moments où c'était un peu plus compliqué, l'amour, les mots doux... manquaient, le contact aussi. J'avais bien rencontré un nouvel homme... Mais au-delà des moments tendresses qu'on pouvait s'apporter, il n'y avait pas grande compatibilité dans nos mondes. Au bout des quelques mois à peine, l'histoire s'en tint là, même si je lui conservais une belle tendresse. Je restais sage, refusant clairement de me relancer dans une histoire qui ne me conviendrait pas du tout !

Je reconnais aussi que parfois les dimanches étaient longs, que je me sentais un peu seule... Tant pis, je me gavais de télé, de bouquins. Le meilleur de tout, lire le dimanche matin sous ma couette avec un paquet de gâteaux dans le lit. Et tant pis pour les miettes !! Je savourais le calme tout neuf de ma vie. Je grandissais...

J'en profitais pour me rapprocher encore un peu plus des miens. Nous avons perdu mon père depuis trois ans, et c'était grand temps de s'offrir des vacances mère/fille. En avant pour une semaine par an de doux délires en bord de mer, dans une petite maison de pêcheur, où nous nous gavions Maman et moi d'air iodé, d'huîtres, de langoustines et de soles meunières. Bras dessus-dessous, nous parcourions les rivages en nous faisant des confidences sur nos vies, nos passés. Nous nous redécouvriions dans une autre relation. Je la faisais rire en lui racontant mes divers déboires amoureux que je tournais façons dérisoires. Même si elle n'avait pas toujours compris mes choix, mes départs, elle finissait par approuver mon point de vue.

Je recollais aussi les morceaux avec mon frère et ma sœur, prenant le temps d'aller les voir, de faire des petits gueuletons et de passer les fêtes ensemble ! Et, il était temps que je leur raconte réellement ma vie. Je découvris que, cachées sous leurs aspects merveilleux, ils avaient eux aussi des soucis de couples. Mais faisaient mille concessions pour sauver le tout. Nous mettions nos points de vue côte à côte partant dans des grandes conversations... Où nous finissions par tomber d'accord ! À eux la vie de famille, à moi la vie extraordinaire d'avoir toujours fait ce que j'ai voulu !

Et, puis à ma grande surprise, je m'apercevais aussi, que je plaisais follement. Je n'avais jamais pris réellement le temps d'y faire attention. Mais il y avait presque une file d'attente à ma porte (vantarde va!). Il suffisait que vous changiez de statut de mariée ou concubine à célibataire pour que quelques chacals sortent du bois. Je leur claquais la porte au nez sans ménagement !!

Qu'on me laisse encore un peu de temps pour profiter de ma nouvelle vie toute neuve, le temps de me découvrir moi et mes réelles envies. Le temps de me reconstruire.

Seulement, la vie est joueuse... Elle me réservait une nouvelle épreuve. Celle de la perte de Maman au début de l'hiver. Ma plus grande confidente et amie partait. Je me retrouvais quasiment seule à gérer ce que Loïc et Maëlle n'eurent ni l'envie, ni le courage ou le temps de faire. J'affrontais une nouvelle houle qui s'annonçait elle familiale. Plus guère le temps de penser et de panser mon cœur...

18- Et puis LUI...

Alors que je me battais contre vents et marées, serrant les dents pour essayer d'affronter ce nouveau deuil, cette perte immense qui menaçait de me faire perdre pied. Il apparut dans toute la splendeur de son sourire.

Lui, le voici. Pas tout à fait Prince charmant. Exit ma liste de doléances, je le prends comme il est. Avec ses petits défauts, ses grandes qualités !

Je le pris à bras le corps, à bras le cœur. Me voici de nouveau amoureuse... Mais sereine. Il est arrivé dans ma vie, au moment où je m'y attendais le moins. Malgré la perte de Maman, je voyais le monde différemment, en prenant mon temps... En redécouvrant soudain les couleurs de l'arc-en-ciel, les senteurs de l'automne. Le temps de vivre, de savourer chaque moment passé. Le temps de dire aux gens qui m'entourent combien je les aime... (ça a presque un côté stressant, ce léger retour soixante-huitard!).

Il est arrivé carrément chez moi, avec sa guitare sur le dos, son côté Bohême, ses aventures, ses voyages, et son merveilleux sourire (là j'ai bonne mine avec ma liste de l'homme parfait).

Il est arrivé ici au bout de trois ans d'attente. Trois ans de conversations, de partages, de rires. Trois années où on a fait connaissance, ou l'on s'est raconté... Nos vies, nos peurs, nos coups de gueule, nos ruptures...

Trois années où l'on s'est apprivoisé, créant par anticipation l'envie de se retrouver.

Je ne suis plus dans l'attente, je sais qu'il est là. Et, il était là depuis longtemps, ne disant rien, attendant juste le bon moment. Le bon moment, pour entrer dans ma vie comme une évidence, se poser à mes côtés aussi doucement qu'une plume.

Il était venu pour une semaine... Copain, copine, histoire de faire connaissance pour de vrai, sans rien fausser. J'avais mis les choses à plat avant son arrivée !

— OK ! Tu viens... mais pas question de croire que tu vas avoir la dame dans ton lit comme ça en claquant des doigts. Ma vie a été assez compliquée sans en plus en rajouter.

— Je te le promets... Je serais patient... Je serais là. J'attendrais que tu me tendes la main.

Durant cette semaine-là, je n'en ai pas mené large. Je ne voulais pas craquer, pas prendre l'option de facilité, de commencer quelque chose juste pour un manque de peau, de contact, d'amour. Je ne voulais pas... Plus me tromper.

J'ai évité durant tout ce temps-là de le toucher, de le regarder dans les yeux. Je me suis barricadée version : Fort Apache. Les Indiens pouvaient venir attaquer, je ne broncherais pas d'un iota. Rien ne transparaîtrait de ce que je pourrais ressentir.

Nous avons même poussé le vice à passer une nuit ensemble... Avec conditions. No Sex ! No Kiss !

Les premiers instants n'ont pas été des plus détendus. Le supplice de Tantale. Vous avez une friandise à portée de main, mais si vous approchez la main, on vous tape sur celle-ci en disant :

— Touche pas à ça ptite conne !!

On a fini par piquer un fou rire et se remettre à papoter, comme si on faisait une soirée pyjama entre bonnes copines (sic).

Contre toute attente, je me suis endormie contre lui en suivant le souffle de sa respiration, osant juste poser ma main sur son épaule. Le petit matin, nous trouva endormis dans les bras l'un de l'autre le plus naturellement possible. Inutile d'avouer que le soir à mon retour de travail, j'étais plutôt mal à l'aise et je lui expliquais sans ambages, que mon lit s'était fini, il dormirait dans le sien jusqu'à son départ.

Au bout des dix jours, il repartit... Je lui cachais mon angoisse, il m'offrit son sourire, en me disant...

— Tu verras, je vais revenir bientôt... Et on saura vraiment.

Le jour de son départ, je le jetais sur le quai de la gare, sans m'attarder sur les adieux. Je hais les adieux d'abord ! Je commençais très tôt à connaître les affres du manque de sa présence, de sa voix, de son rire. Il devait absolument revenir !!

Chose qu'il a faite...

Lui ? Il sait me faire rêver, il me murmure des mots doux, compose et chante des chansons qui portent mon nom (non pas Gwendolyn... c'est pas trop glamour pour un titre), le nom de ma peau.

Il est artiste (je sais... Je sais.... J'avais dit plus jamais!!! La liste... Bla bla bla blaaa!!!), il voit le monde en couleur. Il crée des mondes, des personnages, des histoires.

Il me fait rire, me réveille en pleine nuit pour me dire qu'il m'aime.

Il me sent, il me respire...

D'accord, parfois il m'agace... Surtout quand sur le coup de six heures du matin, il me déclame dans une envolée lyrique :

— Mon nénuphar, l'aube te va si bien, ta peau prend les couleurs rosées du levé...

— Grnnnourrrrf... Mais tais-toi !! Il me reste juste une heure à sommeiller!!

Lui, il est encore romantique alors que moi, je le suis moins. Il est généreux alors que je suis encore dans la retenue. Il me surprend par sa douceur, sa compréhension. Notre complicité du départ s'étoffe chaque fois davantage. Un sourire au coin des lèvres, une interrogation dans le regard, une caresse esquissée. Je renoue avec l'amour, le vrai que j'ai à deux reprises vécu. Je me sens sereine, en sécurité.

Dans ses bagages, il a ramené sa fille... Grands Dieux, si les premières fois, j'ai eu peur de revivre les expériences désastreuses du passé, à sa première visite, j'ai été vite rassurée. Cet enfant est aussi solaire que son père. Un réel bonheur. Sensible, gentille, douce et adorant son papa. Nous nous sommes prises d'affection l'une pour l'autre dès le départ. Ce qui donna lieu à de gros chagrins et crises de larmes lors des retours chez sa mère. Nous avons décrété qu'elle finira par vivre un jour avec nous. Je découvre la vraie et réelle joie de la vie de famille. Ne me posant plus aucune question. Je l'aime, je les aime...

Il... Il ... Il est Lui

Et maintenant... Je peux refaire enfin ma vie avec LUI !! avec EUX !

13 Mars
Gwendolyn

**TOP
SECRET**

Les Belle-Mères !

Je ne pouvais finir le roman des amours ... de ma vie, sans faire un aparté pour les Belles-doches !!

Il est une légende urbaine, comme quoi une belle-mère a la dent dure ! (ce n'est pas faux !) Mais apparemment, ce sont toujours les gendres qu'elles empêchent de tourner en rond... Les femmes les trois quarts du temps s'entendent bien avec la môman chérie de leur homme. Oui ! Parfaitement, je dis bien en général ! J'ai eu des amies qui s'entendaient super bien avec la leur :

— Elle est adorable !

— Tu sais, elle m'écoute bien, on parle souvent et de tout...

— C'est un amour avec les enfants !

— En fait, c'est pas Jules qu'elle appelle, c'est moi ! Elle ne veut même pas parler avec son fils, qu'est-ce qu'on rigole !!

Alors au choix : soit c'est un énorme foutage de gueule, soit c'est moi qui ai cumulé les mandats de belle-mère les plus déjantées, méchantes et mesquines ! D'abord, ça c'est comme les emmerdes, ma bonne marraine la fée quand elle s'est penchée sur mon berceau, elle devait être fin pétée ou alors mauvaise comme la gale et elle m'a annoncé :

— Pour toi seront toutes les belles-mères pourries, les histoires d'amour foireuses, d'abord t'auras même pas de gosses, et si tout va bien, tu finiras ta vie seule !! Voilààà ! ayéééé ! Elle a tous ses vœux ! Faudra bien qu'elle se démerde avec ça Pauvrine !

À ma décharge, je peux dire que mes parents ont toujours été des beaux-parents formidables (je vous jure que si !), ne se mêlant de rien dans mon (mes) couple, ne déboulant jamais à pas d'heure, et même s'ils n'aimaient pas le Jules du moment, ils n'en montraient rien ! Ma mère allant jusqu'à cuisiner avec amour tout ce dont raffolaient mes Jules. La tarte aux pommes pour l'un, le gigot de sept heures pour l'autre et tout plein de petites douceurs quand nous annoncions notre venue. À la réflexion, maintenant que j'y pense avec du recul... Je me demande si ce n'était pas une forme de chantage pour pousser l'homme du moment à me garder !!

Pour en revenir aux belles-mères donc, j'ai quand même eu à faire connaissance avec un certain échantillonnage de ce qui est ce statut particulier d'être la mère de mon Jules. Bon OK, j'avoue, j'en ai eu quelques-unes (elles se comptent sur les doigts d'une main) qui étaient vraiment adorables, gentilles et qui surtout, surtout, ne se mêlaient pas de notre couple. Mais alors les autres ! Piouuuuuuh !! Je vous fais un topo vite fait ?!

La Marâtre...

Celle-ci je l'ai presque rencontré au-dessus de son chaudron. Faut dire qu'à l'époque avec son fils, je vivais à la campagne. C'était tellement à la campagne d'ailleurs que si quelqu'un venait toquer à la porte de la maison, c'était bien pour venir nous voir et pas par erreur. Un trou paumé dans la pampa la plus profonde, à vingt kilomètres de tout. Et si d'aventure l'hiver était froid et neigeux, je n'aurais même pas été surprise d'entendre les loups hurler à la mort devant notre porte.

Aussi quand Belle-maman déboula avec sa blouse à fleurs, ses bigoudis sur la tête, ses bottes en caoutchouc et sa voix tonitruante, je croyais tout simplement que c'était l'heure du passage du poissonnier. Hé ben non ! Le chéri, un rien embarrassé me présenta du bout des lèvres sa chère maman. Paulette ! (la reine des Paupiettes !) Et Paulette, elle en avait de la voix, elle en avait des choses à dire, à confirmer, à arguer. Une pie ! Je restais un moment derrière la fenêtre à l'observer avant d'oser sortir, comment allait-elle me recevoir ? Elle me sauta direct au cou, m'embrassa comme le bon pain et m'appelait ma petite chérie à tour de bras. Diantre !! C'était la première fois qu'elle me voyait et elle m'aimait déjà, je n'en revenais pas.

— Hoooo Gwendoline, que tu es jolie, ta maman doit être bien belle ! Que je suis contente de faire enfin ta connaissance ma petite Chérie ! Jules m'avait mise en garde contre elle et sa façon d'aimer.

— Fais gaffe, elle est aussi fausse qu'un jeton.

Je le regardais d'un air ébaubi. C'était bien le premier qui me disait du mal de sa mère. Mais, j'avoue qu'il n'avait pas tort. Au bout de deux ou trois visites, je commençais à me faire une opinion de Belle-Mère chérie. Une opportuniste ! Qui se mêlait de tout, avait une opinion sur tout, et fouillait partout. Le moindre papier ouvert l'attirait comme un aimant, elle ne pouvait s'empêcher de s'en approcher, de s'en emparer, de le lire et de le subtiliser furtivement. J'appris vite à planquer les relevés de compte et autres papiers du même acabit.

Elle passait son temps à monter un rien en épingle dénigrant tout et tout le monde.

Une vraie teigne !

C'est au court d'un repas de famille que je m'en aperçus vraiment. Alors que nous étions tous à table, discutant à bâtons rompus, la voix nasillarde de ma belle-mère passa par-dessus toutes les autres pour m'interpeller.

— Tu sais ma Petite Chérie... Si tu ne veux ou ne peux pas nous faire un petiot ou une petiote, c'est pas grave hein ? Mon grand, il ira voir son Ex, elle ne demande que ça. Le prend pas mal ma chérie surtout hein ? Faut bien agrandir la famille.

— ...

Un silence plombé tomba sur l'assemblée, seul le bruit des mes couverts que je venais de lâcher dans mon assiette sonna le glas. La garce, elle avait osé ! Quand je levais mes yeux sur elle, elle me fixait d'un air mauvais avec un sourire mielleux. Je reculais ma chaise doucement, prit ma veste et sortit prendre l'air et surtout pleurer à grands sanglots tellement le coup avait été bas et vexant. De ce qui s'ensuivit, je n'en sais rien, juste des éclats de voix me parvinrent. En repartant de chez eux, je dis à Jules :

— Plus jamais, tu m'entends, plus jamais, je ne mettrai les pieds chez tes parents.

Je tins parole jusqu'au bout et n'y remis jamais les pieds. Je ne comprenais pas du tout cette méchanceté gratuite. Je n'avais jamais été en conflit avec eux, avec elle.

Elle prit aussi la manie, le peu de fois où je l'ai revue (je l'évitais au possible, n'hésitant pas à prendre ma voiture dès que j'entendais la sienne arriver) de m'appeler par le prénom de l'Ex de mon Jules. Tout en minaudant, s'excusant platement, les larmes aux yeux de s'être trompée de prénom.

— Excuse-moi, ma petite chérie. Ce n'était pas voulu, mais je l'aimais bien aussi. Tout comme toi, je t'aime bien.

Dans ma tête fusaient tous les noms d'oiseaux possibles et inimaginables dont je l'affublais prodigieusement. J'en arrivais à assimiler sa voix à une porte grinçante, son physique à un chaudron glougloutant et dégoulinant d'une substance poisseuse verte à l'odeur âcre. Elle ne me manqua absolument pas après la rupture d'avec son fils.

La mère Poule (Casse couilles)

On peut être une mère, aimer son fils et lui laisser faire sa vie à un âge donné. Mais on peut aussi être une vraie casse-couilles qui se mêle de tout, y compris de la vie de couple de son rejeton. Et alors celle-là, elle s'appelle : Pénible !

D'abord, elle déboule chez vous à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, sous prétexte qu'elle n'a pas pu vous joindre au téléphone (pas folle la guêpe, vous avez éteint tous les portables et déconnecté la ligne). Elle en profite pour faire le tour des pièces voir si tout est bien rangé, si le repassage est à jour :

— Houuuu, mais tu as pris du retard dans ton linge dis donc ? Mais jamais ne vous propose de le faire ! Dans un même élan, ouvre le frigo prétextant une soif passagère, jette un coup d'œil sceptique au contenu, soulève le couvercle de la casserole qui mijote sur la gazinière, regarde son fils adoré et vous dit :

— Vous mangez bien au moins ? Je trouve mon poussin un peu maigre (ou trop gros suivant les saisons).

Ou :

— Ne vous couchez pas trop tard, et ne regarde pas la télé trop fort. Poussin a toujours eu du mal à s'endormir, et s'il n'a pas ses sept heures de sommeil, il est ronchon et a mauvaise mine.

C'est surtout que si Poussin a mauvaise mine, c'est qu'il s'est pris une cuite la veille ! Mais Poussin ne dit rien, il ne dit jamais rien devant sa mômman d'amour. Il ne la respecte pas plus que ça, il la craint. Si maman Casse-couilles s'énerve et hausse le ton de la voix, c'était parti pour deux heures d'un loooooong monologue où tout y passe, de l'accouchement (long et douloureux) à la fin prochaine qu'elle sentait venir, parce que ses petits poussins d'enfants lui donnaient bien du souci.

Enfin surtout les conjoints des poussins !! Nous n'étions jamais assez bien pour elle.

Je me souviens même d'une fois, lorsque nous étions partis pour un long week-end son fils et moi. Bien évidemment Poussin lui avait laissé les

clefs (histoire d'arroser les plantes et relever le courrier). Après quatre jours d'absence, nous voici de retour dans notre petit nid d'amour... Qui sentait la javel à plein nez !! à peine les bagages posés et les fenêtres grandes ouvertes que la porte s'ouvrit et déboula Pénible. Elle sauta au cou de son Poussin, lui papouillant les joues, me déposa un semblant de baiser sur la joue et nous expliqua :

— Oui alors, je suis venue pour arroser les plantes... mais je me suis aperçue ma jolie Gwendo que vous êtes partis tous les deux, sans faire un brin de ménage. Donc j'ai voulu aidé, t'avancer quoi... Mais tu as très peu de produits d'entretien. Donc je suis allée faire les courses, j'ai pris Poussinnette (belle sœur) sous mon bras et on t'a fait le ménage à fond, du sol au plafond... c'est gentil hein ?

— Heu... Oui... Mer.. Merci !!

— Oui parce que ça en avait vraiment besoin... Je comprends pourquoi Poussin a toujours mauvaise mine... Y avait de la poussière, même des moutons sous l'armoire des toilettes !!

— Ha ben oui ! je comprends !

Un mal de chien à la faire repartir. J'ai dû lui coller Poussin dans les bras pour m'en dépêtrer. Je sentais bien qu'elle allait me faire le compte rendu complet du moindre grain de poussière trouvé. Effectivement toutes les pièces avaient été passées au plumeau magique de Pénible, jusqu'à mon tiroir de petites culottes ! Elle les avait triées, pliées et même pour certaines jetées ! Mon bureau n'y coupa pas non plus. Tous mes papiers avaient été classés. Les chemises alignées au cordeau ! Bref, je me dis que je n'avais décidément plus aucun secret pour ma belle-doche !

Je n'étais pas au bout de mes surprises...

Poussinnette allait se marier, aussi étant une de ses belles-sœurs je fus choisie comme demoiselle d'honneur ! Youhou, c'est la fête ! Comme on se doute Maman Casse-couilles se mêla de tout, mettant son fichu grain de sel dans les rouages de la préparation du mariage. Ce qui devait être simple devint compliqué. Bref, le mariage au bout d'une longue et éprouvante année arrivait enfin. J'avais une superbe robe (choisi par Pénible), et la veille au soir, on devait faire une répétition pour que tout roule le lendemain. Oui ! Mais voilà... Je m'écroulais !

Cela faisait deux jours que je me tordais de douleur sans rien dire... Le diagnostic fut sans appel !

— Appendicite avec péritonite M'dame !

— Elle ne peut pas attendre demain soir son appendicite ?

— Ben nan M'Dame !

— Et pourquoi je vous prie ?

— Elle risque de mourir, M'Dame, on l'opère en urgence dès en arrivant à l'hôpital.

J'étais allongée dans l'ambulance, shootée à mort pour ne plus souffrir, un urgentiste m'épongeait le front tellement j'étais en sueur et l'autre casse-couilles me lâcha avec un regard mauvais :

— C'est pas possible hein ? Tu le fais exprès pour pourrir le mariage hein ? Tu m'auras vraiment tout fait toi !

Je n'en revenais pas ! J'étais à bout... je ne pouvais surtout rien dire... Mais faire oui... Et je ne m'en privais pas... je ne fis qu'un seul geste et un beau encore... Un superbe doigt d'honneur ! (elle m'en voulut à mort)

Aussi, quand la séparation d'avec son fils arriva, elle sauta de joie ! Me traita de tous les noms y compris de trainée (?) qui avait gâché la vie de son poussin et fait foirer le mariage de sa Poussinnette sous prétexte qu'il n'y avait pas le bon nombre de demoiselles d'honneur !

L'excentrique !

Elle déboula dans ma vie dans un nuage de Numéro 5 de Chanel, pimpante, éclatante sous un grand chapeau blanc. Elle revenait de Rio, sentait presque encore le sable chaud. Dans son sac sortait juste la tête de Touffu !

— B'jour ma Jolie, moi c'est Nénette et voici Touffu. Dis bonjour Touffu, dis bonjour à la jolie Copine de mon fiston adoré.

Touffu, ne m'accorda même pas un regard. Touffu avait eu le mal de l'air et avait gerbé dans le sac où il baignait allègrement dans les remugles. Beurk ! Je n'arrivais pas à donner d'âge à Nénette au premier coup d'œil. En tout cas, elle était avenante, bavardait sans arrêt, elle avait même des conversations un poil décousues, sautant du coq à l'âne sans arrêt. Je me suis tapé des migraines à essayer de suivre d'un bout à l'autre une conversation et surtout de la comprendre.

Notre première rencontre se fit donc sur le tarmac de l'aéroport où elle descendait d'un vol direct de Rio. Pas le temps de placer une parole, qu'elle s'envola dans une diatribe dithyrambique (c'est dire) de son voyage ! L'heure du voyage retour chez elle se passa dans un paysage magique au son des tambours, de couchers de soleil somptueux, de couleurs magiques et de cocktails absolument divins ! Nous la déposâmes sur le seuil de son élégant appartement :

— Mes chéris je vous laisse à votre amour, je suis complètement en jet-lig ! Ma Jolie, on s'appelle, on prend un brunch dimanche ! Hoooo mon Touffu, tu vas prendre un bain avec maman. Bisous ! Kissous !!

— Au revoir Madame.

— Nénette, ma Jolie, Nénette !

Ainsi s'acheva ma première rencontre avec belle-Mam... Nénette !

Je revis Nénette quinze jours plus tard. Elle m'avait tout bonnement oubliée, passant des coups de fil à tour de bras dès son retour à ses amies pour préparer un golf, une soirée dansante, un nouveau voyage. Elle était ab-so-lu-ment débordée ! Au moins, me disais-je celle-là, elle n'allait pas être dans mes pattes ! Nous finîmes par réussir à nous caler un

apéritif dinatoire un soir (enfin son fils finit par la coincer, et elle ne put se désister). Elle arriva toutes plumes dehors, montée sur des escarpins à faire pâlir les plus grandes divas. J'aperçus vaguement la tête de Touffu qui dodelinait dans son sac. Grands Dieux ce chien était-il juste une tête ? Savait-il seulement encore marcher sur ses quatre pattes ?

— Mes chériiiiiiii que je suis heureuse de vous revoir ?! mais pourquoi avez-vous tant attendu pour m'appeler ?

— Tout simplement maman parce que ton téléphone est sans arrêt occupé, ou que tu ne rappelles pas !

Paf ! Fiston se rebiffe !

— Hoooo chéri, tu sais que je n'aime pas le téléphone !

Puis, se tournant vers moi, me jetant discrètement un coup d'œil de bas en haut, un léger haussement de sourcils, elle me lança un sourire éclatant.

— Alors ma Jolie, c'est quoi ton prénom au fait ?

— Gwendoline, ou Gwendo...

— Gwen... Hooooo c'est Joli ça ma Jolie ! On boit ?

Blablablaba... Colonel, Daikiri, Mojito... Elle les buvait tous. Et plus elle buvait, plus elle parlait !! Et moi ? Je buvais pour ne plus rien entendre ! Et c'était ça à chaque fois que l'on se voyait... À la maison. Parce que Nénette ne recevait pas chez elle, Nénette n'avait pas le temps, trop occupée, et elle détestait cuisiner.

Elle finit par m'appeler un beau jour, j'étais tellement surprise que mon téléphone s'échappa et faillit se noyer dans le lavabo. 9h30 et elle m'appelait, alors que d'habitude, elle n'ouvrait les yeux que vers midi. J'étais plus qu'alarmée.

— Oui Nénette ? Que se passe-t-il ?

— Ho ma Jolie, j'ai décidé qu'on passait la journée ensemble...

— Mais je travaille !

— Prends ta journée ! Tu peux le faire ça, tu es chef non ?

— Je vais voir... Si...

— Hoooo ma jolie s'il te plaiiiiiiiit. Pour une foiiiiiiiis... Je t'attends chez Luigi à midi trente.

Bah, après tout pourquoi pas ! Et que je me débrouille à gérer mon temps de travail, que j'enfile un truc un peu habillé, que je prenne la voiture, que j'arrive à me battre pour une place...

Pile-poïl à l'heure. L'exactitude n'est pas la politesse des rois !

13h30 ! Toujours personne ! Ras la touffe, je poireaute devant mon énième jus de poire, tant pis, je prends le risque et je l'appelle.

— Nénette... heu c'est Gwendo...

— Hum ? Gwendo qui ? Je ne connais pas de Gwendo ! vous vous êtes trompée !

Paf et ça raccroche. Hein ? C'est quoi ce délire ?

— Allo Nénette ,

— Oui c'est quoi ?

— C'est l'amie de Fiston ? je vous attends chez Luigi !

— Hoooo Ma jolie... Je suis ab-so-lu-ment désolée, j'ai une migraine épouvantable, je ne peux pas venir... Ciaoooooooo.

— ...

Alors là ?! ça me la coupe ! Je reprends ma voiture et retourne au boulot penaupe, rongant mon frein. J'appelle le Fiston.

— Dis donc ta mère ?

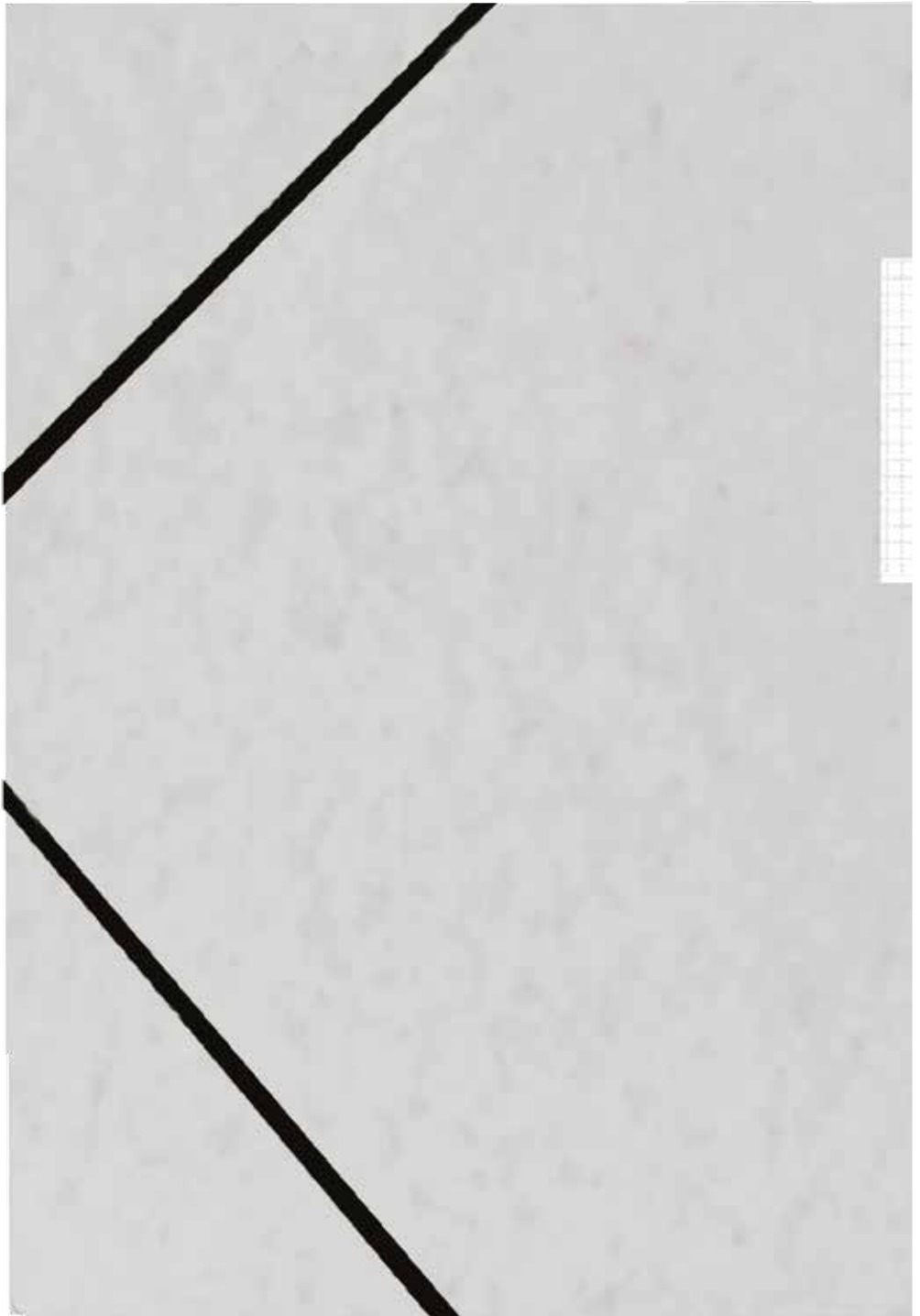
— Ouais ?

— Elle n'est pas très fiable hein niveau rendez-vous ?

— Ha ben non, surtout pas !

Le nombre de fois, où elle nous a plantés comme ça. Remarquez, on ne la voyait pas non plus de trop, toujours par monts et par vaux. La Toscane, La Sardaigne, La Croatie...

Aussi, quand la séparation eut lieu, elle ne s'aperçut de rien, trop prise par ses voyages, ses soirées. Si une autre prit ma place, je ne sais même pas si elle y trouva une différence.



Cet ouvrage a été imprimé en France
par Copy-Média

juin 2014

Composé et édité par Corinne OZENNE Éditions
3 place du Champ de Foire
16120 CHATEAUNEUF SUR CHARENTE

Dépôt Légal juin 2014 :
ISBN 978-2-9537844-8-0

Suivez-nous
<http://www.coeditions.fr>
<http://www.facebook.com/corinne.ozenne.editions>

